

10024



VISITE

DE LA

CATHÉDRALE DE QUIMPER

PAR

L'ABBÉ ALEXANDRE THOMAS

AUMÔNIER DU LYCÉE DE QUIMPER

OFFICIER D'ACADÉMIE

« Comme un géant perdu dans la vallée,
La Cathédrale envoyait sa volée.
Et Corentin et le roi Gradlon-Maur
Sur les deux tours semblaient régner encor,
Tous les Esprits et les Saints d'Armorique
M'apparaissaient dans la cité celtique. »

(BRIZEUX. — *En passant à Kemper.*)

f3
2
0010

QUIMPER

TYPOGRAPHIE ARSÈNE DE KERANGAL

IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ

—
1892

10024
10025
10026

A LA MÉMOIRE
DE
MONSEIGNEUR RENÉ-NICOLAS SERGENT
ÉVÊQUE DE QUIMPER ET DE LÉON

PRÉFACE

Depuis 1877, la cathédrale de Quimper possède sa monographie, un vrai chef-d'œuvre de patiente érudition (1). Pour les archéologues, pour les amis des études historiques, peu de livres de ce genre pourraient offrir autant d'intérêt. Sans doute, quelques indications données par M. Le Men ont prêté depuis à la discussion ; sans doute, ses appréciations sur l'œuvre des architectes et des orfèvres, sur les verrières et les peintures murales, peuvent paraître à quelques-uns sévères ou même injustes ; je suis loin, pour ma part, de me ranger toujours à son avis, et cependant il me semble qu'il a eu quelque mérite à dire sa pensée ; il eut été facile d'y mettre un peu plus de courtoisie, mais après tout, cette franchise ne vaut-elle pas l'admiration à outrance ?

Il est un autre reproche qu'on pourrait faire à M. Le Men, et qui serait peut-être plus fondé : archéologue avant tout, ce qu'il voulait pour la cathédrale c'était la réintégration de ce qu'elle avait été dans le passé. Je n'ai nulle peine à reconnaître qu'il avait raison en principe, mais cette théorie l'a conduit à quelques exagérations ; une église n'est pas un musée ; elle n'est pas seulement un monument historique où des amateurs viennent étudier l'art d'autrefois ; elle est la maison de Dieu et le lieu où l'on honore les saints du ciel ; il en résulte qu'entre ses murs consacrés tout doit être subordonné aux besoins du culte ; si donc des dévotions nouvelles mais légitimes viennent à s'établir, si de nouveaux élus reçoivent les honneurs de la canonisation, ou même si un culte déjà ancien prend une plus grande importance, des modifications extérieures s'im-

(1) *Monographie de la Cathédrale de Quimper* (XIII^e-XV^e siècle) avec un plan, par R.-F. Le Men, archiviste du Finistère. (Chez M. Le Gall, libraire, quai du Stéir, à Quimper.)

poseront, de nouvelles images apparaîtront, quelquefois au détriment des formes archaïques, mais qu'importe s'il y a bénéfice pour la piété !

Il est évident qu'en ma qualité de prêtre, je ne puis en ces matières penser absolument comme M. Le Men ; mais ce n'est pas cette divergence, portant sur un petit nombre de points, qui m'a conduit à livrer au public un nouveau travail sur l'église Saint-Corentin.

Cette étude ne sera nullement une monographie de la cathédrale ; comme je l'ai dit, ce livre n'est plus à faire ; si quelque savant vient à lire ces lignes, qu'il cherche l'ouvrage de M. Le Men ; il n'aura pas à le regretter. Quant à moi, je m'adresse uniquement à ceux qui ne se piquent pas d'érudition et qui ne cherchent même pas à en acquérir ; aux personnes pieuses désireuses de comprendre des verrières et des peintures qui jusqu'ici ont été pour elles comme un livre fermé ; aux Quimpérois fiers du plus bel ornement de leur ville, mais quelque peu humiliés de ne pas le mieux connaître ; aux touristes, plus nombreux chaque année dans notre pays et qui ne peuvent songer, pour étudier la cathédrale, à s'imposer une lecture de quatre cents pages, ou peu s'en faut.

J'espère cependant fournir des indications que M. Le Men n'a pas données, et compléter ainsi la *Monographie*. Je m'étendrai davantage sur les sujets des vitraux, je ferai connaître du moins succinctement les saints dont les statues figurent dans les différentes chapelles, et je décrirai les changements accomplis depuis 1877.

Je crois, en effet, faire ici une œuvre utile pour ceux qui, en étudiant la cathédrale, veulent non seulement satisfaire leur curiosité, mais s'édifier par la vie des Saints et s'instruire sur certains faits d'histoire locale. En désirant surtout atteindre ce but, je ne dédaigne pas néanmoins de renseigner les hôtes de passage dans la ville de saint Corentin et du roi Grallon ; c'est pourquoi je publie, en même temps que ce travail, l'abrégé qui en forme la première partie ; suffisant pour un touriste, il ne saurait l'être pour un Quimpérois.

Je déclare dès maintenant que tout ce qui sera relatif à l'histoire même de la cathédrale, sera emprunté à M. Le Men, tandis que la partie descriptive sera surtout mon œuvre ; je ferai mon possible pour éviter les termes savants et les expressions par trop techniques.

Et maintenant commençons notre visite : nous ferons

trois fois le tour de l'église, comme les bons pèlerins bretons :

4° A l'intérieur en suivant les bas-côtés, partant des fonts-baptismaux pour arriver à la chapelle du Sépulcre ; nous examinerons les verrières dans les collatéraux ; les autels, les statues, les peintures dans les chapelles et le transept ; cet examen sera long ;

2° Encore à l'intérieur, mais dans la nef et le chœur, en partant du bas de l'église et en commençant du côté de l'Evangile, nous étudierons surtout les verrières placées au-dessus des galeries, quelques-uns des blasons de la voûte, puis la chaire, et enfin le mobilier du chœur ; cette étude devra être succincte ;

3° Sortant par le grand portail, nous ferons le tour extérieur de la cathédrale, et ce sera l'affaire de quelques instants.

GUIDE DU TOURISTE

DANS LA

CATHÉDRALE DE QUIMPER

Chapelle des Fonts-Baptismaux.

STATUE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Cette statue d'albâtre est du ^{xv}e siècle et de provenance espagnole ; elle appartient d'abord à l'église de Kerity ; après la Révolution fut transportée à l'église de Penmarc'h et fut acquise à la cathédrale grâce à l'intervention de Mgr Sergent.

TOMBEAU DE RAOUL LE MOEL.

Dans cette chapelle est un des cinq beaux tombeaux en kersanton que possède la cathédrale. L'évêque inhumé ici occupa le siège de 1493 à 1501. La statue est ancienne ; la table du tombeau reproduit l'ancien monument démoli par les terroristes.

Chapelle des Trois-Gouttes-de-Sang.

A la place où cette chapelle a été érigée, se serait produit le miracle qui lui a donné son nom.

Un dépositaire infidèle prêtant un faux serment devant le Crucifix, l'image du Sauveur répandit du sang sur les nappes de l'autel. Le sang miraculeux et la tête du Crucifix sont conservés dans le reliquaire qui figure un tabernacle sur l'autel de cette chapelle.

Le vitrail représente le prodige. Les principaux personnages sont : le parjure, l'ami qui avait confié à celui-ci sa fortune pour le temps où il séjournerait en Terre-Sainte (il est représenté en chevalier croisé) ; la femme du pèlerin de Palestine ; l'évêque qui a déferé le serment ; les deux personnages assis sont les juges laïques qui, en raison de l'absence de témoins, se sont déclarés incompétents.

RELICAIRES.

Les litanies dont on peut lire le texte à l'entrée de la chapelle, disent quelles sont les reliques vénérées ici.

PEINTURES.

Au-dessus de l'autel : l'enfant Jésus au moment de sa naissance est adoré par sa Mère, par les anges et par saint Joseph qui se prosterne.

Au-dessus du confessionnal : l'adoration des mages.

Ces peintures comme celles des chapelles qui entourent le chœur, sont dues au pinceau de M. Yan 'Dargent, bien connu par les illustrations dont il a enrichi un grand nombre d'ouvrages.

Vitrail de Saint-Guennolé et Saint-Ronan.

Dans la baie du milieu, les deux saints sont représentés en pied, saint Guennolé avec les insignes de la dignité abbatiale et les ornements blancs ; saint Ronan est vêtu en ermite.

Les deux premières baies (à votre gauche), reproduisent la légende de saint Guennolé, d'après Albert-le-Grand. (Commencez en l'examen par le bas).

1. Le comte saint Fragan, conduit son fils saint Guennolé à saint Corentin, et lui remet le soin de son éducation ;
2. Saint Guennolé obtient par ses prières la victoire de *Mil-Guern*, que les Bretons, commandés par son père, remportent sur les pirates danois ;

3. Saint Guennolé est béni abbé de Landévenec par saint Corentin. En même temps que lui saint Jacut son frère, et saint Tudy reçoivent la bénédiction abbatiale ;

4. Vocation monastique de saint Guenaël qui à l'âge de sept ans quitte ses parents et sa ville de Quimper pour suivre saint Guennolé à Landévenec ;

5. Saint Patrice est transporté par la puissance divine dans l'église abbatiale de Landévenec et donne à saint Guennolé ses conseils pour la direction du monastère ;

6. Saint Guennolé assiste le roi Grallon mourant ;

7. Saint Guennolé guérit une demoiselle aveugle ;

8. Saint Guennolé meurt au saint autel entre les bras de ses religieux.

Les deux autres baies (à votre droite), reproduisent les principaux faits de la vie de saint Ronan, toujours d'après le même légendaire.

1. Saint Ronan déjà adulte reçoit le baptême ;
2. Il bâtit son premier ermitage en Armorique, là où est aujourd'hui la ville de Saint-Renan, en Léon ;
3. Il guérit des malades ;
4. Sous la conduite d'un ange il quitte le Léon pour la

Cornouailles et vient s'établir dans la forêt de Nêvet, là où est aujourd'hui Locronan ;

5. Il est accusé près du roi Grallon d'avoir fait mourir la fille de *Kébann* (prononcez *Kébenn*) et de recourir à la sorcellerie ;

6. Il ressuscite l'enfant que la méchante femme avait enfermée dans un coffre ;

7. Il force un loup à rendre une brebis qu'il avait dérobée au pieux mari de la méchante Kéban ;

8. Il est enseveli dans son ermitage ou *Penity*.

Vitrail de Saint-Pol-Aurélien.

1. Saint Pol et ses jeunes amis David, Gildas, Magloire et Samson se joignent à leur maître saint Illut pour ordonner à la mer de reculer ;

2. Saint Pol conduit à saint Illut une bande d'oiseaux de mer coupables d'avoir volé le blé ensemencé dans les champs de l'abbaye ;

3. Il convertit le roi Marc ;

4. Il reçoit d'un ange l'ordre de quitter la Grande-Bretagne ;

5. Il dompte le dragon de l'île de Batz et lui met son étoile au cou pour le conduire jusqu'à la mer et l'y précipiter ;

6. En présence de Judual roi de Bretagne il reçoit de Childebart roi des Francs l'ordre d'accepter l'Evêché de Léon ; Childebart lui remet en même temps une crosse d'ivoire ;

7. Un ange lui annonce sa mort prochaine ;

8. Il meurt au milieu de ses religieux de l'île de Batz.

Vitrail de Saint-Yves.

1. La dame Azo du Kenquis, épouse d'Héléri de Kermartin, se consacre elle-même à l'éducation de son fils Yves dont la future sainteté lui avait été révélée ;

2. Saint Yves suit les cours d'un saint religieux cordelier qui enseignait dans la ville de Rennes ;

3. Il est ordonné prêtre ;

4. Quittant la ville de Rennes pour retourner à Tréguier, il reçut en don un cheval qu'il vendit aussitôt, et il en donna le prix aux pauvres ;

5. Il exerce à Tréguier sa fonction d'official ou juge ecclésiastique ;

6. Il confond deux marchands qui s'étaient concertés pour extorquer une grosse somme à une veuve honorable de la ville de Tours ;

7. Notre-Seigneur étant venu sous la forme d'un pauvre lépreux demander l'hospitalité à saint Yves, se fit connaître à son serviteur en reprenant son propre visage et en lui paraissant tout rayonnant de lumière ;

8. Pour se punir de ce qu'à son insu un pauvre arrivé très tard à Kermartin avait passé la nuit près de la porte, saint Yves, la nuit suivante, fit occuper sa chambre par un mendiant dont il alla prendre la place au dehors ;

9. Pendant que saint Yves disait la messe, un globe de feu apparut au-dessus de lui ;

10. Il ensevelissait les morts et portait lui-même à la sépulture les cadavres infects des lépreux ;

11. Calomnié près de Pierre, seigneur de Rostrenen, il le conduisit à la forêt où, sur son autorisation, il avait coupé un certain nombre d'arbres pour la charpente de la cathédrale de Tréguier, et il lui montra sur chaque tronc trois arbres plus beaux que ceux qui y avaient été coupés la veille ;

12. Mort précieuse de saint Yves, le 19 mai 1303.

Dans le tympan du vitrail se voient les armes des familles qui ont possédé autrefois le manoir de Poulguin ; on y a joint un blason orné des attributs épiscopaux et portant les armes de Mgr de Plœuc, évêque de Quimper, de 1707 à 1739, et dont le cénotaphe se voit dans cette chapelle.

Chapelle des Trépassés.

Le mur septentrional, l'autel et le baldaquin de cette chapelle ont été peints par M. Icard ; les motifs de cette remarquable décoration ont été empruntés aux peintures de Notre-Dame de Paris.

A droite, statue de saint Guennolé, premier abbé de Landévennec, à gauche, statue de saint Conogan, second évêque de Quimper.

L'autel de cette chapelle est dédié à la Sainte-Croix.

Le vitrail occupant la grande fenêtre du pignon Nord représente les principaux saints de Cornouailles et de Léon.

Dans la série du bas se voient : 1. saint Corentin ; 2. saint Pol-Aurélien ; 3. saint Guennolé ; 4. saint Maurice d'abord abbé de Langonnet, de l'ordre de Cîteaux, puis premier abbé de Carnoët (xii^e siècle) ; 6. saint Conogan.

Dans la série du haut : 7. saint Ténénan ; 8. saint Ronan ; 9. saint Gouesnou ; 10. saint Joévin ; 11. saint Goulven ; 12. saint Houardon.

Chapelle de Saint-Pierre.

L'autel, en onyx, est orné de bronzes dorés et émaillés. Les émaux du petit retable représentent : au milieu, Notre-Seigneur donnant les clefs à saint Pierre ; à droite, saint Pierre marchant sur les eaux ; à gauche, Notre-Seigneur confiant à saint Pierre les agneaux et les brebis.

La peinture au-dessus de l'autel représente encore *la tradition des clefs*, et dans le tympan, saint Pierre pleurant son triple reniement. Mgr Graveran, à qui l'on doit les flèches de la cathédrale, et qui occupa le siège épiscopal de 1840 à 1855, a été inhumé dans

l'un des enfeux de cette chapelle ; la verrière le montre offrant les flèches à Notre-Dame et à saint Corentin, patron de son église ; lui-même est présenté par son patron saint Joseph.

Aux côtés de l'autel, figurent les statues de saint Pierre et de saint Yves (1).

Chapelle de Saint-Frédéric.

Dans l'autel de cette chapelle, le support de la croix renferme un médaillon où sont des reliques de saint Anne, de saint Frédéric et de saint Louis, roi de France.

Le vitrail a seize médaillons :

1. Saint Frédéric se complaisant, dès l'enfance, dans la société des religieux ;
 2. Il est confié par sa mère à saint Ricfrid, évêque d'Utrecht ;
 3. Il instruit les enfants et les catéchumènes ;
 4. Il distribue ses biens aux pauvres ;
 5. Revêtu du sacerdoce, il partage avec saint Ricfrid les soins de l'administration ;
 6. A la mort du saint Évêque son ami, il refuse de lui succéder ;
 7. Il renouvelle ce refus malgré les instances de l'empereur Louis-le-Débonnaire ;
 8. Il est sacré évêque en présence de l'empereur ;
 9. Il est reçu dans son diocèse ;
 10. Il évangélise son peuple ;
 11. Il reproche à l'impératrice Judith sa conduite scandaleuse ;
 12. Il va combattre l'idolâtrie dans une île à l'embouchure du Rhin ;
 13. Avec son ami saint Odulphe, il combat dans la Frise les erreurs d'Arius et de Sabellius ;
 14. Deux émissaires de l'impératrice Judith, étant venus à Utrecht pour l'assassiner, il connaît leur dessein et dit la messe pour se préparer au martyre ;
 15. Il est frappé à mort dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste ;
 16. Ses restes sont sauvés dans l'incendie de l'église d'Utrecht.
- Les peintures de cette chapelle représentent les mêmes scènes que le 11^e et le 15^e médaillon du vitrail.
- Vis-à-vis de la statue de saint Frédéric, est placée celle de saint Mathurin. Ce saint prêtre est très honoré en Bretagne ; on le prie surtout pour les agonisants et pour les âmes du purgatoire.

Chapelle de Saint-Roch.

C'est dans le monde catholique tout entier que saint Roch est invoqué contre les maladies épidémiques, mais nulle part cette dévotion n'est aussi répandue qu'en Bretagne.

(1) Elles n'y sont que depuis 1891.

Le vitrail de saint Roch et les deux suivants ont seize médaillons comme celui de saint Frédéric.

1. Saint Roch vient au monde avec une croix sur la poitrine ;
 2. Saint Roch reçoit l'habit du tiers-ordre de la Pénitence de saint François d'Assise ;
 3. Il fait ses adieux à ses parents et part pour vivre en pèlerin ;
 4. Il soigne les pestiférés à l'hôpital d'Acquapendente ;
 5. Il soigne et guérit les malades à Césène, comme il le fit ensuite dans beaucoup d'autres villes d'Italie ;
 6. Il est atteint de la peste à Plaisance ;
 7. Chassé de la ville, il se réfugie dans un lieu désert du voisinage ; là il souffre d'un ulcère qu'un ange vient soigner ;
 8. Le seigneur Gothard suit un de ses chiens de chasse et le voit remettre à saint Roch un pain qu'il a emporté ;
 9. Saint Roch déclare au gentilhomme qu'il est atteint de la peste et l'engage à se retirer, Gothard, après un peu d'hésitation, reste auprès du saint ;
 10. Il reçoit ses conseils et embrasse une vie de détachement et de perfection ;
 11. Saint Roch revenant vers son pays de Montpellier est arrêté comme espion, et conduit devant le gouverneur de la ville, dont il est le propre neveu ;
 12. Saint Roch ne s'étant point fait reconnaître, est jeté en prison ;
 13. Il subit pendant cinq ans la captivité dans un cachot infect et peuplé de scorpions ;
 14. Ayant demandé les sacrements de l'Eglise, il paraît environné de lumière aux yeux du prêtre qui l'administre ;
 15. A la croix miraculeuse brillant sur la poitrine de saint Roch, le gouverneur de Montpellier reconnaît son neveu qui vient de mourir ;
 16. Funérailles triomphales de saint Roch.
- La peinture murale au-dessus de l'autel représente saint Roch revêtu de son habit du tiers-ordre de Saint-François et parcourant l'une de ces villes italiennes où il prodigua tant de secours et de consolations pendant l'épidémie.
- En face, saint Roch rend grâces à Dieu en recevant le pain que lui apporte le chien du seigneur Gothard. A l'arrière-plan, on aperçoit le gentilhomme qui arrive à cheval.
- A la statue de saint Roch fait vis-à-vis celle de saint François d'Assise.
- Au fond de l'enfeu, placé sous la fenêtre, se voient les armoiries de la marquise de Sévigné qui, par l'acquisition de la terre noble de Lanros, devint propriétaire des droits seigneuriaux afférent à cette chapelle (1684). Les armes de Sévigné sont écartelées de sable et d'argent. Elles sont en alliance avec celles de Chantal. On sait que Marie de Rabutin-Chantal était petite-fille de sainte Jeanne-Françoise. Au sommet et aux retombées de voûte de l'enfeu, sont les armes de Lanros, pleines, puis en alliance avec celles de Rosmadec et de Kergonan.

Chapelle de Saint-Corentin.

Description du vitrail :

1. Saint Corentin construit son ermitage ;
 2. Il prie devant une croix qui surmonte un menhir ;
 3. Il est accueilli par le vieux prêtre ermite saint Primel à qui il est allé faire visite ;
 4. Saint Primel, qui était boiteux, revient très fatigué de la fontaine éloignée où il est allé puiser l'eau nécessaire à la célébration de la messe. Saint Corentin est ému de pitié ;
 5. Après que tous deux ont dit la messe, saint Corentin frappe la terre de son bâton et fait jaillir une source ;
 6. Recevant la visite de saint Patern et de saint Malo, « il leur fait des crêpes à la mode du pays » ;
 7. Il prend dans sa fontaine des anguilles pour le repas des deux saints évêques ;
 8. Le roi Grallon, étant à la chasse, rencontre saint Corentin dans son ermitage ;
 9. Pour la nourriture du roi et de sa suite très nombreuse, le saint donne au maître d'hôtel de la cour, un petit morceau du poisson qui servait chaque jour à son repas. Le maître d'hôtel s'étonne et se moque ;
 10. Le petit morceau de poisson s'étant multiplié au point de servir à la nourriture des chasseurs affamés, le roi demande à l'ermite où il a pu se procurer de quoi rassasier tant de monde ; le saint le conduit à la fontaine et lui montre le poisson toujours intact ;
 11. Le roi ayant donné au solitaire son château de la forêt de Nêvet, saint Corentin y établit une communauté enseignante et dirige lui-même l'instruction des jeunes nobles bretons ;
 12. Saint Corentin est sacré évêque par saint Martin, de Tours ;
 13. En recevant saint Corentin dans sa ville épiscopale, Grallon lui offre son palais pour y établir sa cathédrale et sa résidence ;
 14. Saint Corentin donne la bénédiction abbatiale à saint Guenolé et à saint Tudy ;
 15. Il meurt au milieu de ses prêtres et de ses religieux ;
 16. Aussitôt après sa mort, il est vénéré et invoqué.
- Au dessus de l'autel, M. Yan' Dargent a représenté saint Corentin porté au ciel par des anges.
- En face, l'entretien de saint Corentin avec saint Primel.
- Le bas-relief de l'autel représente Guillaume Le Prestre de Lézonnet, évêque de Quimper, recevant le Bras de saint Corentin des mains de Jacques Dhuissieu, grand prieur de Marmoutiers, en présence de Guillaume Le Gouverneur, évêque de Saint-Malo, de plusieurs chanoines des différents Chapitres de Bretagne et des moines de la grande abbaye bénédictine.
- La niche-armoire qui surmonte l'autel, renferme le splendide reliquaire du Bras de saint Corentin.
- Le cylindre de cristal où est renfermé la relique, est porté par quatre personnages. Ce sont les statuette argentées : 1^o de Salvator,

évêque de Saint-Malo, qui porta les reliques de saint Corentin en France pour les soustraire aux profanations des pirates normands ; 2° de Guillaume Le Prestre de Lézonnet ; 3° de Jacques Dhuiseau ; 4° de Mgr Nouvel, qui reconnut le Bras de saint Corentin et en rétablit le culte en 1886.

Entre ces personnages figurent aussi Mgr du Marc'hallac'h et M. de Penfentenyo.

Dans l'enfeu de cette chapelle est le tombeau de Mgr Dom Anselme Nouvel de l'ordre de saint Benoît, évêque de Quimper, de 1871 à 1886.

A la clef de voûte, sont les armes de Jean du Marc'hallac'h, chanoine de Quimper, qui acheta tous les droits seigneuriaux en cette chapelle l'an 1596. Les restes de ce chanoine sont toujours dans cette tombe.

Adossée à la chapelle et à l'autel de saint Corentin, se voit une peinture murale dont une inscription indique le sujet : c'est le père Maunoir obtenant miraculeusement le don de la langue bretonne.

Immédiatement après, le visiteur rencontre une grille sur la destination de laquelle on a émis plusieurs hypothèses ; la plus généralement admise c'est que la chambre qui par cette grille communiquait avec la cathédrale, était *une chambre de pénitence* habitée par un reclus ou une recluse.

Chapelle de Notre-Dame du Rosaire.

Après avoir passé la porte de la sacristie, surmontée des armes de l'évêque Bertrand de Rosmadec, on rencontre le tombeau de Mgr Sergent, qui de 1855 à 1871 fut évêque de Quimper et consacra surtout son épiscopat à la restauration de sa cathédrale.

Lui-même avait choisi cette place pour y être inhumé, afin de reposer près de la statue de marbre de la Très-Sainte Vierge. Entre tous les objets d'art que renferme la cathédrale, cette statue attire plus particulièrement l'attention et provoque l'admiration des visiteurs. Elle est due au ciseau du sculpteur Ottin, et la générosité d'un Quimpérois, M. Guillou, en a doté sa ville natale.

Non loin de cette statue, se trouve l'autel de N.-D. du Rosaire. Il est surmonté d'un vitrail dont la partie centrale représente la Sainte-Vierge donnant le Rosaire à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne ; autour de cette scène principale se déroulent en quinze médaillons les mystères joyeux, douloureux et glorieux. M. de Penfentenyo devait placer prochainement, aux côtés de l'autel du Rosaire les statues de l'archange saint Gabriel et de saint Dominique. C'est actuellement dans la cathédrale le seul autel qui n'ait pas ses statues ; toutefois, à l'angle qui existe entre la chapelle du Rosaire et l'entrée de l'abside, figure depuis quelques années une jolie statue de saint Antoine de Padoue.

Immédiatement après, nous voyons une grande verrière représentant l'évêque René du Louet au moment où Michel Le Nobletz vient le prier de bénir les derniers jours de son apostolat et les

débuts du Père Julien Maunoir, son successeur. Derrière l'évêque, sont les deux patrons de la Cornouailles, saint Corentin et saint Guennolé.

Au-dessous du vitrail, est l'enfeu où fut inhumé René du Louet. Le magnifique tombeau de cet évêque a été brisé par les terroristes.

Chapelle de Notre-Dame de la Victoire.

Cette chapelle a été fondée l'an 1028, par Alain Canihart, comte de Cornouailles, en reconnaissance d'une victoire attribuée par lui à l'intervention de Notre-Dame. On y voit un autel de pierre, consacré le jour de l'Assomption 1295 ; cette consécration a été renouvelée en 1885. Sur cet autel, est le tabernacle où se conserve le Saint-Sacrement. Dans le retable sont des peintures sur lave représentant les *sept Saints de Bretagne*, fondateurs de nos diocèses, et différents autres saints du pays. La verrière qui surmonte l'autel, représente la Nativité du Sauveur. Les verrières des côtés représentent : 1° le roi Grallon offrant la cathédrale à Notre-Dame, en présence de saint Corentin et de saint Guennolé ; 2° Notre-Dame communiant de la main de saint Jean, qu'assiste le diacre saint Etienne ; derrière la Vierge agenouillée, se tient sainte Marie Salomé, mère de saint Jean ; 3° la mort de Notre-Dame ; 4° le comte Alain Canihart faisant vœu sur le champ de bataille de construire la chapelle de Notre-Dame de la Victoire. Ces verrières sont de M. Georges Cl. Lavergne.

Le premier enfeu en entrant dans la chapelle, est celui de l'évêque Even de la Forest. Le second enfeu plus près de l'autel, abrite la statue couchée de l'évêque Gatien de Monceaux.

Les peintures de la chapelle sont de M. Charles Lameire. Nous appelons l'attention des visiteurs sur la magnifique décoration de la voûte. Les statues de Notre-Seigneur et de Notre-Dame de la Victoire (comme presque toutes les statues polychromes de la cathédrale, viennent des ateliers de M. Cachal-Froc).

En sortant de la chapelle absidale, nous trouvons l'enfeu sous lequel est inhumé Mgr de Saint-Luc. Au-dessus est une verrière, symbolisant la protestation de ce grand évêque contre la Constitution civile du clergé ; derrière le Pape Pie VI, se tient saint Pierre, et derrière l'évêque, saint Corentin.

A l'angle entre ce vitrail et celui des saints Anges, est la statue de saint Jean Discalceat, moine franciscain, mort à Quimper, en soignant les pestiférés (1349). Au-dessous de la statue est un reliquaire contenant le crâne du saint.

Saint Jean Discalceat est très honoré à Quimper ; on l'invoque surtout pour retrouver les objets perdus et on lui fait des offrandes dans ce but.

Chapelle des Saints-Anges.

L'autel de cette chapelle fut d'abord placé dans celle de Saint-Corentin. Aux côtés sont les statues de saint Michel et de saint

Raphaël. Le vitrail représente diverses scènes toutes empruntées au livre des *Actes des Apôtres*, et où l'on voit l'intervention des anges dans la vie de saint Pierre.

Vitrail de Saint-Louis.

1. Education de saint Louis par la reine Blanche de Castille ;
2. A l'âge de douze ans saint Louis est sacré roi de France ;
3. Réception de la sainte couronne d'épines ;
4. Saint Louis malade fait vœu de partir pour la croisade, et l'évêque de Paris lui remet la croix ;
5. En partant, saint Louis va prendre l'oriflamme à Saint-Denis ;
6. Saint Louis débarque à Damiette ;
7. Saint Louis est fait prisonnier après la bataille de la Mansourah ;
8. Les meurtriers du Soudan présentant à saint Louis le cœur de son ennemi, le saint roi témoigne son horreur ;
9. Il ensevelit les guerriers chrétiens qui avaient péri en combattant les Sarrasins ;
10. Il fait payer scrupuleusement aux Infidèles la somme convenue pour la rançon de ses soldats ;
11. Il convertit les Musulmans ;
12. Il rend la justice sous le chêne de Vincennes ;
13. Il lave les pieds des pauvres le Jeudi-Saint ;
14. Il part une seconde fois pour la croisade ;
15. Il soigne les pestiférés dans le camp des croisés ;
16. Pieuse mort du saint roi.

Au sommet du vitrail sont les armes de la famille de Jacquilot du Boisrouvray.

La fenêtre voisine n'a que du verre blanc ; elle surmonte le tombeau de Geoffroy Le Marhec, évêque de Quimper, 1358 à 1383.

La statue de sainte Anne, placée à côté de ce tombeau a été exécutée par le sculpteur Buhors.

Tout près se voit une peinture murale qui représente Michel Le Nobletz prêchant sur la mort.

Vitrail de Saint-René.

1. La Dame de Savonnières demande à Dieu, par l'intercession de la Sainte-Vierge, de devenir mère d'un fils ;
2. Ce fils meurt avant d'avoir reçu le sacrement de confirmation, ce dont la mère se désole ;
3. Saint Maurille, évêque d'Angers, ressuscite l'enfant, qui prend dès lors le nom de *René* ;
4. Saint Maurille le sacre évêque pour lui léguer lui-même son Eglise d'Angers ;
5. Saint René guérit les malades ;

6. Il délivre les possédés ;
7. Il prie aux tombeaux des saints Apôtres ;
8. Il se retire à Sorrente ;
9. Les Angevins viennent en Italie réclamer son corps ;
10. Translation des reliques de saint René à Angers.

Vitrail de Saint-Charles-Borromée.

Les deux médaillons du bas représentent deux anges soutenant des écussons dont l'un porte un sabre-baïonnette, l'autre un navire aux voiles éployées. Les inscriptions qui y sont jointes rappellent le souvenir de M. Charles de Mauduit du Plessix, volontaire de l'Ouest, âgé de 16 ans-et demi, tué à la bataille de Loigny, et de M. Charles de Mauduit du Plessix, capitaine de vaisseau, chef d'état-major de l'amiral de la Grandière.

C'est sans doute parce que ce glaive et ce vaisseau lui rappelaient sa vie d'aumônier militaire et d'aumônier de la Marine que Monseigneur Jacques-Théodore Lamarche a formulé le désir d'être inhumé dans l'enfeu placé au-dessous de ce vitrail.

1. Naissance de saint Charles ;
2. Saint Charles reçoit la tonsure ;
3. Etant cardinal-archevêque de Milan, il assiste à la mort son oncle le Pape Pie IV ;
4. Il fait la visite de son diocèse ;
5. Il préside le Concile de sa province ecclésiastique ;
6. Il échappe miraculeusement au coup d'arquebuse que lui tire un assassin ;
7. Il secourt les pestiférés ;
8. Il meurt.

Chapelle de Saint-Paul, apôtre.

Les bas-reliefs encadrés dans le retable de l'autel représentent :

1. Saint Paul prêchant devant l'Aréopage ;
2. la conversion du proconsul Sergius-Paulus ;

Le vitrail a seize médaillons ;

1. Saint Paul à l'école de Gamaliel ;
2. Lapidation de saint Etienne ;
3. Saul persécutant les chrétiens ;
4. Le chemin de Damas ;
5. Saul est baptisé par Ananie ;
6. Saint Paul est descendu dans une corbeille du haut des murailles de Damas ;
7. Ravissement jusqu'au troisième ciel ;
8. Saint Paul frappe de cécité le mage Elymas et convertit Sergius-Paulus ;
9. Il guérit un homme boiteux de naissance ;
10. Paul et Barnabé étant prisonniers dans la ville de Philippi, le geôlier veut les délivrer ;

11. Devant l'Aréopage, saint Paul enseigne le dogme de la Résurrection;

12. Il ressuscite un jeune homme qui s'est tué en tombant d'une fenêtre;

13. Il reçoit les adieux des prêtres de l'Eglise d'Ephèse;

14. Tempête aux environs de l'île de Malte;

15. Saint Paul jette au feu la vipère qui vient de lui piquer la main;

16. Martyre de l'apôtre par le glaive.

Au sommet du vitrail sont les armes de la famille de la Lande de Calan.

La peinture murale au-dessus de l'autel représente encore la prédication devant l'Aréopage; en face se voit l'apparition du Sauveur sur le chemin de Damas.

Vis-à-vis de la statue de saint Paul, est celle de saint Jean l'Evangéliste.

Au-dessus du vitrail est un enfeu qui abrite le tombeau et la statue couchée de Pierre du Quenquis, chanoine de Quimper, de 1415 à 1459, insigne bienfaiteur de la cathédrale; sa statue le représente coiffé de l'aumusse, ancien insigne canonial.

Chapelle de Saint-Jean-Baptiste.

1. Apparition de l'archange Gabriel à Zacharie;

2. Naissance de saint Jean;

3. L'enfant Jésus et saint Jean;

4. Saint Jean dans le désert;

5. Il prêche;

6. Il baptise;

7. Conseils aux soldats;

8. Baptême du Sauveur;

9. Apparition de l'Esprit-Saint et voix du Père Eternel;

10. « Voici l'agneau de Dieu »;

11. Saint Jean reproche à Hérode son union avec Hérodiade;

12. Saint Jean conduit en prison;

13. Festin d'Hérode et danse de Salomé, fille d'Hérodiade;

14. Le précurseur est décapité;

15. Sa tête est apportée à Hérodiade;

16. Les disciples de saint Jean lui donnent la sépulture.

Les peintures murales représentent, au-dessus de l'autel, la prédication de saint Jean sur les bords du Jourdain (dans le lointain on aperçoit Celui qu'il appelait l'Agneau de Dieu); en face, le baptême de Notre-Seigneur.

Au-dessous du vitrail est le tombeau du grand et pieux évêque Bertrand de Rosmadec (1417-1444).

A la statue de saint Jean-Baptiste fait vis-à-vis celle de sainte Marie-Magdeleine.

Chapelle de Saint-Joseph.

1. Mariage de saint Joseph;

2. Atelier de Nazareth;

3. Visitation;

4. Première apparition de l'Archange Gabriel à saint Joseph;

5. Naissance de Notre-Seigneur;

6. Adoration des Bergers;

7. Circoncision;

8. Adoration des Mages;

9. Présentation au temple;

10. L'ange ordonne la fuite;

11. Fuite en Egypte; écroulement des idoles;

12. Le repos en Egypte;

13. Le retour;

14. Jésus retrouvé dans le temple;

15. L'atelier de Nazareth avec le divin apprenti;

16. Mort de saint Joseph.

Ce dernier sujet est représenté dans la peinture murale; en face se voit la fuite en Egypte.

Vis-à-vis de la statue de saint Joseph est celle de sainte Thérèse.

Chapelle de Sainte-Anne.

L'autel en onyx est relevé de bronzes dorés et émaillés. Dans le retable, les émaux représentent : à gauche l'apparition de l'ange à sainte Anne; au milieu la Présentation de la Vierge au temple; à droite l'éducation de la Vierge enfant; dans la table d'autel un bouquet de roses et un bouquet de lys. Le vitrail, exécuté par M. Lobin, représente de nouveau sainte Anne instruisant la Vierge en présence de saint Joachim (aux côtés sont David et Aaron). Ce même sujet figure encore dans le tympan de la peinture murale; au-dessous du tympan, sainte Anne faisant visite à la Vierge et à l'Enfant Jésus.

Dans un coin de la chapelle est la statue qui se trouvait au-dessus de l'ancien autel; aux côtés de l'autel nouveau figurent une bonne reproduction de la statue vénérée de sainte Anne d'Auray et une belle statue de saint Joachim.

Vitrail du Saint-Sacrement.

Dans la baie de gauche :

1. Melchisédec; 2. l'Agneau pascal; 3. la Manne; 4. les pains de proposition; 5. Caleb et Josué portant le raisin de la Terre Promise; 6. le prophète Elie et le pain miraculeux.

Dans la baie de droite :

1. Multiplication des pains; 2. les disciples d'Emmaüs; 3. adoration de l'Eucharistie; 4. la consécration; 5. la communion; 6. le viatique.

Au tympan figure un pélican nourrissant ses petits de son sang.

Chapelle du Sacré-Cœur.

Après le maître-autel, l'autel du Sacré-Cœur est le plus beau parmi tous ceux que possède la cathédrale. Il est entièrement d'onxy orné de bronzes dorés et émaillés. Toute cette orfèvrerie vraiment artistique est l'œuvre de M. Poussielgue, ainsi que le maître-autel, les autels de sainte Anne et de saint Pierre, et le reliquaire de saint Corentin.

Les bas-reliefs de l'autel du Sacré-Cœur représentent l'apparition à la bienheureuse Marguerite-Marie, et saint Jean reposant sur le cœur du Sauveur pendant la Cène. (Ce dernier sujet est aussi celui du vitrail placé au-dessus de l'autel.) Derrière le tabernacle est une belle colonne d'onxy portant la statue de Notre-Seigneur montrant son Cœur. Cette statue de bronze doré est d'un style trop archaïque.

Près de la balustrade de cette chapelle, est adossée à un pilier une représentation de la Sainte Face du Sauveur.

Dans deux niches placées à côté de la chapelle, sont les statues de saint Bonaventure et de saint Thomas d'Aquin qui, comme on le sait, avaient été invités l'un et l'autre à composer l'office du Saint-Sacrement.

Vitrail de Saint-Benoît.

1. Vie de prière de saint Benoît dès son enfance;
2. Avec le secours de saint Romain il se retire à Sublac (Subiaco);
3. Il vit en pénitent dans une grotte, ayant pour toute nourriture le pain que saint Romain lui descendait au moyen d'une corde;
4. Comme il était sur le point de mourir de faim, le jour de Pâques un prêtre en est instruit par une vision et lui apporte le repas qu'il s'était préparé;
5. Des bergers le rencontrent, écoutent ses avis et répandent la réputation de sa sainteté;
6. Des moines du voisinage se mettent sous sa direction, mais comme leur vie ne ressemblait en rien à celle de leur nouvel abbé, ils veulent bientôt secouer son autorité et complotent sa mort;
7. Il fait le signe de la croix sur une coupe de verre qu'ils lui présentent; le vase se brise et le breuvage empoisonné se répand (Après ce fait, saint Benoît reprit la vie érémitique dans sa grotte.);
8. Des disciples remplis des plus saintes intentions se mettent sous ses ordres et il établit douze monastères dans chacun desquels il place douze moines sous la conduite d'un abbé (C'est pendant cette période qu'il reçut les saints enfants Maur et Placide.);
9. Après avoir prié avec saint Placide, il fait jaillir une source miraculeuse pour alimenter trois de ses monastères qui étaient dépourvus d'eau;
10. Il brise l'idole d'Apollon sur le mont Cassin;
11. Il prêche la foi aux populations du voisinage;

12. Le démon ayant fait paraître en flammes la cuisine de l'abbaye du Mont-Cassin, il fait par un signe de croix disparaître ce simulacre d'incendie;

13. Il ressuscite le fils d'un paysan;

14. A un religieux qui, malgré ses conseils voulait quitter le monastère, il rend visible le diable qui lui faisait renoncer à une réelle vocation;

15. Il déjoue la ruse d'un officier de Totila qui, pour mettre à l'épreuve son esprit prophétique, était venu à lui couvert des insignes de la puissance souveraine et se donnant pour le roi des Goths;

15. Entretien de saint Benoît et de sa sœur sainte Scholastique;

17. Il voit monter au ciel l'âme de saint Germain, évêque de Capoue;

18. Il écrit la règle;

19. Il meurt devant l'autel en élevant les mains vers le ciel;

20. Deux moines le voient s'élever vers le ciel par un chemin lumineux.

Vitrail de Saint-Anselme.

1. Saint Anselme âgé de quinze ans assiste à la mort de sa mère;
2. Lanfranc, prieur de l'abbaye du Bec en Normandie, dirige ses études et l'exhorte à embrasser la carrière monastique;
3. Saint Anselme âgé de vingt-huit ans, reçoit l'habit bénédictin;
4. Il exerce les fonctions d'infirmier du monastère et conquiert par sa bonté l'amitié d'un jeune moine qui l'avait pris en antipathie;
5. Dieu lui révèle l'état de conscience des religieux du monastère;
6. Dieu lui communique des lumières abondantes et une science miraculeuse;
7. Etant devenu abbé du Bec, il se fait le père des pauvres;
8. Saint Anselme réussit à toucher pour un temps le cœur du mauvais roi d'Angleterre Guillaume-le-Roux;
9. Au monastère de la Chaize-Dieu il éteint un incendie par le signe de la Croix (Ce médaillon aurait dû être le 15°.);
10. Saint Anselme est promu à l'archevêché de Cantorbéry;
11. Difficultés de l'archevêque et du roi au sujet des biens de l'Eglise et de l'indépendance épiscopale en Angleterre;
12. Saint Anselme devant le bienheureux pape Urbain II;
13. Il fait jaillir une fontaine dans un domaine de l'abbaye de Saint-Sauveur aux environs de Capoue;
14. Dans un concile de 123 évêques, saint Anselme pour réfuter l'erreur des Grecs prononce son discours sur la *Procession du Saint-Esprit*;
15. Après la mort de Guillaume-le-Roux, Henri I^{er} ayant rap-

pelé le primat d'Angleterre, saint Anselme retourne à son Eglise de Cantorbéry;

16. Mort de saint Anselme.

Les deux chapelles suivantes étant contiguës au palais épiscopal n'ont pas de fenêtres. La première ne renferme que deux confessionaux.

Chapelle de Notre-Dame de Lourdes.

Signalons ici le panneau qui occupe le milieu du retable; c'est un charmant bas-relief représentant la grotte Massabielle, la basilique et les Pyrénées merveilleusement éclairées. D'autres bas-reliefs devaient compléter la décoration commencée par celui-ci : ils devaient représenter les principaux miracles de la Vierge-Immaculée : la vue rendue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, le mouvement aux paralytiques, la marche aux boiteux.

Au mur latéral de la chapelle est fixé un bas-relief, moulage en plâtre du bronze qui se trouve à la basilique de Lourdes. Cette œuvre d'art rappelle que nos pèlerins furent préservés d'une catastrophe imminente à Champ-Saint-Père, en Vendée.

Au centre de la grille est un reliquaire où l'on vénère un cheveu de la Très-Sainte Vierge.

Chapelle du Sépulcre.

Beaucoup d'églises dans notre diocèse possèdent un grand groupe de la *Mise au tombeau*. Ces représentations sont plus fréquentes en Léon qu'en Cornouailles.

Le sépulcre de Quimper a été modelé sur celui de Bourges. Le vitrail de la chapelle du sépulcre représente des scènes de la Passion.

Dans cette chapelle se voit le tombeau d'Alain le Maout, évêque de Léon en 1482, transféré à Quimper en 1484, mort en 1493.

VISITE

DE LA CATHÉDRALE DE QUIMPER

VISITE

DE LA

CATHÉDRALE DE QUIMPER

CHAPITRE I^{er}

LES CHAPELLES DU BAS-CÔTÉ NORD DE LA NEF

A défaut d'autre mot qui puisse rendre la pensée, j'adopte ici cette dénomination de *chapelle* pour indiquer ces parties du collatéral de la nef qui possédaient chacune leur autel autrefois, mais qui n'en ont plus reçu depuis la Révolution.

1^o Chapelle des Fonts-Baptismaux

Les deux chapelles placées sous les tours l'emportent sur les autres par leurs vastes dimensions, leur forme carrée, l'abondance de la lumière venant de deux grandes fenêtres. Ici les vitraux ne sont que des grisailles ; la représentation de sujets historiques y était impossible, la perspective étant coupée par le baldaquin qui surmonte la cuve baptismale.

Comme dans beaucoup d'autres églises, le vieux baptistère en granit a été remplacé par cette cuve de marbre dépourvue de tout caractère artistique. Quant au baldaquin, dessiné et sculpté au moment où l'on reprenait le goût de l'art ogival, c'est une œuvre d'un mérite réel pour l'époque, mais on peut regretter qu'il dissimule une belle fenêtre. Il a été taillé dans la pierre blanche, et s'il offre l'aspect du granit, c'est grâce à l'artifice d'un peintre.

Adossée au mur méridional de la chapelle, se voit une statue en albâtre de saint Jean-Baptiste. Elle paraît remonter au xv^e siècle et accuse bien son origine espagnole. Elle provient de l'ancienne église de Sainte-Thumette à Kérity, où elle resta même

après la ruine de cet édifice ; c'est là que Cambry la vit en l'an III (1796) ; mais elle était transportée depuis longtemps dans l'église de Penmarc'h, lorsque Mgr Sergent l'obtint pour sa cathédrale en échange de deux statues de plâtre de dimensions colossales (Notre-Dame et saint Corentin) et de deux piédestaux en pierre de kersanton. On peut affirmer que notre église n'a rien perdu à l'échange. Saint Jean apparaît adossé à un arbre dont les branches viennent déborder de chaque côté. Sur ces rameaux sont des oiseaux et des animaux de toute sorte. Ainsi dans les âges de foi représentait-on saint Jean, purifié du péché dès avant sa naissance, et par cela même en paix avec toute la nature, comme Adam avant la chute. Aux pieds de saint Jean est agenouillé le chevalier donateur de la statue ; la tête brisée a été remplacée par M. Le Brun, sculpteur à Lorient, qui a rendu le même service au chien accompagnant le chevalier ; ce pauvre chien ne laisse pas que de paraître très étonné en sentant sur son corps si svelte de levrier une tête de parfait bouledogue.

Le dais très ouvragé qui abritait la statue du saint précurseur n'existe plus ; le socle a été converti en retable d'autel et se voit aussi à la cathédrale, dans la chapelle des Saints-Anges ; on peut regretter la séparation de ces deux objets qui se complétaient l'un l'autre.

Cambry explique par un naufrage la présence de la statue et de ses accessoires dans l'église de Kerity ; M. Le Men observe avec raison que cette explication tombe d'elle-même ; notre littoral était bien assez riche au x^e et au xvi^e siècle pour payer le luxe de ses églises ; or, les sculptures en albâtre sont communes sur toutes les côtes bretonnes qui, en ce temps-là, faisaient grand commerce avec l'Espagne.

En face de la statue de saint Jean se trouve un enfeu voûté sous lequel fut autrefois enseveli l'évêque Raoul Le Moël, à qui l'on doit l'achèvement de cette chapelle. Le tombeau mutilé, lors de la profanation des sépultures épiscopales (12 décembre 1793), a été rétabli, et la statue, heureusement conservée, a repris sa place sur la table de kersanton, où se lit l'inscription suivante :

Cy : gist : feu : vénérable : maistre : Raoul : le : Moël : jadis : évêque : de : Cornouaille : qui : décéda : le : XXXI : jour : de : may : lan : mil : cinq : centz : et : ung :

Raoul Le Moël, dont le nom indique l'origine bretonne, n'appartenait cependant pas d'abord au clergé de notre pays : il était chanoine de Poitiers et aumônier du roi Charles VIII lorsqu'il fut élu évêque de Quimper le 22 novembre 1493. Il fit son entrée solennelle et fut intronisé en grande pompe, le dimanche 16 octobre 1496. Une des pages les plus curieuses dans la *Monographie de la Cathédrale* est celle où est décrite cette cérémonie (p. 148). En 1498, il assista aux obsèques du roi Charles VIII et à l'entrée de Louis XII à Paris. Au mois de janvier de l'année suivante, il signa, avec les évêques de Léon et de Saint-Brieuc (pour la duchesse), et les évêques de Luçon et d'Albi (pour le roi), le contrat

de mariage de Louis XII avec Anne de Bretagne. En 1500, le roi le nomma second président de la chambre des comptes de Bretagne. Les armes de Raoul Le Moël sont sculptées et peintes à la clef de voûte au-dessus du baldaquin. Jusqu'à la dernière restauration de la cathédrale, cette chapelle communiquait avec le porche principal par une grande arcade que ferme aujourd'hui un mur plein.

En quittant les fonts baptismaux, nous laissons à notre gauche un portique ouvrant au Nord sur la place Saint-Corentin ; c'est ce que l'on appelait autrefois le *porche du baptême*, parce que l'on y accomplissait les cérémonies préparatoires à l'administration de ce sacrement ; aussi est-il garni de chaque côté d'un banc de pierre destiné aux personnes qui attendaient l'arrivée du prêtre.

2^e Chapelle des Trois-Gouttes-de-Sang.

Jusqu'à l'épiscopat de Mgr Sergent, cette chapelle renfermait les fonts baptismaux ; il en était ainsi depuis le x^e siècle, c'est-à-dire depuis l'époque où fut supprimée l'église qui, conformément à l'usage le plus ancien, servait spécialement à l'administration du baptême, et qui existait certainement encore en 1440. Lors de sa démolition, les fonts furent placés contre le pilier séparant la chapelle des *Trois-Gouttes-de-Sang* du porche qui lui est contigu : à une époque que l'on ne connaît point, il furent établis dans l'intérieur de la chapelle, en face d'un autel que l'on supprima vers 1840 ; c'est à cette époque que fut fait le baldaquin dont j'ai déjà parlé et qui figura d'abord ici ; il n'a été transféré à sa place actuelle qu'après 1867. En même temps que le baldaquin furent exécutées deux grandes statues, aujourd'hui transférées à l'île d'Ouessant ; l'une représentait saint Jean-Baptiste, l'autre sainte Marguerite, autrefois très honorée dans la paroisse Saint-Corentin, comme elle continue de l'être à Saint-Mathieu. Le baldaquin et les statues étaient l'œuvre de M. Rossi.

La chapelle qui nous occupe s'est appelée chapelle de *Saint-Sauveur* de 1465 à 1581 et chapelle de la *Croix* en 1770. Aujourd'hui elle est invariablement désignée sous le nom de chapelle des *Trois-Gouttes-de-Sang* ; d'après une tradition vraiment ancienne, le miracle qui lui a donné son nom y aurait eu précisément lieu. On peut admettre que le prodige fut opéré à cette place, mais non dans la chapelle actuelle qui ne fut construite qu'après 1424 ; or la fête de l'*Effusion du Sang du Crucifix* se célébrait dans la cathédrale au moins dès le siècle précédent. Pour exposer le miracle, nous ne pouvons mieux faire que de traduire ici le récit inséré au *propre* du bréviaire, c'est-à-dire le texte officiel dont se sert chaque année le clergé de la cathédrale, le mercredi après la sexagésime.

« Ce qui a donné lieu à la solennité d'aujourd'hui, c'est un

miracle éclatant que la tradition dit s'être autrefois accompli dans l'église de Quimper. Un habitant de la ville, homme honnête et très riche, allant partir pour la Terre-Sainte, confia à un ami la garde de sa famille et l'administration de valeurs très considérables, et cela sans appeler personne en témoignage. Il consacra plusieurs années à ce pèlerinage, mais quand il fut enfin de retour il réclama de son ami le dépôt qu'il lui avait confié ; celui-ci déclara qu'il n'avait rien reçu. Le pèlerin frustré le traduisit en justice, mais ne pouvant, faute de témoins, prouver la culpabilité, il demanda que les deux intéressés fussent admis à prêter un serment solennel devant le Crucifix, admettant que cette épreuve terminerait l'affaire.

« Ils se rendirent donc tous deux à la cathédrale, et là, au moment même où le dépositaire ajoutait le parjure à son premier crime, les pieds du Crucifix de bois, attachés par un seul clou se séparèrent et répandirent trois gouttes d'un sang miraculeux. La réalité du prodige ayant été bien établie, il fut réglé que pour en perpétuer la mémoire, la fête de l'*Effusion du Sang du Crucifix* se célébrerait chaque année le mercredi avant les Cendres. Les trois gouttes de sang sont encore conservées très religieusement avec l'image du crucifix dans la cathédrale de Quimper. »

Voilà ce qu'il y a de vrai, de certain dans l'histoire des *Trois-Gouttes-de-Sang*. Les autres détails que l'on y ajoute, l'histoire de la canne brisée, empruntée aux aventures de Sancho Pança dans l'île de Barataria, sont simplement à écarter comme produit de l'imagination populaire.

Quant au riche habitant de Quimper, dont les intérêts furent sauvés par un miracle, était-il un gentilhomme, un seigneur croisé, ou simplement un bon bourgeois de la cité faisant un pieux pèlerinage ? Le mot latin *civis* rendrait plus plausible cette dernière hypothèse, mais il ne me semble pas suffisant pour faire passer condamnation sur l'opinion contraire ; les traditions orales qui se conservent encore à Quimper ne permettent pas de trancher la question ; on prétend que le pèlerin de Terre-Sainte appartenait à la famille Bougeant, d'où était issu le célèbre jésuite Guillaume-Hyacinthe Bougeant, né à Quimper, le 4 novembre 1690, mort à Paris le 7 janvier 1743. Il est certain que cette famille est bien quimpéroise : en 1618, maître Guillaume Bougeant est autorisé à graver ses armes et celles de sa femme, Marie Nédellec, sur la tombe de cette dernière, tombe qui, jusque-là, portait les armes de Lescoetz ; en 1624, Marguerite Bougeant y était inhumée (cette tombe était dans la chapelle des *Trépassés*) ; en 1681, noble homme Guy Bougeant, sieur de Kernevenou, demeurant en la ville close de Quimper-Corentin, était gouverneur de la chapelle du Pinity ; mais tout cela ne prouve pas que les Bougeant fussent déjà anoblis au *xiii^e* siècle et que leur ascendant dont il s'agit ait figuré aux croisades ; il pouvait être simplement un bourgeois notable de la ville : *civis honestus ac praedives*. La tradition dit encore que l'homme qui, après un passé tout

d'honneur et de probité, se rendit coupable de spoliation et de parjure était de la famille Furic, une des plus considérables et des plus justement estimées de Quimper. Les Furic possédèrent plusieurs seigneuries, entr'autres celles du Run, de Kergourant, de Kerongar et de Keramaner ; le château de ce nom est voisin de la chapelle de la *Mère-de-Dieu*, aussi les Furic de Keramaner contribuèrent-ils à son érection et à sa décoration ; leurs armes : *d'azur à trois croisettes au pied haussé d'or*, se voient à l'intérieur et au bas de la chapelle ; leur nom est souvent mêlé à l'histoire de la cathédrale depuis le *xv^e* siècle.

Je me suis longuement étendu sur ce sujet parce que je n'ignore pas combien il intéresse les Quimpérois.

Un beau vitrail représente le miracle des *Trois-Gouttes-de-Sang*. M. Le Men a reproché au peintre d'y avoir donné libre carrière à sa fantaisie : « Nous pouvons, dit-il, nous faire une idée assez exacte de l'aspect que présentait au moyen-âge l'auditoire d'un juge d'église, par ce qui se passe de nos jours dans un prétoire de justice de paix. Que viennent donc faire dans le vitrail ce seigneur avec sa bannière, et cet évêque crossé et mitré, dont rien n'explique la présence. Il y avait dans ce sujet tous les éléments d'un tableau plein de simplicité et de mouvement. M. Hirsch en a fait une composition théâtrale, en dehors de la tradition du pays, et dont il lui serait difficile de justifier les exagérations. »

D'après ce que j'ai déjà dit sur les divergences dans cette tradition elle-même, on peut conclure qu'entre deux versions différentes, le peintre verrier pouvait choisir comme il l'a fait.

J'avoue que j'admire sans réserve la manière saisissante et noble dont M. Hirsch a rendu ce fait de notre histoire locale.

Le souvenir d'un prodige si éclatant ne s'est pas conservé seulement par l'institution d'une fête particulière, mais aussi par la vénération qui a toujours entouré le Crucifix miraculeux et surtout les *Trois-Gouttes-de-Sang*. Il y avait autrefois deux autels dans le sanctuaire ; l'un à peu près à la place qu'occupe le maître-autel actuel, l'autre entre les deux colonnes qui forment le fond du chœur : celui-ci était dominé par le Crucifix, tandis que l'autre était surmonté d'une colonne portant une chaise en vermeil ; dans cette chaise, exécutée en 1219 par les soins de l'évêque Rainaud, et que décoraient les figures des douze apôtres, étaient conservées les reliques de saint Ronan. A l'ouverture qui en fut faite le 22 avril 1687, on y reconnut quatorze ossements du saint émigré d'Irlande. Après l'énumération détaillée de ces précieuses reliques, François de Coëtlogon, évêque de Quimper et comte de Cornouaille, ajoute : « Dans l'autre bout du reliquaire estoit un grand paquet de linges, sur lequel nous avons trouvé un parchemin cousu avec du fil blanc où estoit écrit : *Hic est sanguis dominicus effusus in corporali et nappis altaris*, dans lequel paquet nous avons trouvé trois nappes d'autel, dont une est rayée aux deux bouts de trois filets bleus, dans lesquelles estoient plusieurs linges, corporaux et autres de différentes grandeurs, les uns

blancs et les autres plus ou moins salis ; et un autre petit paquet entouré d'un parchemin sur lequel est écrit : *Hic cecidit stilla sanguinis Christi*, dans lequel il y a plusieurs linges, quelques morceaux de parchemin et quelques lambeaux de soie. » Le 15 décembre de la même année, la nouvelle chasse reçut le double dépôt qu'avait contenu l'ancienne, et Mgr de Plœuc l'y trouva intact, lors d'une nouvelle ouverture, le 26 mars 1711.

En raison même de l'événement qui donna lieu à l'effusion des *Trois Gouttes de Sang*, c'est sur la chasse qui les contenait que se prêtaient les serments juridiques.

En 1790, l'argenterie des églises fut confisquée au profit de la nation, c'est-à-dire au bénéfice des aimables spoliateurs qui avaient la prétention de représenter la France ; le reliquaire de saint Ronan et des *Trois-Gouttes-de-Sang* subit le sort commun et s'en alla à la monnaie... ou ailleurs ; mais la relique fut sauvée par le menuisier Daniel Sergent, cachée dans la sacristie d'Ergué-Armel, gardée par le vénérable maire de cette commune, M. Loëdon, et restituée par le même Daniel Sergent, probablement à la même époque que le Bras de saint Corentin, c'est-à-dire à la fin de 1795. Il fit pour le Sang du Crucifix ce qu'il avait fait pour la relique du Patron de la Cathédrale, « une cassette de bois colorée en gris, moulure et sculpture rouges et bleues » ; les deux cassettes restèrent exposées à l'entrée du chœur depuis lors jusqu'en 1825, « à droite la Nappe des Trois Gouttes de Sang, à gauche le Bras de saint Corentin » (1). En 1825, les *Trois-Gouttes-de-Sang* ont quitté leur place, à cause des travaux de restauration qui s'opèrent ; elles sont probablement déposées à la sacristie. Le 23 décembre 1829, le Chapitre délibère et décrète « que la relique ne peut être plus longtemps soustraite à la dévotion des fidèles, qu'elle sera remplacée dans la chapelle des fonts où s'opéra le miracle. » C'est à cette occasion que fut fait un nouveau reliquaire en forme d'édicule dont chaque face est une glace biseautée encadrée dans un travail d'ébénisterie d'une exécution très soignée.

Le 13 décembre 1793, les profanateurs de la cathédrale s'étaient particulièrement acharnés sur le Crucifix miraculeux, placé, comme je l'ai dit, au fond du chœur ; des mains pieuses en avaient pu sauver la tête détachée à coups de hache. Lorsque le nouveau reliquaire prit sa place dans la chapelle où étaient les fonts baptismaux en 1829, on le posa sur une sorte de tabernacle vitré, dans lequel cette tête fut placée. Les choses restèrent en cet état jusqu'à la suppression de l'autel de cette chapelle, suppression exigée par l'érection du baldaquin. Depuis 1840, ou à peu près, la relique des *Trois-Gouttes-de-Sang*, ne reparut guère dans la cathédrale que le mercredi avant les *Cendres* et quelquefois pour la fête des *Saintes Reliques* ; on l'exposait dans la chapelle du Sacré-Cœur ; quand le baldaquin eut été transféré à sa place actuelle et que Mgr Sergent

eut rétabli un autel des *Trois-Gouttes-de-Sang*, que son successeur devait consacrer, la chasse vitrée fut exposée à sa place naturelle, mais seulement pour les deux fêtes déjà mentionnées.

Le samedi 27 janvier 1883, Mgr Nouvel voulut vérifier la relique ; Mgr de Plœuc l'avait bien trouvée intacte en 1711, mais il n'avait pas rompu les sceaux de Mgr de Coëtlogon, apposés en 1687, il s'était donc écoulé 203 ans depuis le dernier examen des *Trois-Gouttes-de-Sang* ; les trois nappes enveloppées dans un linge formaient un paquet assez volumineux sur lequel était la première inscription déjà mentionnée ; la seconde, en caractère bien nets du XIII^e siècle, se trouvait dans un paquet plus petit dissimulé sous la même enveloppe ; c'étaient des linges ressemblant à des corporaux, d'autres débris de tissus qui semblaient avoir servi à laver ou à purifier, car ils étaient usés par le frottement, enfin deux petites parcelles de toile portant les traces très visibles d'effusion sanglante. Ce petit paquet, fut reconstitué dans son état antérieur, enveloppé dans du taffetas rouge, et placé sur les nappes qui furent à leur tour recouvertes de taffetas blanc, elles forment à la partie supérieure de ce second paquet une petite protubérance. Les nappes ont été lacérées en quelques endroits ; il eut été intéressant de rapprocher de ces coupures les parties séparées qui portent les traces du miracle.

Si mes souvenirs sont bien fidèles, comme je le crois, il n'y avait que *deux gouttes de sang* au lieu de trois ; cela s'expliquerait facilement, car des inventaires de 1273 et de 1361, signalent « du sang qui coula du Crucifix, dans un vase de cristal. » Ceci a fait supposer à M. Le Men, que ce vase contenait tous les linges consacrés par le prodige ; je considère comme plus probable qu'une des gouttes de sang a été mise à part et enfermée dans ce vase de cristal où on la voyait librement ; ce reliquaire et son contenu ont disparu sans qu'on sache ce qu'ils ont pu devenir.

Le mercredi suivant, 31 janvier, fête de l'*Effusion du Sang du Crucifix*, Mgr Nouvel consacra l'autel des *Trois-Gouttes-de-Sang*.

Aussitôt que la cérémonie de la consécration fut terminée, le nouveau reliquaire fut ouvert. Il n'est point de matière précieuse comme l'ancienne chasse d'argent, mais il ne laisse pas que d'avoir un réel mérite en raison de l'heureuse disposition qu'il a permis de donner aux reliques. Les linges dans leur enveloppe de soie blanche sont placés entre les pieds d'une petite table servant de support à deux anges agenouillés. Rien de plus gracieux que ces deux anges soutenant dans l'attitude de l'adoration la tête du Crucifix miraculeux. Sur l'enveloppe des nappes se lit en lettres d'or la reproduction de la vieille inscription sur parchemin : *Hic cecidit stilla Sanguinis Christi* ; le même texte figure aussi sur le panneau mobile qui sert à fermer le reliquaire. Ce panneau s'enlève le jour de la fête des *Trois-Gouttes-de-Sang*, tous les vendredis de Carême, à la fête du précieux Sang de Notre-Seigneur (1^{er} dimanche de juillet), et pour la fête des saintes reliques. L'exposition des *Trois-Gouttes-de-Sang* attire toujours le concours des

(1) Inventaires ordonnés le 12 janvier 1818 et le 3 septembre 1821.

fidèles, et la vieille dévotion quimpéroise pour ce précieux dépôt s'est bien réveillée depuis 1883. De chaque côté de l'autel sont des reliquaires de même style que le reliquaire principal ; ceux-ci renferment différentes reliques de la Passion, des parcelles d'ossements de plusieurs des saints Apôtres, d'une vingtaine de Saints Bretons, et de beaucoup d'autres bienheureux très illustres. Les noms de tous ces Saints sont indiqués dans la formule de litanies qu'on peut lire à l'entrée de la chapelle.

Au-dessus de l'autel est une grande peinture murale du célèbre artiste Breton M. Yan' Dargent auquel on doit la décoration des chapelles de la cathédrale. Ici le peintre a représenté le Sauveur naissant adoré par sa Mère et par les anges ; saint Joseph paraît prosterné, le front sur le sol de l'étable ; la scène est illuminée par la lumière qui rayonne du corps de l'Enfant-Jésus, en sorte que le visage de la Vierge et celui de la plupart des anges sont éclairés par en bas, ce qui est d'un effet fantastique.

La peinture qui fait face à celle-ci représente l'adoration des Mages.

Au-dessous de la verrière qui décore la chapelle et que j'ai déjà décrite s'ouvrent deux enfeus qui après avoir appartenu à différentes maisons nobles servirent en dernier lieu à l'inhumation des membres de la famille de Trohanet : le 3 mai 1774, y fut inhumé un enfant de deux ans, Magloire, fils de Jean-Marie Tréouret de Kerstrat ; dix ans après, sa mère, Julie-Charlotte-Marie-Thérèse du Bot du Grégo, était déposée près de lui. Postérieurement à la Révolution, les statues couchées des évêques Bertrand de Rosmadec et Raoul Le Moël ont occupé ces enfeus ; on les a remises à leurs places naturelles lors du rétablissement des tombeaux de ces deux évêques.

3° Chapelle de Saint-Guennolé et de Saint-Ronan

Jusqu'à la Révolution, c'était la chapelle de Saint-Pierre.

Dans son état actuel, cette travée du collatéral n'offre d'autre décoration qu'une verrière exécutée par M. Hirsch sous l'épiscopat de Mgr Nouvel.

Pour quiconque veut se rendre compte des sujets d'un vitrail à médaillon, il faut d'ordinaire en commencer l'examen par le bas et de gauche à droite (1). Dans la verrière qu'il me faut expliquer ici, se présente une disposition qui n'a été adoptée pour aucune autre fenêtre de la cathédrale ; la baie centrale est occupée par deux figures superposées : saint Guennolé habillé tout de

(1) J'entends par là : de la gauche à la droite du spectateur, et nullement de la gauche à la droite de l'objet à examiner ; le lecteur ne devra pas perdre de vue cette remarque dans les descriptions qui suivront.

blanc, suivant l'étymologie de son nom breton, et saint Ronan vêtu en ermite. Les deux baies de gauche reproduisent en huit médaillons la légende de saint Guennolé, les deux baies de droite la vie de saint Ronan.

Je donne ici, en l'abrégéant parfois, le récit d'Albert-le-Grand :

1. « Le comte saint Fragan mena son fils à un saint hermite nommé Corentin (1), qui vivoit en sainteté sous une montagne nommée Menez-Cosm. Arrivé en l'hermitage, Guennolé se prosterna humblement aux pieds de saint Corentin qui le releva et l'embrassa, et dist à son père et aux assistans que Dieu se serviroit de ce jeune enfant pour sa gloire et le bien du royaume. »

2. Saint Guennolé, en priant et en élevant les mains au ciel, comme autrefois Moïse, obtient pour son père une éclatante victoire sur les pirates danois. Saint Guennolé, encore écolier à cette époque, prenait dans sa famille quelques jours de repos, quand l'arrivée des barbares vint le surprendre. La bataille ainsi gagnée grâce à lui, fut appelée bataille de *Mil-Guern* ou des *mille mâts*. En reconnaissance du succès obtenu, saint Fragan construisit le monastère de Loc-Christ-an-Isel-Vez sur le champ du combat ; il y consacra le butin pris aux pirates.

3. En même temps qu'il établissait un évêché à Quimper, le roi Grallon voulut fonder trois abbayes, il fit choix de trois saints religieux pour les gouverner : Guennolé, son frère Jacut et Tudy, et comme saint Corentin avait à se rendre à Tours pour y recevoir de saint Martin la consécration épiscopale, les trois saints moines durent l'y accompagner.

« Saint Corentin et ses trois compagnons logèrent au monastère de Marmoutier tout le temps qu'ils furent à Tours. Le jour assigné estant venu, saint Martin consacra solennellement saint Corentin ; mais pour Guennolé, Tudy et Jacut, il ne les voulut bénir, disant que saint Corentin estant sacré evesque, c'estoit désormais à luy à benir les abbez de son diocèse. Les Saints ayant remercié saint Martin, s'en retournèrent en Bretagne et furent solennellement receus du Roy et de toute la Noblesse. Saint Corentin fit son entrée en son Eglise, chanta la messe pontificalement, puis benit saint Guennolé et le désigna Abbé du nouveau monastère de Land-Tevennec ou Landevennec, que le Roy avait fait bastir sur le bord de la rivière de Aone et Castellin, là où elle se sépare du bras qui va au Faou, lieu fort retiré, et néanmoins d'agréable situation. »

4. « Estant allé à Kemper visiter son maistre saint Corentin, comme il passait une rue, un jeune enfant de maison, nommé Wennaël (ou Guenaël, *ange blanc*) jouant sur le pavé avec quelques autres enfants, quittant ses jeux puérils, s'en courut vers le saint abbé, et, l'empoignant fermement par son froc, se mist à

(1) D'après le cartulaire de Landevennec, c'est à saint Budoc que Fragan aurait confié son fils.

genoux et luy demanda sa bénédiction. Saint Guennolé, lisant en son visage quelque signe de future sainteté, luy dit : « Eh bien ! mon fils, voulez-vous venir quant et nous pour servir Dieu dans notre monastère ? — Ouy, mon Père, répondit l'enfant ; je vous promets dès à présent que je veux passer toute ma vie au service de Dieu sous vostre règle et discipline. » Et disant cela, il quitta tous ses compagnons et suivit le saint abbé, lequel, pour éprouver sa persévérance, luy dit : « Mon fils, retournez-vous-en chez votre père, le chemin est long d'icy au monastère, vous ne sçauriez nous suivre. » Mais le saint enfant persistant toujours, le Saint, admirant sa persévérance, le conduisit chez ses père et mère et de leur consentement l'emmena et prit luy-mesme le soin de son instruction. Ce fut la septiesme année de son âge qu'il vint à Land-Tevenec et y passa trois années en habit séculier, comme pensionnaire, en grande impatience de recevoir l'habit, dont il faisoit continuellement instance à saint Guennolé et aux autres religieux, lesquels, enfin, luy accordèrent sa requête. Il couloit la dixieme année de son âge, quand il fut vestu, en présence du roi Salomon, 1^{er} du nom, et de toute sa cour, qui fondoit en larmes, voyant un jeune seigneur, en un âge si tendre, fouler généreusement aux pieds les vanitez du monde et embrasser courageusement la Croix. »

Le médaillon qui représente la rencontre du saint abbé de Landévénec et de l'enfant appelé à lui succéder est tout ce qui rappelle dans la cathédrale le souvenir si gracieux de saint Guennolé ; Vannes l'honore beaucoup plus que Quimper ; encore eût-il fallu qu'ici le peintre-verrier comprit mieux son sujet et ne représentât pas un enfant de sept ans comme égalant la taille de saint Guennolé lui-même.

5. « Estant une fois dans la ferveur de ses contemplations et extases, saint Guennolé désira faire un voyage en Irlande, pour voir ce grand saint Patrice, apostre d'Hybernien, et apprendre de luy le chemin de la vraye perfection ; mais Dieu le délivra de ce voyage long et pénible ; car la nuit suivante, après matines, les religieux s'estans retirez au dortoir, luy persistant en oraison devant le S. Sacrement, à son accoustumée, saint Patrice luy apparut, entouré d'une resplendissante clarté, ayant une mitre d'or en teste, qui luy dit : « Guennolé, serviteur de Dieu, je suis Patrice, lequel tu desires si ardemment voir ; mais pour ne priver tes religieux de ta présence à eux tant profitable, et ne t'obliger à un voyage si long et si pénible, Dieu m'a envoyé vers toy. » Le reste de la matinée jusques à l'heure de prime, saint Guennolé jouït de l'entretien familial de saint Patrice ; lequel, luy ayant donné plusieurs bons avis touchant la direction de son monastère, disparut. »

6. « Le bon roy Grallon, déjà cassé de vieillesse et riche de mérites, passa paisiblement de cette vie à une meilleure. Saint Guennolé l'assista en sa maladie mortelle et l'ayda à bien mourir. Son corps fut porté à Land-Tevenec, ainsi qu'il l'avoit ordonné. »

7. « Il y avoit au pays de Cornouailles une damoiselle fort dévote et vertueuse, laquelle devint aveugle. Une nuit qu'elle estoit au fort de son oraison, un ange s'apparut à elle et luy commanda d'aller le lendemain à Land-Tevenec, vers saint Guennolé qui luy rendroit la vue. La damoiselle s'y fit mener, et s'estant mise à genoux, le saint abbé luy toucha la prunelle des yeux, disant : « O Seigneur, qui illuminez tout homme venant en ce monde, vous plaise rendre la vue à cette vostre servante ! » Puis luy imprima le signe de la sainte Croix sur les yeux, et incontinent elle recut la vue. »

L'auteur de la *Monographie* a vu dans ce dernier médaillon la représentation de la guérison de sainte Clervie, sœur de saint Guennolé ; il est évident que le peintre s'est inspiré du texte d'Albert-le-Grand, et si l'on suit l'ordre donné par l'hagiographe, on doit voir ici la guérison de la « dévote et vertueuse damoiselle. »

8. « S'estant fait mener en l'église et s'estant assis en sa chaire abbatiale, il vit les escadrons angeliques, à milliers, descendre dans le chœur. Cette vision luy donna nouvelles forces, de sorte qu'il celebra pontificalement la messe, communia tous ses religieux, leur donna sa dernière benediction, et, ayant reçu l'extrême-onction par les mains de son successeur saint Wennaël, sans aucune demonstration de douleur, deceda à l'autel, entre les mains de ses freres, le samedi de la premiere semaine de caresme, troisieme jour de mars, la 64^e année de son âge et la 38^e de sa profession. »

Venons aux deux baies de droite pour suivre la légende de saint Ronan.

1. « Dieu luy ayant fait connoistre la superstition du paganisme, luy fit naistre dans l'ame un ardent desir de chercher la vraye religion (1). A cette fin, Ronan passa en l'isle de la Grande-Bretagne, où, ayant conversé parmy les chrestiens et s'estant enquis de leur religion, il reconnut que c'estoit l'unique, laquelle conduisoit au salut éternel ; il se resolut de l'embrasser, se fit catechiser et receut le saint baptême. »

2. « Quitant tout pour l'amour de Celuy qui lui avoit tout donné, il monta sur mer et aborda heureusement à la coste de Léon, où ayant trouvé un lieu désert il y bastit un petit hermitage. »

Quand saint Ronan quitta l'Irlande, il était évêque ; Albert-le-Grand omet de signaler ce fait important, et c'est évidemment pour cela que nulle part ici le peintre verrier n'a représenté le Saint avec les attributs épiscopaux.

3. « Quelques pauvres malades estans venus à son hermitage chercher l'aumosne, le Saint ne leur donna ny or ny argent, mais la santé. »

(1) Dom Plaine pense au contraire que saint Ronan naquit de parents chrétiens et fut dès l'enfance baptisé en Irlande.

4. Sa solitude étant troublée par d'innombrables visiteurs atteints de tous les genres d'infirmités et que le bruit de ses premiers miracles avait attirés vers lui, il songea à s'éloigner. Par une lumière intérieure, il connut que son désir était conforme à la divine volonté. « Il se mit en chemin à travers ce pays à lui inconnu ; mais un ange lui servit de guide. Il entra en Cornouaille, jusques en la forest de Nevet, à trois lieues de Kemper-Corentin, où s'éstant arresté, il jugea le lieu propre à son dessein. »

5. Les prédications de saint Ronan opérèrent beaucoup de conversions ; de là une irritation profonde chez quelques impies, qui montèrent une cabale contre le Saint. A la tête des mécontents était une méchante femme nommée *Kéban* (prononcez *Kébenn*) ; elle enferma dans un coffre sa petite fille, qui avait de quatre à cinq ans, et vint à Quimper se plaindre au roi Grallon de ce que Ronan, adonné aux pratiques magiques, avait fait mourir son enfant par sortilège. Ronan fut fait prisonnier et mené devant le roi, qui le croyait coupable.

6. Il se justifia par un miracle, fit savoir où était l'enfant qu'on l'accusait d'avoir fait mourir et qu'on trouva privée de vie ; quand on l'eut apportée dans le coffre où elle avait péri faute d'air, saint Ronan la ressuscita.

7. « Un jour, lisant un livre, à la porte de sa cellule, il aperçut un loup qui entroît dans la forest, portant une brebis en sa gueule : saint Ronan l'appella et luy commanda de rendre la brebis ; ce qu'il fit à l'instant, la mettant à ses pieds ; et le Saint la rendit à son maistre. Mesme miracle fit-il plusieurs autres fois. »

8. Saint Ronan étant mort à Hilion (à quelques lieues de Saint-Brieuc), son corps est transporté à Locronan, en Cornouailles, et enseveli dans son second ermitage ou *Penity*.

Avec saint Corentin et saint Jean Discalceat, les deux Saints les plus populaires à Quimper sont saint Ronan et saint Guennolé. Dans une cathédrale où les verrières sont si nombreuses, il n'était pas difficile d'en consacrer une toute entière à chacun de ces deux Saints, d'autant plus que l'histoire de l'un est étrangère à celle de l'autre. Si l'on voulait à tout prix faire ici un partage, il aurait fallu associer à saint Guennolé non pas saint Ronan mais son disciple et son successeur saint Guenaël. Grâce à cette malencontreuse économie on a dû laisser de côté des scènes très intéressantes et de nature à inspirer un artiste : les prédications de saint Guennolé aux habitants d'Is, la ruine de la ville coupable, etc.

4° Chapelle de Saint-Pol-Aurélien

C'était autrefois la chapelle de Saint-Adrien.

Derrière le confessionnal se trouve une porte toujours visible à l'extérieur ; elle communiquait avec une construction qu'on appelait la *sacristie d'en-bas*, probablement une chambre de décharge.

En raison de l'élévation de la porte, la verrière qui la surmonte descend moins bas et offre un champ moins vaste que les fenêtres voisines ; on n'a pu y consacrer que huit médaillons à la légende du premier évêque de Léon.

1. « La classe où saint Hiltut (maître de saint Pol Aurélien), faisoit ses leçons estoit si proche du rivage de la mer, qu'aux hautes marées l'eau y entroît. Saint Paul et ses condisciples (saint David, saint Samson, saint Gildas, saint Magloire), prièrent leur maistre qu'il fist en sorte que Dieu les délivrast de l'importunité de cet élément. Tous ensemble marchèrent contre la mer, le saint abbé tenant un bâton en sa main, laquelle à mesure qu'ils avançaient s'enfuyoit devant eux, laissant à sec une grande campagne. »

2. « En cette campagne, l'abbé sema du bled, lequel estant parvenu à maturité, il fallut le faire garder, à cause que les oyseaux maritimes le gastaient : saint Hiltut en commit la garde à ses écoliers. Une nuit que saint Paul estoit en faction, il s'endormit, et pendant son sommeil, les oyseaux gastèrent tout le bled, de quoy il fut si honteux que, de deux jours, il n'osa se présenter devant son maistre. Le troisieme jour, voila venir les mêmes oyseaux à leur picorée ordinaire : saint Paul les voyant fondre sur le champ dit à ses condisciples : « Mes frères, prions Nostre-Seigneur qu'il nous fasse raison de ces oyseaux, qui nous ont porté si grand dommage. » Les enfans se mirent à genoux et firent leur prière ; puis environnans le champ, les amassèrent en une bande et les menèrent au monastere, comme un troupeau de brebis, et entrant dans la cour du monastère où l'abbé saint Hiltut se promenait, saint Paul luy dit : « Mon maistre, voicy les larrons qui ont gasté vostre bled ; j'ay prié Dieu qu'il m'en fist raison, et voicy que je vous les présente, afin que vous les punissiez comme bon vous semblera. » Le saint abbé, tout estonné de ce miracle, leur donna sa benediction, et ainsi s'envolèrent vers la mer. »

3. Saint Pol avait depuis quelque temps déjà quitté son bon maistre saint Hiltut ; il était prêtre et gouvernait un petit monastère où douze autres prêtres vivaient sous sa discipline. Un roi de l'île (il s'appelait Marc), ayant entendu parler de sa sainteté le supplia de venir à sa cour avec ses compagnons. Les instances du prince finirent par vaincre ses répugnances ; sa prédication convertit les chefs bretons qui embrassèrent sérieusement la vie chrétienne, mais il n'avait pas à les amener à la foi et au baptême ; Albert-le-Grand s'est trompé sur ce point et le peintre verrier à sa suite, car il a représenté saint Pol baptisant le roi Marc.

4. « Le Roy le voulut faire sacrer evesque ; mais il n'y voulut consentir et commença à penser à sa retraite, et, en ayant conféré avec Dieu, un ange lui apparut et commanda de s'embarquer avec ses confreres, et qu'il seroit guidé de Dieu en un pays où il feroit un grand fruit aux âmes. »

5. Le comte Withur, qui gouvernait le pays de Léon sous l'autorité de Childebert, roi des Francs, et qui se trouvait être le

parent de saint Pol-Aurélien, l'avait reçu avec la plus grande cordialité à son arrivée dans l'île de Batz. « Voyant les miracles que Dieu faisoit par ses merites, il le supplia de délivrer cette île de l'importunité d'un horrible dragon, lequel sortoit souvent de sa caverne, et, se ruant sur les prochains villages, devoit hommes, femmes et bestiaux indifferemment. Le matin, saint Paul dist la messe et se mist en chemin vers la caverne du dragon, avec ses ornements sacerdotaux ; le comte et le peuple le suivirent jusqu'à un endroit d'où ils luy montrèrent la caverne du dragon et n'osèrent passer outre. Il se trouva un jeune gentil-homme de Cleder, lequel s'offrit d'accompagner saint Paul et jamais ne le quitta ; le Saint accepta son offre, et, ayant beny son epee, marcherent contre le dragon, auquel le Saint commanda de sortir de sa taniere, ce qu'il fist, roulant les yeux, en sa teste, froissant la terre de ses ecailles et sifflant si horriblement, qu'il faisoit retentir les rivages circonvoisins. Le Saint s'approcha de luy, et, luy ayant jetté et lié son estolle au col, le bailla à conduire à son gentil-homme, qui le mena comme un chien en lesse, saint Paul le frappant de son baston ; et, arrivez en l'extremite de l'isle, vers le nord, il luy osta son estolle et luy commanda de se precipiter dans la mer : ce qu'il fist. »

6. Le peuple de Léon demandait l'érection d'un évêché et désirait que saint Pol en fut le titulaire ; c'était aussi le vœu du comte Withur, mais ce pieux prince, ne pouvant triompher des résistances du saint religieux, son ami et son parent, le chargea d'aller à Paris remettre au roi Childebart une lettre importante. A l'insu de saint Pol, cette lettre ne renfermait qu'une supplique : qu'il plût au roi des Francs de déterminer saint Pol à accepter l'épiscopat. Cette démarche eut un plein succès. Judual, roi de Bretagne, alors exilé à la cour du roi des Francs, est représenté ici à côté de Childebart, et les deux princes remettent à l'élu du clergé et du peuple de Léon une crose d'ivoire.

7. « Une nuit, après matines, comme il se fust jetté sur son pauvre grabat pour prendre quelque repos, un ange entra dans sa cellule, laquelle fut incontinent remplie d'une grande clarté, et luy dist : « O Paul, tu as puissamment combattu et tu as heureusement couru la carrière de cette vie mortelle ; c'est pourquoy tiens toy prest et appareillé à dimanche prochain, que tu entreras en la gloire de ton Seigneur. »

8. Wormonoc, qui écrivit la vie de saint Pol Aurélien au ix^e siècle, raconte ainsi ses derniers moments : « Lorsqu'il eut donné à ses moines et à ses clercs ses derniers avis et ses dernières consolations, il reçut le sacrement du Corps et du Sang du Sauveur, puis il éleva la main pour bénir tous ses fils, et quand tous eurent répondu Amen, Pol-Aurélien, sans aucune douleur corporelle, rendit son âme à vous, Seigneur Jésus, qui la lui aviez donnée ; il vous la rendit sous les regards de ses enfants spirituels, au milieu des concerts des anges et des saints, visibles à ses yeux ; il vous la rendit sans que jamais une souillure charnelle en eut terni l'éclat.

C'est le quatrième jour avant les ides de mars que s'endormit dans la paix du Seigneur et se réveilla dans la gloire et la joie du ciel Pol, pontife parfait, homme vénérable, orné des mérites du confesseur et de la couronne que Dieu réserve à la pureté virginale. »

4^e Chapelle de Saint-Yves

Cette chapelle était anciennement dédiée aux saints frères martyrs Crépin et Crépiniën, et l'on y desservait la confrérie des cordonniers qui, comme on le sait, avait ces deux Saints pour patrons.

C'était en même temps la chapelle du manoir de Poulguinan. A ce titre, les familles Calvez, Le Gluydic et Le Vestle y exercèrent et firent valoir successivement leurs droits ; les armes de ces trois familles ont été rétablies dans le tympan de la verrière qui, depuis 1874 décore cette chapelle ; elles y figurent soit pleines soit en alliance ; on y a joint les armes de Mgr de Plœuc, évêque de Quimper de 1707 à 1739, et dont le cénotaphe se voit dans l'enfeu que surmonte la fenêtre.

La verrière représente la vie de saint Yves en douze médaillons.

1. « L'heureux saint Yves, miroir des ecclésiastiques, ornement de son siècle, avocat et pere des pauvres veuves et orphelins, patron universel de la Bretagne-Armorique, reçoit sa première éducation de sa mere Azo du Kenquis, dame fort pieuse, laquelle avoit eu speciale revelation de sa future sainteté. »

2. Après avoir reçu d'abord dans la maison paternelle les leçons de Jean de Kerhoz, il étudia à Paris, puis à Orléans. « Ayant achevé ses cours en droit civil, il vint en Bretagne et s'arresta en la ville de Rennes, où il frequenta les escolles d'un docte et pieux religieux de l'ordre de saint François, et par la familiere frequentation qu'il avoit avec ce Pere Cordelier qui estoit tenu en reputation de sainteté, il se resolut de quitter tout à fait le monde et de se ranger au service de Dieu et de l'Eglise. »

3. « Il print les ordres de rang jusqu'à la prestrise inclusive-ment. »

4. « Il menoit une vie si sainte et si edifiante, que l'archidiacre de Rennes, en estant informé, l'appella près de soy et le fist son Official, charge qu'il exerça avec reputation de grande integrité. » Ayant résigné ses fonctions entre les mains de l'archidiacre, celui-ci « luy donna un cheval pour le porter au pays ; mais il le vendit dës Rennes et en donna l'argent aux pauvres. »

5. « Il ne fut gueres au pays que Messire Alain de Bruc, évesque de Treguer, jugeant que Dieu le luy envoyait pour le service de son eglise, le fist official de Treguer et recteur de la paroisse de Tre-Trez, lequel benefice il posseda huit ans. Il se comporta en cet office de juge ecclésiastique avec si grande integrité, qu'il

ravissoit tout le monde en admiration de sa vertu, et remarquait-on que jamais il ne prononça sentence, qu'on ne luy vist les larmes couler le long des joues, faisant réflexion sur soy-mesme et considérant qu'un jour il devoit luy-mesme estre jugé. »

6. Albert-le-Grand s'est trop étendu sur le fait ici représenté pour qu'il soit possible de donner intégralement son récit ; à mon grand regret, j'abrège son intéressante narration. — Saint Yves étant venu plaider à Tours, logea chez une hôtesse qui, grâce à lui, échappa à un piège très habilement tendu par deux marchands. Ils avaient confié à cette femme une *bougelle* ou valise de cuir très volumineuse et fermant à clef, et lui avaient fait promettre qu'elle ne la livrerait ni à l'un ni à l'autre séparément, mais à tous les deux réunis. L'un d'eux cependant vint quelque temps après réclamer la valise, sous prétexte d'un paiement très urgent à faire, et elle lui fut remise. Le soir même, le second escroc vint demander à l'hôtesse si elle n'avait pas vu son compagnon ; il apprit que la valise lui avait été livrée, et cita immédiatement la veuve devant le bailli de Touraine, affirmant que la valise contenait douze cents pièces d'or et quelques lettres et cédulas de conséquence.

Or, saint Yves, arrivant prendre logement chez l'hôtesse, apprit tout ce qui s'était passé et sut que la sentence devait être prononcée le lendemain. Il alla à l'audience avec cette femme ; quand le cas fut exposé, il dit que grâce aux recherches de la personne intéressée, la valise avait été trouvée, qu'elle serait exhibée dès qu'il plairait au juge ; et comme l'avocat du marchand demandait que cette exhibition se fit immédiatement, saint Yves objecta que d'après les conventions la valise ne pouvait être ouverte que devant les deux marchands réunis ; que le marchand fit donc comparaître son compagnon. L'accusateur alors palit tellement et trembla si fort, que le juge le soupçonnant, le fit aussitôt conduire en prison, et on le retourna tant et si bien qu'il fit des aveux complets. La valise ne renfermait que de vieilles ferrailles.

7. « Ayant trouvé à sa porte Jésus-Christ en forme d'un pauvre tout poury de lèpre, il le fist monter en sa chambre, luy bailla à laver, le fist seoir à table et luy servit bien à disner, puis s'asseyt auprès de luy pour disner aussi ; mais sur le milieu du disner, ce pauvre parust si resplendissant que toute la chambre en fust éclairée, et, regardant fixement saint Yves, il luy dist : « Dieu soit avec vous ! » et disparut, laissant le Saint comblé de joye et de consolation spirituelle. »

8. « Un pauvre estant arrivé tard à Kermartin et n'osant frapper à la porte, se coucha auprès et y passa la nuit : saint Yves sortant de bon matin, le trouvant là, le fist entrer, le revestit de ses propres habits, luy donna bien à disner et à souper, alla se coucher où il l'avoit trouvé, et y passa la nuit. »

9. « Il disoit tous les jours fort devotieusement son service et celebrait la sainte messe, et à la prise de l'Hostie il versoit de ses yeux un ruisseau de larmes. Une fois lorsqu'il tenoit le Corps de

Notre-Seigneur, il apparut un globe de feu lequel, ayant fait le tour du calice, disparut incontinent. »

10. « Il ensevelissoit de ses propres mains les corps des pauvres qui decedoient tant à l'hospital que chez luy et es maisons particulières, les enveloppant en des suaires siens, les portoit à la sepulture, aydé de quelques autres pieuses personnes. » Un lépreux étant décédé à l'hôpital de Kermartin, son corps répandit une telle infection que les pauvres habitués de la maison s'enfuirent ; saint Yves et le frère Olivier, franciscain de Guingamp, lavèrent le corps avec soin, et saint Yves se chargea de coudre le suaire, coupant le fil avec ses dents, puis tous deux inhumèrent le lépreux.

11. Saint Yves s'était voué à reconstruire la cathédrale de Tréguier, et il finit par obtenir, pour l'exécution de cette œuvre, le concours de l'évêque, des princes, de la noblesse et du peuple. Le seigneur Pierre de Rostrenen lui accorda de choisir dans sa forêt autant d'arbres qu'il lui en faudrait ; mais à peine saint Yves avait-il fait abattre les arbres dont il avait besoin, que quelques flatteurs firent revenir le prince Pierre sur sa décision en lui insinuant que saint Yves avait eu recours à sa générosité uniquement dans des vues d'intérêt personnel, et en outre, avait coupé le double de ce qu'exigerait la construction de l'église, saint Yves s'excusa avec douceur, et le lendemain ayant conduit Pierre de Rostrenen à la forêt, il lui fit voir qu'il n'avait pris que le nécessaire, et que sur le tronc de chaque arbre coupé la veille, avaient poussé pendant la nuit trois arbres plus beaux que ceux qui avaient été abattus.

12. « Le samedy, dix-huitiesme jour de may, il fust mis en extrême-onction ; il repondoit et aydoit au prestre qui l'oignoit, ayant la veuë portée sur le Crucifix. Après il s'affoiblit fort et perdit la parole, et, ayant passé le reste de ce jour et toute la nuit suivante en veilles, prières et contemplations, le lendemain, dimanche après l'Ascension, dix-neufviesme de may, au crepuscule, cette sainte âme s'envolla au ciel, où elle jouit de Celuy à qui elle avoit si fidèlement servy en ce monde. Il decéda le cinquantième an de son âge, cinq mois moins, et de Notre-Seigneur l'an 1303, le dix-huitième du règne de Jean II du nom, duc de Bretagne. »

Un souvenir particulier rattache saint Yves à notre ville : « Il fut une fois à Kemper et fut prié de prescher en la cathédrale, ce qu'il fist avec grande édification et satisfaction de l'évesque de Cornouaille et de toute la ville. » Il est fâcheux qu'on n'ait pas consacré un des médaillons du vitrail à rappeler ce fait. Il est également à regretter que le peintre verrier n'ait pas été invité à reproduire dans son œuvre, pour le visage du Saint, le portrait conservé à Tréguier, portrait dont l'authenticité est contestée, mais qui, depuis quelques années surtout, est devenu populaire dans le diocèse de Saint-Brieuc.

6° Chapelle des Trépassés.

Nous sommes arrivés au transept ou à la chapelle formant le bras de la croix. Jusqu'à la Révolution, cette partie de la cathédrale présentait un aspect très différent de celui d'aujourd'hui. Dans le grand mur auquel s'adosse actuellement l'autel, s'ouvrait une porte qui est toujours visible à l'extérieur ; à côté de cette porte était un enfeu où Albert-le-Grand place la tombe de l'évêque Jean de Lespervez. M. Le Men est d'avis qu'elle aurait existé plutôt dans la chapelle du Sacré-Cœur.

Au lieu d'un seul autel, il y en avait deux très rapprochés l'un de l'autre et placés sur la même ligne ; ils s'adossaient au mur qui regarde le Levant et avaient, par conséquent, la même orientation que les autres autels du chœur et des chapelles latérales. Celui qui était placé plus au fond du transept était dédié à Notre-Dame de la Chandeleur, et appartenait à la paroisse de ce nom ; l'autre était dédié à Notre-Dame de Pitié, et l'on y desservait la confrérie des Trépassés.

Sous la Restauration, les deux chapelles du transept furent ornementées dans le goût du temps, séparées des bas-côtés par des grilles et pourvues d'immenses autels avec retables à frontons triangulaires portés sur des colonnes grecques. Ici le genre funéraire et païen avait atteint les dernières limites du mauvais goût : urnes cinéraires en forme de sucriers, tibias et fémurs en sautoir, sabliers pourvus de deux ailes, etc. etc. ; et, des deux côtés de l'autel, 1° l'ange de la mort avec une faux, 2° un ange tirant une âme des flammes, le tout à vous faire rêver du Styx et de l'Achéron, tant on voyait que le sculpteur s'était inspiré dans la mythologie avant de produire ces chefs-d'œuvre, admirables sujets de vers latins. Mgr Sergent a fait écrouler cette grande masse qui déshonorait une église chrétienne, mais il a épargné la destruction à un groupe représentant Notre-Dame de Pitié et qui occupait le centre du retable ; c'est une œuvre exécutée au xvii^e siècle par un sculpteur du pays et qui n'est pas sans mérite ; (on peut voir aujourd'hui ce groupe dans la chapelle des Ursulines.)

La première pensée de Mgr Sergent fut de rétablir dans la chapelle des Trépassés et dans celle du Sacré-Cœur la disposition primitive ; ce projet reçut même un commencement d'exécution. Un petit autel provisoire fut placé au-dessous de la niche où est actuellement la statue de saint Conogan ; le groupe de Notre-Dame de Pitié occupa l'enfeu qui avait été mis à découvert. Une disposition analogue avait été prise pour la chapelle du Sacré-Cœur où fut placée, sous une arcade, l'autel transféré maintenant à quelques pas, dans la chapelle de saint Joseph ; au bout de quelques mois tout fut modifié ; de grandes cloisons de briques furent élevées le long des murs formant les extrémités des croi-

sillons, deux baldaquins semblables furent placés de manière à abriter deux nouveaux autels orientés l'un vers le Nord et l'autre vers le Midi. M. Le Men a blâmé sévèrement le retour à cette disposition qui est une faute contre l'archéologie, et peut-être contre la liturgie, mais il n'avait pas égard aux nécessités du service paroissial. La chapelle des Trépassés sert naturellement aux cérémonies funèbres, et doit, par conséquent, recevoir quelquefois un clergé nombreux ; les messes solennelles n'auraient pu se célébrer que difficilement à un autel très petit et placé sur un seul degré. On a donc rendu un réel service et pourvu à la dignité du culte en plaçant au fond de la chapelle un autel assez grand, et en transférant ici une partie des anciennes stalles du chœur.

Le nouvel autel fut dédié à la Sainte-Croix, et pour ce motif même un Crucifix d'assez grande dimension fut placé sur le tabernacle ; l'autel, le retable et la cloison récemment élevée furent peints par M. Icard, ornemaniste distingué, qui décora également l'autre branche du transept et les chapelles latérales. M. Le Men a dit de ce travail : « Cette décoration s'harmonisait très bien, par la vivacité tempérée de ses couleurs et par la légèreté de ses détails, avec l'architecture et les vitraux des chapelles. » Il parlait au passé parce que les peintures des chapelles étaient déjà remplacées par les grandes compositions de M. Yan' Dargent.

Il y a des personnes qui ne comprennent rien à la beauté d'une peinture purement décorative, mais quelque opinion qu'on ait sur ce genre de travail, il faut bien convenir qu'à la cathédrale de Quimper, les deux chapelles du transept sont généralement admirées pour leur beauté d'ensemble. Que les puristes reprochent au peintre d'avoir adopté des motifs de décoration du xiii^e siècle pour une chapelle du xv^e siècle ; que l'on vienne dire, avec l'auteur d'un article récent du *Finistère*, reproduit par la *Bretagne*, que les baldaquins ne sont pas dans le style de la cathédrale (opinion bien contestable), peu importe ; on continuera à s'arrêter avec plaisir dans ces deux parties de l'église, même quand on ne remarquera nullement que cette beauté ne saurait exister sans les peintures de M. Icard et sans ces pauvres baldaquins auxquels les journalistes en veulent tant.

Dans les deux murs qui forment les côtés de la chapelle sont creusées deux niches avec dais et culs de lampe en granit ; l'une abrite la statue de saint Guennolé, l'autre celle de saint Conogan ; toutes deux sont fort bien faites. Par une coïncidence assez singulière, puisque les deux artistes ne se sont pas consultés, M. Froc-Robert, de Paris, a prêté ici à saint Guennolé la même physionomie qu'on peut lui voir dans le principal vitrail de Rumengol, œuvre de M. Lobin, de Tours. La statue de saint Conogan le représente avec une sorte de couronne qui n'est qu'une ancienne forme de la mitre épiscopale. J'ai déjà parlé de saint Guennolé en décrivant sa verrière ; saint Conogan fut le successeur de saint Corentin sur le siège de Quimper ; le résumé que je vais donner de sa vie est emprunté au récit d'Albert-le-Grand.

Saint Conogan naquit au manoir de la Palue, près de la ville de Landerneau ; il était de la famille qui prit plus tard le nom de cette demeure seigneuriale et le rendit illustre. Ses parents avaient quelque parenté avec Guyomac'h, vicomte de Léon. A l'âge de sept ans, Conogan vint au collège établi à Quimper par le roi Grallon ; il y resta six ans étudiant les lettres, consacra deux ans à la philosophie et se rendit à Landévennec où il passa quatre ans dans l'étude des sciences sacrées. Entre toutes ses autres vertus, sa modestie faisait l'édification des moines. Ses études théologiques étant terminées, le jeune seigneur rentra dans le monde, non sans une grande répugnance, et pour obéir à la volonté de son père et de sa mère, il se rendit à la cour du vicomte de Léon. Une certaine civilisation existait alors dans toute l'Armorique qui, pour avoir repoussé le joug des Romains, n'en avait pas moins adopté les mœurs polies des conquérants ; il n'y a donc pas à s'étonner de voir les princes bretons s'entourer de leur noblesse et se constituer une sorte de Cour. Saint Conogan vécut cinq ans à la Cour de son parent « sans s'entacher aucunement des vices des courtisans, et dans peu de temps il la reforma de telle sorte qu'elle semblait plus tost un monastère bien réglé que la Cour d'un prince séculier. » Cela ne pouvait cependant lui suffire ; il revint donc au manoir paternel et obtint, non sans peine, de ses parents la faculté de recevoir les ordres sacrés et le sacerdoce. Il occupa pendant quelque temps une charge ecclésiastique, mais il s'en désista à la mort de son père et vint vivre près de sa mère dont il fut en quelque sorte le chapelain. Quand il lui eut fermé les yeux, il se rendit auprès de saint Guennolé et se mit absolument sous sa direction. Demeura-t-il à Landévennec près de son ancien maître, ou fonda-t-il d'après ses conseils ou sous son autorité le monastère de Langoesoc (en Ploudaniel) ? Cette dernière hypothèse paraît plus probable ; du moins, l'insistance avec laquelle Albert-le-Grand parle de son humilité, de sa charité, de sa patience, de sa mansuétude, de son austérité et de son ardeur pour la contemplation des choses célestes montre bien que s'il ne continua pas à jouir de la présence de son père spirituel, il en garda fidèlement l'esprit. D'après le légendaire, c'est encore à saint Guennolé que le diocèse de Quimper doit d'avoir eu saint Conogan pour évêque, car ce fut lui qui vainquit les répugnances de son humble disciple lorsque les députés du clergé et du peuple de Quimper vinrent le supplier d'occuper le siège laissé vacant par la mort de saint Corentin. Le Saint dut être bientôt cher à son peuple en raison même de la bonté qui était comme sa vertu dominante, ce qui fut d'ailleurs le caractère de tous les disciples de saint Guennolé. Dieu l'honora du don des miracles : un pauvre homme, aveugle depuis longtemps, recouvra la vue en se lavant les yeux dans l'eau dont le saint prélat s'était lavé à la messe. Quand saint Conogan sentit que sa fin était proche il songea à mourir comme son bon maître Guennolé ; ayant reçu le soir le sacrement d'extrême-onction, il se rendit à l'église le lendemain matin et voulut célébrer les saints

mystères, mais il n'en eut pas la force et dut se faire remplacer par un de ses prêtres qui lui donna le saint viatique. Il était tout revêtu de ses ornements pontificaux quand on le transporta dans sa demeure où il ne tarda pas à rendre le dernier soupir au milieu des prêtres et des fidèles qui l'avaient suivi. Ce fut le 15 octobre ; l'église de Quimper n'honore sa mémoire que le lendemain.

On prie saint Conogan surtout pour être délivré de la fièvre ; la dévotion à ce saint évêque était encore très répandue, il y a peu d'années, mais elle a sensiblement décliné.

CHAPITRE II

LES CHAPELLES AUTOUR DU CHOEUR

1^o Chapelle de Saint-Pierre

De 1466 à 1790, cette chapelle était dédiée à saint Jean-Baptiste. Après la Révolution, la cathédrale étant dépourvue des objets les plus essentiels dans le mobilier liturgique, prit à la chapelle du Collège, dont elle jouissait comme de *chapelle de secours*, deux autels à retable et un certain nombre de confessionnaux en chêne sculpté, œuvres d'une valeur réelle (1). Un des deux autels fut placé ici et dédié à saint Pierre ; on y adossa d'abord une statue qui avait occupé autrefois une niche à l'entrée du chœur ; elle représente le Prince des Apôtres coiffé de la tiare, portant la triple croix et une clef gigantesque ; on peut la voir actuellement près de la porte de la sacristie dans l'église de Loc-Maria. Vers 1840, cette statue fut enlevée, et pendant longtemps l'espace qui, dans le retable de l'autel, avait encadré cette statue, mais qui avait été évidemment destiné à recevoir un tableau, présentait au regard une pièce de drap rouge ; aucune image de saint Pierre n'était venue remplacer l'ancienne. Adossée au pilier qui séparait la chapelle de saint Pierre de la chapelle suivante, on voyait une statue de saint Mathurin. Devant cette image brûlaient souvent

(1) Remplacés par des confessionnaux qui sont loin de les valoir, mais qui encombrèrent moins et sont dans le style de la cathédrale. Les anciens ont été donnés à différentes églises ; celui qui est à la chapelle des Ursulines de Quimper peut en donner une idée.

des cierges que les personnes pieuses allumaient surtout pendant l'agonie particulièrement longue ou pénible d'un ami ou d'un parent. Cette statue est aujourd'hui dans le chœur de l'église de Pleuven, et l'on dirait qu'elle a emporté de Quimper la vieille dévotion à saint Mathurin, toujours si populaire dans quantité d'autres paroisses.

Sous l'épiscopat de Mgr Graveran (1840-1855), un homme qui n'appartenait cependant pas à la religion catholique mais qui aimait les arts, donna deux tableaux pour remplacer le drap rouge des retables de saint Pierre et de sainte Anne (1). Le premier représente la tradition des clefs ; c'est une bonne copie.

A peu près à l'époque où furent placés ces tableaux, le pavé de la place Saint-Corentin fut refait, et à cette occasion le sol fut fouillé jusqu'à une certaine profondeur ; des quantités d'ossements en furent retirés et inhumés sous les enfeus de la chapelle de saint Pierre ; les débris du tombeau de Raoul Le Moël servirent à établir un mausolée sur ces restes. Lorsqu'en 1855, on choisit la même place pour y déposer les restes de Mgr Graveran, les pierres de ce petit monument disparurent, sauf la table qui fut transformée en socle pour la statue de l'évêque défunt ; singulière économie, il faut bien l'avouer.

La statue de Mgr Graveran le représente à demi-couché, le bras gauche appuyé sur un coussin qui porte le plan des flèches de la cathédrale ; la main droite est placée sur la poitrine. Cette statue en pierre calcaire, œuvre de M. Ménard, de Nantes, présente une certaine lourdeur d'autant plus désagréable à l'œil qu'elle fait ressortir le vide de l'enfeu voisin. A la clef de voûte se voient les armes du même évêque : *de sinople à la croix alésée d'or*.

Peu après la mort de Mgr Graveran, M^{me} de Rivière légua par testament une somme importante destinée à faire exécuter deux verrières dans les chapelles de Saint-Pierre et de Sainte-Anne. Il y avait quelques années qu'un élève de M. Ingres, M. Lobin, avait fondé à Tours un atelier de peintre verrier d'où étaient sorties des œuvres remarquables à plus d'un titre. Dans un art où l'imitation du Moyen-Age s'impose comme condition absolue, on en était encore à la période des tâtonnements, car l'on ne connaissait pas encore comme aujourd'hui les traditions artistiques du passé ; néanmoins M. Lobin produisit pour la chapelle de Saint-Pierre une composition qui mérite de fixer l'attention. Le vitrail donne trop peu de lumière, et les teintes jaune et rouge y dominent plus qu'il ne faudrait ; mais les personnages sont vraiment très nobles : Mgr Graveran est présenté par son patron saint Joseph à Notre-Dame et à saint Corentin à qui il offre les flèches de la cathédrale. Le portrait de l'Evêque est remarquablement traité.

L'état de conservation de ce vitrail est tel, après trente-cinq ans, qu'on peut lui prédire l'impossibilité de toute altération dans

(1) Ils sont maintenant dans la grande salle de la sacristie.

le coloris. La maison Lobin fait aujourd'hui des choses plus artistiques, mais au point de vue industriel elle n'a guère dû progresser, parce que c'était impossible.

Au coin de la chapelle de Saint-Pierre se voit, sur un cul-de-lampe remarquablement laid, une charmante réduction d'une des flèches de la cathédrale ; c'est un modèle fait par M. Rossi, et destiné à guider l'entrepreneur dans l'exécution de son œuvre. La place de ce modèle était bien le voisinage du tombeau de celui qui acheva la cathédrale à l'extérieur, comme Mgr Sergent la compléta à l'intérieur.

A l'autel en bois, emprunté d'abord, puis restitué à la chapelle du Collège, a été substitué un autel en onyx et en bronze émaillé et doré ; dans le petit retable, les émaux représentent : au milieu, Notre-Seigneur donnant les clefs à saint Pierre ; à droite, saint Pierre marchant sur les eaux ; à gauche, Notre-Seigneur confiant à saint Pierre les agneaux et les brebis ; sur l'autel même figurent la colombe au-dessus de la tiare, symbole de l'assistance et de l'infaillibilité que le Saint-Esprit communique à la Papauté ; en regard sont les clefs de saint Pierre surmontées d'une main bénissante.

Cette œuvre excellente d'orfèvrerie sort des ateliers de M. Pousielgue.

Au-dessus, une grande peinture murale représente Notre-Seigneur bénissant saint Pierre après lui avoir remis les clefs ; on peut remarquer, sur le premier plan, un apôtre posé de face et s'appuyant sur un bâton ; c'est un portrait de Mgr Sergent. Dans le tympan, l'on voit saint Pierre pleurant son triple reniement au moment où le coq chante ; dans le lointain l'on aperçoit Notre-Seigneur qui regarde saint Pierre.

A cause de la rareté de la lumière dans cette chapelle, M. Yan' Dargent a donné ici à ses peintures un coloris particulièrement riche.

La chapelle de saint Pierre n'a pas encore de statues.

7^e Chapelle de Saint-Frédéric

A la différence des chapelles qui longent la nef, celles qui entourent le chœur sont toutes pourvues d'autels. Jusqu'à l'épiscopat de Mgr Sergent, cela n'existait que pour les chapelles de Saint-Pierre et de Sainte-Anne, les deux premières après le transept, et pour les extrémités des bas-côtés ; ailleurs ce n'était pas seulement la nudité, c'était la pauvreté la plus absolue : au-dessus des fenêtres garnies de verres jadis blancs, les grands confessionnaux cachaient les enfeus et les piscines pratiquées dans les murs ; leurs dômes bien travaillés, mais d'un aspect fort lourd dissimulaient le bas des misérables verrières, de vieux bancs à dossiers s'appuyaient aux murs, à la place où sont les autels ; d'autres leur

faisaient vis-à-vis ; quelques tableaux aujourd'hui conservés à la sacristie laissaient deviner, sous une épaisse couche de poussière, des peintures qui n'étaient pas sans mérite ; mais dont l'effet décoratif était nul. La chapelle qui nous occupe offrait une particularité : privée de confessionnal elle possédait, en revanche, un affreux tambour se terminant par une toiture pointue ; on appelait ce monument le *petit porche*, et l'on y arrivait par un passage pratiqué dans une maison particulière. Il en fut ainsi de 1790 à 1866. Nous parlerons plus tard des maisons qui formaient à l'église une ceinture très maussade ; disons dès maintenant que leur voisinage assombrissait singulièrement tout le côté Nord de la cathédrale.

La chapelle dont nous avons à nous occuper fut terminée avant 1280, car en cette année y fut inhumé Yves Cabellic, évêque de Quimper depuis 1267. Rien ne rappelle la sépulture de cet évêque ni celle de son neveu Olivier de Conq, archidiacre de Poher, mort vers 1323, qui, de ses deniers, fit construire cette chapelle en l'honneur de Dieu et de saint Nicolas. Avec le grand thaumaturge d'Orient on y honora encore comme patrons sainte Catherine, saint Eutrope et saint Mathurin. Lors de sa restauration, cette chapelle fut placée sous un nouveau vocable (il en fut d'ailleurs ainsi de presque toutes les autres) ; ici cependant on a conservé par l'érection d'une statue le souvenir du dernier titulaire, saint Mathurin. Une inscription en lettres dorées se lit au-dessous de la fenêtre et indique le motif pour lequel saint Frédéric est ici substitué aux patrons d'autrefois :

IN. MEMORIAM.
FREDERICI. BONNEMAISON.
MEDICI. DOCTORIS.
LUDOVICA. CONJUX.
EREXIT. ALTARE.
FENESTRAM. POSUIT.
SACELLUM. PIE. DECORAVIT.
A.D. M.DCCCLXIX.

C'est saint Frédéric, patron de M. le docteur Bonnemaïson, que sa veuve a voulu faire honorer dans cette partie de la cathédrale.

L'explication des seize médaillons du vitrail (1) dira ce que fut cet évêque martyr, dont la vie n'est guère connue en Bretagne, bien que son nom soit désormais fort répandu.

1. Saint Frédéric, né dans la Frise, d'une famille d'origine royale, eut une enfance tout angélique, et se plut dès ses premières années à converser avec les personnes de piété. Les premières teintures des lettres lui furent données par des religieux à qui sa mère le recommanda.

2. Il fut mis, grâce à une révélation divine, sous la conduite de

saint Ricfrid, évêque d'Utrecht, qui en prit un soin tout particulier, d'autant plus que Dieu lui fit connaître qu'il l'avait destiné pour gouverner son église après lui.

3. Il prenait le soin d'instruire les enfants et ceux qui devaient recevoir le baptême.

4. Lorsqu'il fut sous-diacre, il en vint à se refuser les soulagements les plus légitimes, afin d'avoir encore plus à donner aux pauvres auxquels il distribua presque tout son revenu.

5. Saint Ricfrid, réalisant le désir des fidèles, promut saint Frédéric au sacerdoce, lui donna autorité sur tout son clergé et lui confia les affaires les plus importantes de son diocèse.

6. Saint Frédéric, qui avait déjà énergiquement protesté avant de recevoir les ordres sacrés, opposa des refus encore plus énergiques quand, après la mort de saint Ricfrid, le clergé et le peuple proclamèrent qu'ils ne voulaient pas d'autre évêque que lui. Il ne négligea rien pour prouver qu'il était incapable de remplir cette charge.

7. Louis-le-Débonnaire, qui avait déjà écrit à l'Eglise d'Utrecht pour lui faire savoir combien cette élection lui serait agréable, manda près de lui saint Frédéric avec les plus anciens de la ville ; l'évêque élu supplia l'empereur de prendre son parti contre l'Eglise d'Utrecht.

8. Louis-le-Débonnaire fut inflexible et le fit sacrer en sa présence.

9. Le saint évêque se rendit à son Eglise, où il fut reçu avec grande joie.

10. Il prêchait assidûment son peuple, et ses prédications furent si efficaces qu'elles déracinèrent l'idolâtrie.

11. Saint Frédéric ne craignit pas d'adresser les plus vifs reproches à l'impératrice Judith, épouse de Louis-le-Débonnaire ; il ne la reprit pas seulement de ses scandales, mais aussi de ses intrigues qui bouleversaient l'Etat et qui causaient de si grands maux.

12. Louis-le-Débonnaire avait recommandé à saint Frédéric d'aller combattre le paganisme et la dissolution des mœurs dans l'île de Walacrie, à l'embouchure du Rhin ; ce fut donc par là qu'il commença la visite de son diocèse. Il rencontra de puissants obstacles, mais réussit enfin dans son entreprise et laissa dans cette île quelques prêtres zélés pour y confirmer ce qu'il avait établi.

13. Les peuples de la Frise s'étant laissés corrompre par quelques séducteurs, concurent des sentiments peu orthodoxes sur le mystère de la T.-S. Trinité, les uns suivant les erreurs d'Arius, les autres celles de Sabellius. Ses efforts furent vains jusqu'à l'arrivée de son pieux ami saint Odulphe. Tous deux se mirent à parcourir les villes, les bourgs et les villages du pays des Frisons, et leurs travaux furent alors si efficaces que les pauvres égarés revinrent à la pureté de la foi catholique.

14. Quelques années après, deux inconnus vinrent le demander

(1) D'après les *Petits Bollandistes*.

lorsqu'il était à l'église et se disposait à dire la messe. Dieu lui fit connaître que c'étaient deux émissaires venus pour l'assassiner ; li fit répondre qu'il leur parlerait après la messe. Il célébra les saints mystères avec une ardente dévotion, monta en chaire après l'évangile et prédit sa mort, mais en termes couverts.

15. Quand sa messe fut achevée, il congédia tout le monde excepté un chapelain avec lequel il se retira dans la chapelle de saint Jean-Baptiste, où il avait fait préparer son tombeau. (Il convenait que celui qui avait encouru la haine d'une nouvelle Hérodiade, en lui reprochant ses désordres, et qui mourut martyr de son zèle pour la chasteté, mourut ainsi sous la sauvegarde du saint Précurseur qu'il avait si fidèlement imité.) Là il versa beaucoup de larmes sur ses péchés, s'offrit en sacrifice à Dieu, pria son chapelain de s'éloigner et appela les émissaires de Judith, qui disaient avoir à lui parler d'affaires importantes. Aussitôt en sa présence, ils le frappèrent de plusieurs coups de poignard ; il ne poussa ni un cri ni une plainte, mais de ses deux mains il pressa ses plaies pour les dissimuler et arrêter le sang jusqu'à ce que les meurtriers eussent eu le temps de se sauver. Le chapelain étant rentré, il le pria d'aller voir si les messagers avaient passé le Rhin. A son retour, il fut obligé de lui avouer qu'il était blessé à mort. Les cris du pauvre prêtre attirèrent toute la ville, et saint Odulphe fut bientôt près de son ami avec tout le clergé. Alors le saint évêque s'étendit lui-même dans le tombeau en prononçant les paroles du psaume et de la sainte liturgie : *Placebo Domino in regione vivorum*, et rendit son âme à Celui dont il avait si courageusement prêché la pure doctrine et défendu le décalogue sacré.

16. En punition des désordres d'un clerc auquel était confiée la garde de l'église et des reliques de saint Frédéric, le feu prit à l'endroit qu'habitait le coupable, et celui-ci périt dans les flammes. Le corps de saint Frédéric, soustrait à l'incendie, fut aussitôt transporté solennellement dans l'église de Saint-Sauveur d'Utrecht.

M. Yan 'Dargent a peint dans cette chapelle les deux scènes qui caractérisent le mieux l'indépendance et l'énergie épiscopales de saint Frédéric.

Au-dessus du confessionnal se voit une grande composition dans laquelle figurent trois personnages : le Saint, l'impératrice Judith et l'empereur Louis le Débonnaire. C'est que le peintre s'est inspiré d'une ancienne vie de saint Frédéric, reproduite par les Bollandistes. D'après ce récit, l'évêque d'Utrecht reprochait à l'empereur son mariage avec Judith, comme contraire aux lois de l'Eglise, pour motif de parenté ; il le proclamait nul et sommait le prince d'avoir à se séparer de cette femme. Il serait trop long et en dehors de notre sujet de dire ici pourquoi nous n'acceptons pas cette accusation contre un prince d'une éminente piété et auquel on ne peut qu'adresser un reproche : d'avoir été bon jusqu'à la faiblesse. Les *Petits Bollandistes* nous semblent dans le vrai quand ils rejettent cette calomnie allemande, nous montrent saint Frédéric

reprenant l'impératrice de ses désordres, et n'accusant qu'elle seule.

La peinture au-dessus de l'autel montre saint Frédéric étendu sur les marches de l'autel, au moment où ses meurtriers vont prendre la fuite. Le corps du Saint, magnifiquement drapé dans sa grande chasuble, présente une très curieuse étude de raccourci, car il paraît être de grandeur naturelle et ne mesure pas cependant un mètre. Une vue intérieure de vieille cathédrale qui forme fond de tableau mérite bien que le regard s'y arrête.

L'autel de saint Frédéric est encore un des plus beaux parmi ceux que possède la cathédrale ; s'il est d'une matière moins précieuse que celui de saint Pierre, et s'il n'est pas enrichi d'émaux, il n'en est pas moins remarquable par son excellent style et l'heureuse alliance du marbre et du bronze doré.

Dans le support de la croix est un petit reliquaire trop peu remarqué et que je signale ici à la dévotion des fidèles : il renferme des reliques de sainte Anne, de saint Louis, roi de France, et de saint Frédéric.

La statue de saint Frédéric représente l'évêque d'Utrecht montrant ce texte qui, dans les œuvres de saint Augustin, s'applique à saint Jean-Baptiste, mais qui convient à l'évêque-martyr tout comme au saint Précurseur : « En disant la vérité, il s'est attiré la haine ; on n'a pu supporter sans colère les avertissements de l'homme de Dieu. »

Vis-à-vis de la statue de saint Frédéric, se trouve, comme je l'ai dit, la statue de saint Mathurin. Cette statue le représente avec des chaînes brisées dans les mains. C'est un symbole de la puissante intervention qu'on lui attribue pour la délivrance des âmes du purgatoire ; on dit que par ses prières il en retira son père, et c'est pour cela que ses images le montrent d'ordinaire accompagné d'un buste d'homme enchaîné.

Saint Mathurin naquit au diocèse de Sens ; ses parents étaient païens et son père était même chargé de poursuivre et d'exterminer les chrétiens ; mais Mathurin, âgé de douze ans, fût instruit par saint Polycarpe, évêque de Sens, qui le baptisa. Voyant en lui d'admirables vertus, quand il n'avait encore que vingt ans, il l'ordonna prêtre. Dès lors la vie de saint Mathurin ne fut plus qu'une série de prédications continuelles auxquelles son éloquence, ses miracles, et particulièrement ses guérisons des possédés, donnaient une grande efficacité. Malgré la fureur des persécutions, il mourut d'une mort paisible.

Ce Saint, honoré en Bretagne dans une foule d'églises et de chapelles, attire surtout les pèlerins dans l'église de Moncontour, où l'on conserve de lui une insigne relique, la seule qui subsiste désormais.

3^e Chapelle de Saint-Roch

La partie de la place Saint-Corentin, qui se trouve rapprochée de la sacristie et de l'entrée de la rue du Froul, formait autrefois, derrière le cimetière de Saint-Corentin, une petite place où se tenait le marché au blé, et la chapelle aujourd'hui dédiée à saint Roch étant alors sous le vocable de la Très-Sainte Vierge, s'appelait en raison du voisinage, la chapelle de Notre-Dame du *Marché au Bled*, mais on l'appelait aussi : de Notre-Dame de Grâce, et enfin de saint Joachim et sainte Anne. Trois écussons ornent l'enfeu de cette chapelle : celui du milieu porte les armes pleines de la seigneurie de Lanros : *d'or à une molette de gueules* ; les autres les présentent en alliance : 1^o avec celles de Rosmadec *palé d'argent et d'azur de six pièces*, 2^o avec celles des Liziard, seigneurs de Kergonan, *d'or à trois croissants de gueules*. La présence des armes de Rosmadec sur cet enfeu est due à ce que Guillaume de Lanros avait épousé Catherine, sœur du grand évêque Bertrand de Rosmadec. Les mêmes armoiries étaient reproduites dans l'ancien vitrail qui surmonte l'enfeu, et le seigneur et la dame de Lanros y étaient représentés avec leurs saints patrons. A la plus haute rose du tympan était l'écusson de Bretagne.

Vers la fin du XVII^e siècle, le nom des Lanros avait disparu, et la propriété du château avec ses belles dépendances sur la rivière d'Odét avait passé dans la descendance féminine de cette famille. Marie de Coëtnempren, héritière de sa grand'mère Marie-Anne d'Acigné, vendit la terre de Lanros ; en conséquence, le 18 mai 1684, haute et puissante dame Marie de Rabutin Chantal, veuve de messire Henry, marquis de Sévigné, ayant acheté ladite terre, en fit prendre possession par procureur, ainsi que des droits honorifiques que les seigneurs de Lanros possédaient dans la chapelle de saint Joachim et sainte Anne.

Combien de personnes savent, à Quimper, que le souvenir de la marquise de Sévigné se rattache à notre chapelle de saint Roch ? Puisse cette indication faire le bonheur de ceux qui gardent le culte de la prude janséniste. Rien n'indique qu'elle soit venue prendre possession, en personne, de sa nouvelle acquisition et de ses droits seigneuriaux ; elle était trop occupée à voir pendre à Rennes les gentilshommes bretons victimes du duc de Chaulnes.

Du château de Lanros, il ne reste plus rien que quelques débris de murs sortant à peine de terre.

Il y avait autrefois au bas de la cathédrale, dans la chapelle où est maintenant le Saint-Sépulchre, une statue ancienne de saint Roch ; elle était fort laide mais assez originale ; lors d'une épidémie de choléra, on la transporta dans un endroit où il était plus facile de l'honorer convenablement, contre un pilier à l'entrée de la chapelle du Sacré-Cœur (là où on vénère aujourd'hui la

Sainte-Face). La dévotion envers saint Roch s'accrut dès lors beaucoup dans la paroisse Saint-Corentin, en sorte que la désignation d'une chapelle à lui consacrée s'imposait, ou peu s'en faut.

Le vitrail qui représente la vie du Saint se compose de seize médaillons (1).

1. Saint Roch naquit de parents nobles et très considérés, qui habitaient Montpellier ; on a même dit que son père était gouverneur de la ville au nom du roi de Majorque. Sa femme et lui avaient perdu tout espoir de postérité quand le Ciel leur inspira de demander par l'intercession de Notre-Dame la naissance d'un fils. Saint Roch leur fut donné ; il vint au monde doué d'une beauté singulière et portant sur la poitrine la marque très visible d'une croix.

2. Saint Roch prend l'habit du tiers-ordre de saint François. On ne sait pas avec certitude à quelle époque il prit la livrée franciscaine, mais on pourrait croire que ce fut quand il avait douze ans, car dès lors il pratiqua le détachement complet et distribua aux pauvres tout ce dont il pouvait disposer. Saint Roch avait encore en ce moment son père et sa mère, mais le seigneur Jean mourut bientôt, après avoir donné à son fils des conseils qui devaient le conduire à la perfection la plus élevée. Peu après, le chagrin de cette mort conduisit au tombeau la dame Libérie elle-même.

3. Saint Roch, n'ayant plus ses parents, vendit de ses biens tout ce qu'il pouvait aliéner, en distribua le prix aux pauvres, et confia à son oncle paternel l'administration de ce qu'il avait dû garder ; puis il partit tout seul, à pied et en habit de pèlerin, pour prendre le chemin de Rome.

4. Arrivé à Acquapendente, il trouva cette ville ravagée par la peste. Il s'offrit à Vincent, administrateur de l'hôpital, pour l'assister dans le service des malades. Celui-ci, frappé de sa jeunesse, de sa beauté et de sa distinction, le crut trop délicat pour supporter tant de fatigue et surtout l'odeur infecte de l'hôpital ; mais il fut enfin vaincu par les instances de saint Roch qui, aussitôt, touchant les malades de la main droite et faisant sur eux le signe de la croix, les rendit à la santé sans qu'un seul fut privé de cette grâce.

5. Ayant ainsi guéri tous les pestiférés de l'hôpital, il en fit autant à tous ceux de la ville ; puis il se rendit en Lombardie, où il guérit de la même manière tous les malades de la ville de Césène. Il délivra également de la contagion la ville de Rome, où il séjourna trois ans, puis d'autres villes du voisinage, et enfin différentes cités du Piémont, des duchés de Milan, de Mantoue, de Modène, de Parme, du marquisat de Montferrat et d'autres villes d'Italie.

6. Ayant su que la ville de Plaisance était affligée de la peste,

(1) J'emprunte encore cette explication aux *Petits Bollandistes*.

il s'y rendit et s'enferma dans l'hôpital pour panser les malades. S'étant endormi de fatigue, il entendit une voix qui lui disait : « Roch, vous avez accompli jusqu'à présent de très grands travaux pour l'amour de moi ; il faut maintenant que vous souffriez aussi d'extrêmes douleurs en vue de celles que j'ai endurées pour vous. » Il s'éveilla consumé d'une fièvre ardente, accompagnée d'une douleur presque insupportable. Tout en remerciant Notre-Seigneur de cette épreuve, il ne pouvait s'empêcher de jeter des cris. S'accusant donc d'incommoder les autres malades, il sortit de l'hôpital et se coucha sur la terre nue près de la porte ; on voulut le faire rentrer, mais il s'y refusa, toujours pour le même motif de charité et de discrétion.

7. Ces refus furent taxés de folie, de frénésie ; il fut donc chassé de la ville, et s'appuyant sur un bâton, il se traîna du mieux qu'il put jusqu'à la forêt voisine ; après s'être un peu reposé sous un cornouiller, il se retira dans une petite cabane. C'est probablement en ce temps-là qu'un ange vint du ciel panser et guérir l'ulcère que la contagion lui avait fait venir à la cuisse. Dieu lui accorda encore une autre faveur : une source jaillit près de la cabane, et lui offrit de quoi boire et se laver pour calmer les douleurs dont il était tourmenté.

8. Près de la forêt était un grand village où s'élevaient plusieurs maisons de campagne ; c'est là que s'étaient retirés les principaux habitants de Plaisance, fuyant le fléau de la peste. Parmi eux était Gothard, seigneur fort riche, qui, se trouvant à table et tenant un pain à la main, vit un de ses chiens de chasse venir à lui, prendre ce pain et partir en l'emportant dans sa gueule ; la même chose se passa le lendemain aux repas de midi et du soir. Gothard crut que ses serviteurs ne nourrissaient pas suffisamment les chiens de sa meute ; mais les valets dissipèrent facilement ce soupçon. Cependant, le chien renouvelant son larcin, Gothard le suivit jusqu'à la forêt, puis près d'une misérable cabane, où il vit le chien présenter le pain à saint Roch ; le pauvre animal baissait la tête et le bon Saint le bénissait.

9. Gothard, surpris de ce qu'il venait de voir, pénétra dans la cabane ; y ayant trouvé le Saint couché à terre et tout languissant, il l'interrogea sur sa condition et sur sa maladie. Saint Roch lui déclara qu'il était atteint de la peste et le supplia de se retirer, ce qu'il fit à l'instant ; mais bientôt il fit de sérieuses réflexions, se reprochant de n'avoir même pas éprouvé autant de compassion que son chien en avait pour les affligés.

10. Oubliant le danger de la contagion, il retourna donc près de saint Roch, et lui déclara qu'il ne le quitterait qu'après l'avoir vu entièrement guéri. Comme le chien ne venait plus porter le repas du jour, Gothard prit l'habit de pèlerin de saint Roch et s'en alla mendier dans la ville de Plaisance où il était connu de tous ; mais on le prit pour un fou ou pour un dissipateur qui avait prodigué tout son bien, et il ne put obtenir que deux petits pains. C'est ainsi qu'il débuta dans la vie de perfection où il

marcha courageusement depuis, continuant à vivre en solitaire dans cette forêt.

11. Une voix du ciel ayant annoncé à saint Roch sa guérison, lui ordonna de retourner dans son pays et d'y mener la même vie de pénitence qu'il avait pratiquée en Italie. Il resta néanmoins quelque temps encore près de Gothard pour l'affermir dans ses résolutions, puis il s'en retourna en France et se dirigea vers Montpellier. Comme le pays était alors désolé par de grandes guerres, on y vivait dans des craintes continuelles. Le Saint, vêtu de son habit de pèlerin étant entré dans un bourg de son ancien domaine, fut pris pour un espion, arrêté, conduit à Montpellier et traduit devant le gouverneur. Ce magistrat était cet oncle même auquel il avait confié son bien.

12. Saint Roch s'abstint de se faire reconnaître et fut conduit en prison.

13. Le cachot dans lequel saint Roch fut enfermé était malpropre, humide, infect et hanté par les scorpions. Comme si cela ne pouvait suffire, le prisonnier ajoutait encore à ces tourments d'affreuses austérités. Il demeura cinq ans en cet état, sans que personne lui témoignât de pitié ou pensât à sa délivrance.

14. Au bout de ce temps, Dieu lui ayant fait connaître que sa fin approchait, il pria le geôlier de lui faire venir un prêtre. On lui en amena un qui, entrant dans le cachot où aucune ouverture ne laissait passer le jour, le trouva tout éclairé d'une lumière céleste, et vit des rayons de gloire qui semblaient venir des yeux du prisonnier. Le Saint se confessa et demanda la communion. Au sortir du cachot, le prêtre se rendit auprès du gouverneur et non-seulement lui déclara l'innocence, mais proclama l'éminente sainteté du prisonnier. Le bruit de tout ceci s'étant répandu dans la ville, les habitants vinrent en foule voir le Saint.

15. La maladie ne l'avait pas encore atteint, mais elle vint aussitôt après, et dans son sommeil il entendit une voix qui lui disait ces mots : « Roch, mon bien-aimé, voici le temps où je dois porter votre âme dans le sein de mon Père ; demandez au plus tôt pour vous ou pour les autres la faveur que vous voudrez, et elle vous sera accordée. » Il rendit grâces et demanda que ceux qui imploreraient son assistance fussent préservés ou délivrés de la peste. Ayant fait cette prière, il rendit son âme à Dieu. Aussitôt une vive lumière se fit voir à travers les fentes de la cellule ; le geôlier, épouvanté, ouvrit la porte du cachot, et à côté du cadavre étendu à terre dans cette lueur éclatante, il vit écrit ces mots : « Ceux qui auront été frappés de la peste en seront délivrés par l'intercession de Roch. » Le gouverneur, instruit de ces prodiges, en parla à sa mère, c'est-à-dire à l'aïeule même de saint Roch ; cette pieuse femme vit immédiatement toute la vérité et indiqua un moyen infailible de constater l'identité du prisonnier. Son fils lui obéit et il put contempler de ses yeux la croix miraculeuse que l'on avait vue autrefois sur la poitrine du petit enfant de Jean, gouverneur de Montpellier, et de Libérie, sa femme.

16. L'oncle de saint Roch, couvert de confusion et déplorant la cruauté dont il avait fait preuve, tacha de la réparer par la magnificence des funérailles qu'il fit célébrer. Le corps du pauvre pèlerin fut visité par tous les habitants de la ville ; ses pieds furent couverts de leurs baisers et arrosés de leurs larmes. On l'enterra d'abord dans la principale église de Montpellier (qui n'était pas encore cathédrale) ; plus tard son oncle ayant construit la première église dédiée à saint Roch, y fit transporter les restes du Saint.

La peinture murale, au-dessus de l'autel, représente saint Roch parcourant les rues d'une de ces villes italiennes où il opéra des guérisons en si grand nombre. Le Saint présente à la vénération des malheureux pestiférés la croix rayonnante du Sauveur.

La peinture qui fait face montre saint Roch dans la forêt de Plaisance au moment où le chien lui présente le pain de chaque jour. La chaumière du Saint, pauvre cabane de branchage, apparaît dans un paysage splendide ; au fond d'un ravin se voit le seigneur Gotthard arrivant à cheval et observant de loin toute la scène.

L'autel de saint Roch est en pierre calcaire décorée de peintures polychromes.

La statue de saint Roch a pour vis-à-vis celle de saint François-d'Assise, au tiers-ordre duquel il appartenait. La vie de saint François est trop connue pour qu'il soit utile d'en donner ici un abrégé.

Lors de la restauration de cette chapelle, c'est le patronage de saint Raphael qui y avait été associé à celui de saint Roch ; l'*ange médecin*, comme il est appelé dans son office, était bien là, près du saint qu'on invoque dans les épidémies ; mais depuis l'on a jugé, non sans raison, que la statue de l'Archange serait encore mieux placée près de l'autel dédié aux saints Anges ; c'est là que nous la trouverons faisant face à celle de saint Michel.

4^e Chapelle de Saint-Corentin

Autrefois placée sous le vocable du Crucifix et appelée *du Crucifix autour du chœur* (1), puis de sainte Marthe et de saint Hyacinthe, cette chapelle appartenait dans l'origine aux barons de Névet. Dans le milieu du xvi^e siècle, Jacques de Névet, gouverneur de la ville de Quimper et lieutenant du roi, embrassa la religion prétendue réformée, et perdit par cela même tous ses droits seigneuriaux dans la cathédrale. A sa mort, son fils René abjura le protestantisme, mais il ne laissa point d'enfants, et le chef de cette illustre famille devait être encore un huguenot en 1596, car le 4 octobre de cette année, Jean du Marc'hallac'h, chanoine de

(1) Pour la distinguer de l'autel placé au fond du chœur, et sur lequel se voyait le *Crucifix des trois gouttes de sang*.

denouailles, recteur de Plonéis et de Plouzévet, prit possession de cette chapelle, et y fit mettre ses armes, qui sont : *d'or à trois orceaux de gueule*, dans la vitre et dans l'arcade de l'enfeu, à la place de celles des seigneurs de Névet. Une action intentée contre lui à ce sujet par Jean de Névet, ne fut suivie d'aucun effet.

Jean du Marc'hallac'h n'avait pas seulement fait mettre ses armes à l'arcade de l'enfeu, mais un acte de fondation du 25 mai 1648 dit « que la voulte et arche estante dans ladite chapelle a esté faite à ses frais. » Il fut enseveli dans la tombe qu'il s'était ainsi préparée, et lorsqu'on y a inhumé Mgr Nouvel en 1887, les os de Jean du Marc'hallac'h ont été trouvés sous une grande pierre armoiriée à ses armes. Une grande quantité d'ossements épars entouraient ces restes (1). On a respecté les armes du Marc'hallac'h à la voulte de l'enfeu, mais il est à regretter qu'on ne les ait pas rétablies dans le tympan du vitrail avec toutes les autres qui figuraient autrefois dans la fenêtre de cette chapelle : armoiries des barons de Névet, des barons du Pont (Pont-l'Abbé), des seigneurs de Lescoulouarn et de Lesnarvor.

Avant la Révolution, il y avait dans la cathédrale, outre le maître-autel, deux autres autels dédiés à saint Corentin : l'un à l'entrée du chœur, l'autre à la place qu'occupe aujourd'hui l'autel de saint Paul, apôtre. Le premier n'était pas à rétablir ; la statue du saint patron suffit pour attacher à cet endroit le souvenir de la dévotion traditionnelle ; on a choisi pour la dédier à saint Corentin la chapelle la plus rapprochée de la sacristie. C'est là que s'est, en quelque sorte localisée la dévotion au saint patron du pays. Mgr Sergent y fit placer un petit autel en pierre calcaire (2) et poser un vitrail que j'aurai bientôt à décrire. En 1870 et 1871, M. Yan' Dargent substitua aux peintures décoratives de M. Icard, les peintures historiques que tout le monde connaît ; un peu plus tard les statues de saint Corentin et de saint Primel prirent place à chaque côté de l'autel ; en 1886 l'autel érigé et consacré par Mgr Sergent dut disparaître parce qu'il ne présentait pas assez de développement pour recevoir la niche où serait conservé et exposé désormais le reliquaire du Bras de saint Corentin. On le remplaça par un autel de granit dissimulé sous un revêtement de bois sculpté, richement peint et doré. La face antérieure de l'autel présente un bas-relief dont la valeur artistique est incontestable. (Il est l'œuvre de M. Cachal-Froc, de Paris.) On y voit : « Comment le Révérend Père en Dieu, J. Dhuissseau, grand prieur de Marmoutiers, octroya le Bras de saint Corentin à l'illustrissime et Révérendissime Guillaume Le Prestre de Lézonnet, évêque de Cornouailles. »

Pour reconnaître chacun des personnages, il faudrait commencer par l'extrémité la plus rapprochée du fond de la chapelle.

On trouvera ainsi :

(1) Ces débris ont été remis dans la même tombe.
(2) C'est actuellement l'autel des saints Anges.

1° G. de Loynes, scribe de l'abbaye de Marmoutiers ; il tient la boîte où va être déposée la Relique.

2° Louis Odespung, chanoine de Rennes, prieur de l'isle Tristan, à Douarnenez.

3° R. Guedien, prévost de Blaslay, chanoine de Saint-Martin de Tours (ce chanoine est un peu caché par L. Odespung).

4° Julien Le Texier, chanoine de Cornouailles (il est reconnaissable à l'aumusse, ancienne coiffure du Chapitre de Quimper).

5° Moine portant la crosse de G. Le Prestre.

6° G. Le Prestre de Lézonnet, évêque de Cornouailles.

7° François Durand, secrétaire du prieuré de Saint-Martin de Laval, (il est à genoux et tient le Bras de saint Corentin posé sur une étoffe de couleur verte).

8° J. Dhuiseau, grand prieur de Marmoutiers, (il indique par le geste qu'il fait donation de la Relique).

9° Louis Blanchard (ou Blanche), prieur de Saint-Martin de Laval, (il est placé derrière le grand prieur de Marmoutiers ; c'est lui qui, avec F. Durand, son secrétaire, avait été chargé de prendre ou lever le Bras de saint Corentin).

10° Guillaume Le Gouverneur, évêque de Saint-Malo.

11° Guillaume Joar, chanoine de Saint-Malo.

12° Symon, chanoine de Rennes.

13° Thomas Hary, chanoine de Vannes.

Tous ces personnages ont été témoins de la donation, et signataires de l'attestation d'authenticité du Bras de saint Corentin.

Le reliquaire du Bras de saint Corentin est l'œuvre du grand orfèvre qui a exécuté le maître-autel de la cathédrale.

C'est, non pas une copie, mais une imitation très heureuse d'un des plus curieux et des plus gracieux modèles que nous ait légués le Moyen-Age.

Quatre personnages portent une châsse formée d'un cylindre de cristal terminé à chaque extrémité par un beau fronton de bronze doré, orné de fines ciselures et de rosaces émaillées.

Le Bras de saint Corentin posé sur le taffetas vert dans lequel il est venu de Marmoutiers, et dont il n'a jamais demeuré séparé depuis 1623, est donc parfaitement visible au regard.

Les personnages qui portent la châsse représentent : 1° Salvator de St-Malo ; 2° Guillaume Le Prestre de Lézonnet ; 3° Jacques Dhuiseau, grand prieur de Marmoutiers ; 4° Mgr Dom Anselme Nouvel.

Deux personnages sont placés entre les porteurs, l'un à droite et l'autre à gauche : ce sont les statuettes de Mgr du Marhallac'h, présentant les sceaux imprimés sur le couvercle de l'ancienne cassette, et M. de Penfentenyo.

Le reliquaire est donc lui-même comme un résumé de l'histoire du Bras qu'il renferme.

Au-dessous de chacune des six statuettes est un blason reproduisant les armes du personnage qu'elle représente, avec cette particularité que pour Salvator, qui vivait avant qu'il ne fut question

de blason, au lieu d'armoiries, on trouve cette inscription : *Anno Domini 966*. Les six blasons sont posés sur le bord d'un magnifique plateau de bronze doré d'un dessin très riche, dans lequel s'encadrent les noms correspondant aux armoiries. Le bord lui-même est orné d'une belle bande émaillée.

Au haut des frontons, se trouvent les armes de la Ville à une extrémité, et à l'autre, les armes du Chapitre.

Le visiteur peut voir, à l'entrée de la chapelle où nous sommes, un petit tableau imprimé qui le renseignera sur l'histoire du Bras de saint Corentin, à supposer qu'il l'ignore, et sur les jours où l'on fait l'exposition de la Relique. (1)

Le nouvel autel de saint Corentin a été consacré le 12 décembre 1889, par Mgr Lamarche. Une ouverture, pratiquée dans la maçonnerie, a reçu la caisse faite par Daniel Sergent et offerte par lui, en 1795, pour servir de reliquaire à la Relique qu'il avait sauvée. L'autre caisse, plus petite, venue de Marmoutiers, et qui a contenu le même précieux dépôt, depuis 1623 jusqu'en 1886, a été déposée dans le retable de l'autel, au-dessous du nouveau reliquaire.

Comme il a déjà été dit, Mgr dom Anselme Nouvel, qui a rendu à la vénération le Bras de saint Corentin, a été inhumé dans l'enfeu de cette chapelle. Sa statue de marbre blanc le représente dans son habit bénédictin, mais le sculpteur chargé de l'exécution de cette œuvre ignorait, sans doute, que le costume de chœur dans l'ordre de Saint-Benoît consiste en un manteau à larges plis, auquel les évêques joignent la mozette. Comme s'il ne lui avait pas suffi de dépouiller Mgr Nouvel de ces insignes, il a transformé en un véritable suaire son froc monastique ; enfin, au lieu de lui mettre la mitre sur la tête, il l'a posée à ses pieds, ce qui eût été admissible dans le style de la Renaissance, mais ne peut se tolérer dans un essai d'imitation du Moyen-Age.

Le vitrail qui reproduit en seize médaillons la légende de saint Corentin, occupe une fenêtre dont les meneaux ont été refaits environ deux siècles après la construction de la chapelle, aussi le tympan offre-t-il un dessin très différent de celui qui a été adopté dans les trois chapelles déjà décrites.

Pour expliquer la verrière qui nous occupe, j'ai principalement recours au texte d'Albert-le-Grand.

1. Saint Corentin construit son ermitage.

Né sur le sol de la Cornouailles, mais de parents venus de la Grande-Bretagne, il avait, grâce à eux et à de pieux précepteurs, fait de grands progrès dans la vie spirituelle ; jeune encore il avait été promu au sacerdoce, mais il ne lui suffisait pas de remplir strictement les devoirs de son état. « Pour faire un perpétuel divorce avec le monde, il se retira en une solitude dans une forest, en la paroisse de Plou-Vodiern (Plomodiern), au pied de

(1) On peut se procurer à la sacristie de la Cathédrale, ou chez M. Sa-laun, libraire rue Kéréon, une notice historique sur cette précieuse Relique.

la montagne de saint Cosme (Méné-C'hom), où il bastit un petit hermitage près d'une fontaine. »

2. « En ce lieu il passoit les nuits et les jours en prières et oraisons, inconnu et retiré de toute conversation humaine, mais chéry et consolé de Dieu qui, jamais, n'oublie ceux qui, pour son amour, oublient toutes choses, et fortifié de sa grâce contre les attaques et tentations de ses ennemis, et comblé de ses célestes et divines caresses. »

Pour caractériser cette vie de *prières et oraisons*, le peintre-verrier a représenté le jeune prêtre solitaire agenouillé devant une croix qui surmonte un menhir.

3. « En mesme temps, vivoit un saint prestre solitaire, nommé Primaël ou Primel, lequel menoit une vie fort sainte dans une forest en Cornouailles (1) ; saint Corentin l'alla visiter, pour recevoir de luy quelques salutaires instructions ; saint Primel le recueillit gracieusement, et passerent les deux saints le reste de la journée en saints propos et colloques spirituels, et la nuit suivante en prières et oraisons. »

4. « Le matin, saint Corentin désira dire la messe en l'oratoire de saint Primaël, qui, luy ayant disposé tout ce qui estoit requis et nécessaire, s'en alla querir de l'eau à une fontaine assez éloignée de son hermitage : saint Corentin l'ayant longtemps attendu, sortit de la chapelle, et vid venir le saint vieillard tout doucement et à petits pas, tant pour sa lassitude et que la fontaine estoit loin de là, que parce qu'il estoit boëteux. »

5. « Saint Corentin le voyant tout hors d'haleine en prit pitié, et supplia Notre-Seigneur de lui octroyer de l'eau plus près de son hermitage, puis dit la messe, pendant laquelle il réitéra son oraison ; Dieu exauça sa prière : car au lieu mesme où il mit son baston en terre, après la messe, il rejaillit une source d'eau, dont les deux Saints rendirent grâce à Dieu. »

6. « La réputation de sa sainteté retentit par toute la Bretagne, de sorte que deux personnages de grande sainteté le vinrent visiter en son hermitage (2) ; saint Corentin les receut fort humainement, et pour les festoyer, leur dressa des crêpes à la mode du pays qu'il accommoda de quelque peu de farine qu'on luy avoit donnée es villages prochains. »

7. « Saint Corentin estant allé puiser de l'eau à la fontaine, la trouva pleine de belles et grosses anguilles, dont il en prit autant qu'il luy fut nécessaire pour festoyer ses hostes, lesquels se retirèrent louans Dieu qui, par des miracles si signalez, témoignoit la sainteté de son serviteur. »

8. « En ce temps là, le Roy Grallon se tenoit avec toute sa Cour, en la ville de Kemper-Odetz. Un jour, estant allé à la chasse, il

(1) Non loin de l'endroit où s'élève actuellement le bourg de Saint-Thois, aux environs de Châteauneuf.

(2) Ces deux saints personnages seraient saint Patern, évêque de Vannes, et saint Malo, premier évêque de la ville qui porte son nom.

donna jusques dans la forest de Nêvet, et ayant chassé tout le jour, il s'égara, et enfin sur le soir se trouva près l'hermitage de saint Corentin, avec une partie de ses gens. »

9. « Ayans tous bon appetit, ils descendirent et s'adresserent au saint hermite, luy demandans s'il ne les pourroit pas assister de quelques vivres. « Ouy, répondit-il, attendez-moi un petit, et je vous en vays querir. » Il s'en alla à sa fontaine où son petit poisson se representa à luy, duquel il en coupa une piece de dessus le dos et la donna au maistre d'hostel du Roy, luy disant qu'il l'apprestat pour son maistre et les seigneurs de sa suite ; le maistre d'hostel se prit à rire et se mocquer du Saint, disant que cent fois autant ne suffiroit pour le train du Roy. Neanmoins contraint par la nécessité, il prit ce morceau de poisson, lequel se multiplia de telle sorte que le Roy et toute sa suite en furent rassasiez. »

10. « Le Roy ayant veu ce grand miracle, voulut voir le poisson duquel le Saint avoit coupé ce morceau et alla à la fontaine, où il le vid, sans aucune blessure, dans l'eau. »

11. « Le roy Grallon, ravi de ces merveilles, se prosterna aux pieds du saint hermite et luy donna toute sa forest et une maison de plaisance qu'il avoit en la paroisse de Plovodiern ; puis, s'estant recommandé à ses prières, il se retira à Kemper-Odetz. Saint Corentin convertit cette maison que le Roy luy avoit donnée en un monastère, où, ayant amassé nombre de saints religieux, il vivoit en grande sainteté et austérité. Le Saint sachant combien il importait au bien de la république (1) que les enfants des seigneurs fussent de bonne heure élevez et dressés à la vertu, prenoit le soin de les instruire ; et à cette fin il avoit un nombre de pensionnaires en son monastère, entre lesquels les plus signalez Wennohé (Guennolé), Tugdin (Tudy) et Jacut, lesquels, depuis, furent abbez en trois celebres monastères. »

12. « Quelque temps après, le roy Grallon fut supplié par les seigneurs et tout le peuple de procurer l'érection d'un évêché à Quimper-Odetz, pour le comté de Cornouaille : le Roy s'y accorda, et, ayant fait toutes les dépenses requises, nomma saint Corentin à ce nouveau évêché, et l'ayant mandé, l'envoya à Tours vers saint Martin, archevesque du dit lieu, pour estre par luy sacré, luy donnant pour compagnons Wennohé et Tugdin, pour estre bénits abbez de deux monastères qu'il vouloit édifier. Il furent gracieusement receus du saint archevesque, lequel, au desir des lettres du Roy, consacra saint Corentin, mais ne voulut benir les deux autres, disant que c'estoit à faire à luy à bénir les abbez de son diocèse. »

13. « Les Saints ayant achevé leur légation, s'en retournèrent à Kemper-Odetz, où le Roy avec toute sa cour les receut, et fut dressé une entrée épiscopale et solennelle à saint Corentin, qui prit possession de son siège. Le Roy offrit à Dieu et au saint prêtre

(1) Ici ce mot veut dire évidemment « au bien général ».

lat son palais qu'il avoit dans Kemper et grand nombre de terres et possessions : les princes et seigneurs de sa cour, à son exemple, en firent de même. »

14. « Le lendemain, saint Corentin bénit solennellement ses deux saints disciples, Abbez, destinant Wennoles pour le monastère de Land-Tevennec que le Roy fonda quelque temps après. »

15. « Saint Corentin ayant saintement gouverné son troupeau, Dieu le voulut récompenser de ses travaux et lui envoya une maladie qui l'affaiblit tellement que, prévoyant l'heure tant désirée s'approcher, il fit venir tous ses prêtres et religieux, et, les ayant exhortés à l'amour de Dieu et persévérance en leur vocation, il reçut en leur présence ses sacrements ; puis leur ayant donné sa bénédiction, il rendit son âme bénite es mains de son Créateur, le 12 décembre. »

16. « Son corps fut revêtu de ses ornements pontificaux et porté dans son église cathédrale, et son décès étant scéu par le pays circonvoisin, il se rendit une si grande affluence de peuple à Kemper-Odetz pour voir son saint corps et le baiser, qu'on ne le put si tost enterrer qu'on s'estoit proposé. Les malades y alloient et estoient guéris ; les muets, sourds, boîeux, aveugles y receurent l'usage de leurs membres ; les demoniacs y furent délivrés, et plusieurs autres miracles s'y firent en témoignage de sa sainteté. Il fut enseveli dans le chœur de sa cathédrale devant le grand autel. »

La peinture murale qui se voit au-dessus de l'autel représente saint Corentin porté par les anges pendant que le ciel se découvre à ses regards. Au bas du tableau paraît la ville de Quimper dans cette brume légère qui donne à nos paysages bretons un caractère si particulier.

En face de cette peinture, M. Yan' Dargent a représenté le jeune ermite de Plomodiern s'entretenant des choses célestes avec le vieillard solitaire saint Primel. Inutile de signaler au lecteur la beauté du paysage qui encadre le groupe des deux saints amis.

5° La chambre de pénitence

Quand on a passé la chapelle de Saint-Corentin, on trouve, en face de la cinquième travée du chœur, une sorte de petite abside à pans coupés où sont pratiquées différentes ouvertures : d'abord une porte donnant accès à un escalier qui conduit aux galeries, puis une embrasure profonde dans laquelle se voit un solide grillage en fer, au milieu duquel est une petite porte qui s'ouvrît autrefois, mais que la rouille a rendue désormais immobile. Autour de ce travail de ferronnerie qui ne présente rien d'artistique, règne une décoration du meilleur goût sculptée dans le granit. L'embrasure est accostée de deux colonnettes dont les chapiteaux, formant consoles, semblent réclamer des statues. Au-dessus s'ou-

vre une fenêtre qui n'a pas reçu de vitrail historié. Enfin, au troisième pan de l'abside est la porte de la sacristie, également surmontée d'une fenêtre garnie de verres blancs. Entre la porte et le pied-droit de cette fenêtre est un écusson aux armes de Bertrand de Rosmadec avec la devise de sa famille : *En bon espoir*. C'est en effet à cet évêque qu'on devait la sacristie démolie en 1837 et heureusement remplacée par la construction élégante et commode qui complète si bien la cathédrale (1). Plusieurs particularités frappent l'attention de l'archéologue dans cette partie de l'église Saint-Corentin. Comme pour la fenêtre de la chapelle précédente, il y a eu ici des remaniements présentant les caractères du xv^e siècle : l'encadrement de la grille, la fenêtre placée au-dessous, le tympan de la porte de la sacristie sont évidemment de cette époque, tandis que les parties adjacentes sont bien du xiii^e siècle. Le premier pan de la petite abside n'étant point percé d'une fenêtre, puisqu'il forme le mur d'appui d'un escalier à vis, a été décoré d'une des peintures de M. Yan' Dargent. L'artiste a représenté ici le Père Julien Maunoir recevant le don de la langue bretonne. Le Père Maunoir est trop connu pour que j'aie à faire ici sa biographie ; je me contente donc de brèves indications pour venir en aide à la mémoire des visiteurs déjà instruits, ou pour renseigner les étrangers qui ne connaissent pas notre histoire locale.

Au commencement du xvii^e siècle, les populations de la Basse-Bretagne étaient tombées dans une grande ignorance des vérités religieuses les plus élémentaires, et cette ignorance avait engendré les plus graves désordres. Pour remédier à ces maux, Dieu suscita deux hommes apostoliques : Michel Le Nobletz, né au château de Kerodren en Plouguerneau, le 29 septembre 1577, et Julien Maunoir, né à Saint-Georges de Raintambaut, au diocèse de Rennes, le 1^{er} octobre 1606. Le premier, après avoir essayé de la vie religieuse au couvent des Dominicains de Morlaix, se mit à donner des missions dans les évêchés de Basse-Bretagne ; en dépit d'obstacles de toutes sortes, d'épreuves bien au-dessus des forces de la nature, il vit ses travaux bénis de Dieu et couronnés de prodigieux succès. On ne saurait nombrer ici les endroits où s'exerça son zèle ; je dois cependant signaler son passage à l'île de Seins, son séjour de vingt ans à Douarnenez et son dernier établissement au Conquet. C'est là qu'il mourut, en 1652. Dès l'année 1620, une voix céleste lui avait fait entendre qu'il trouverait son successeur au collège des Jésuites de Quimper, où il était le plus jeune entre les religieux. Ce jeune Jésuite était Julien Maunoir, alors régent de cinquième, ne songeant guère aux missions bretonnes, mais aspirant à aller prêcher l'Évangile et chercher le martyr chez les sauvages du Canada. Son ami le Père Pierre Bernard était convaincu, de son côté, que le Père Maunoir

(1) Édifiée d'après les plans de M. Durand, architecte à Paris, et terminée en 1859.

devait se consacrer aux missions de Bretagne; mais, bien qu'il le lui répétait souvent, celui-ci n'essayait même pas l'étude de la langue dont la connaissance lui aurait été tout d'abord indispensable.

Michel Le Nobletz était venu voir, à Quimper, l'êlu de Dieu, mais ne lui avait rien dit de sa future vocation. En se rendant à la chapelle de la *Mère de Dieu*, Julien Maunoir fut frappé d'une manière très particulière et très subite de ce que le Père Bernard lui avait si souvent répété sans qu'il en eût jamais jusque là tenu grand compte; en même temps une lumière intérieure lui représentait les diocèses de Quimper, de Léon, de Tréguier et de Saint-Brieuc comme une carrière ouverte à son zèle, et dans le moment il sentit se former dans son cœur la résolution d'apprendre le Breton. Arrivé à la chapelle, il s'offrit à Dieu dont il sentit l'appel et le supplia de lui apprendre à parler la langue des peuples qu'il lui confiait. S'adressant ensuite à la sainte *Mère de Dieu*, il lui dit: « Ma bonne maîtresse, si vous daigniez m'apprendre vous-même le Breton, je le saurais en peu de temps, et je serais bientôt en état de vous gagner des serviteurs. » Après cette prière il rendit compte de ses dispositions au Père Bernard et lui promit d'apprendre la langue bretonne aussitôt qu'il en aurait reçu la permission. Elle lui fut donnée à la fête même de la Pentecôte, au jour précis où les Apôtres avaient reçu le don des langues. Huit jours après, Julien Maunoir pouvait faire le catéchisme aux gens des campagnes, et au bout de peu de mois, il prêchait en Breton sans préparation. Ses premiers catéchismes se firent à la *Mère de Dieu* et dans les environs de Quimper; mais il ne se donna entièrement aux missions de Bretagne qu'après en avoir obtenu la permission du Supérieur général, ce qui n'eut lieu que quand il eut fait sa théologie et son troisième an de noviciat; ce fut en 1640; le Père Maunoir avait 34 ans; naturellement, pour une semblable mission, il fut attaché à la maison des Jésuites de Quimper, mais sans avoir à y enseigner désormais comme professeur. Il remplit son laborieux ministère pendant 43 ans, d'abord avec le Père Bernard, puis avec plusieurs prêtres séculiers, et mourut à Plévin (1) le 28 janvier de l'année 1683, la 77^e de son âge. Les paysans de Plévin prirent les armes pour empêcher d'enlever son corps et de le transporter à Quimper; toutefois le vicaire général de l'évêque François de Coëtlogon apporta le cœur du Père Maunoir à Quimper, où il fut déposé dans la chapelle du collège; il y est encore près de l'autel de la Très-Sainte Vierge.

Ce récit ne nous a pas éloigné, autant qu'on pourrait le croire, de notre description de la cathédrale; dans tout ce qui précède, le fait saillant c'est le miracle par lequel le saint missionnaire apprit en quelques jours une langue très difficile, et c'est précisément ce que le peintre a dû représenter.

(1) Paroisse située à quelques lieues de Carhaix. Elle était autrefois du diocèse de Quimper et appartient aujourd'hui au diocèse de Saint-Brieuc.

Est-ce M. Yan 'Dargent qui a choisi ce sujet? J'avoue que je l'ignore, mais que je suis bien porté à supposer tout le contraire. Qu'on mette entre les mains d'un artiste qui connaît la Bretagne, la *Vie du Père Maunoir*, il me semble que cet épisode-là est le dernier qu'il essaiera de représenter malgré toute son importance historique, et le motif en est bien simple: *le don de la langue bretonne* est une chose que la peinture ne peut pas rendre. Nous voyons donc ici le Père Maunoir agenouillé au pied d'un autel de Notre-Dame; la chapelle est bien un lieu de pèlerinage; le religieux a déposé à ses pieds son bâton et son chapeau; un ange lui touche les lèvres. Au bas de la peinture murale est une inscription qui indique le sujet, et c'est heureux, sans quoi on aurait ignoré si cet ange vient du ciel pour imposer le silence au Père ou pour lui ordonner de parler.

Une autre chose est encore à regretter dans ce tableau.

Elle est très jolie cette chapelle gothique dans laquelle le Père Maunoir est venu prier, mais c'est une chapelle de fantaisie. Si le peintre avait su que le lieu du miracle est un lieu charmant, que la chapelle de la *Mère-de-Dieu* est à une petite distance de notre ville, que la statue vénérée y est fort belle, nul doute qu'il n'eût préféré la réalité à l'imagination.

En parcourant cette dissertation, plus d'un lecteur se sera demandé pourquoi cet article porte pour titre: « La chambre de pénitence », et quand on le conduirait enfin à cette chambre mystérieuse?

Je ne puis l'y conduire, car elle n'existe plus. Vous en voyez le grillage, et c'est tout ce qui en reste; au lieu d'avoir à considérer son habitant ou son habitante, vous ne voyez à travers les barreaux de fer qu'une maçonnerie moderne. Il y a cependant eu là une chambre qui a subsisté jusqu'à la démolition de la sacristie et que M. Le Menn décrit ainsi: « La fenêtre, garnie d'un grillage en fer, éclairait une petite salle d'environ un mètre soixante-dix centimètres de côté, voûtée sur croisée d'ogives, et dont la porte ouvrait sur le couloir qui reliait la sacristie à l'église. Les nervures de la voûte avaient leur point d'appui sur des corbelets formés par des angelots sculptés avec soin, et portant des cartouches ou devises, sur lesquelles il y avait sans doute des inscriptions. Un d'eux est armé d'un bâton noueux, c'est, peut-être, un emblème de la *correction*. On a heureusement conservé la fenêtre et les nervures des voûtes. Ces dernières ont été utilisées dans le vestibule de l'escalier de la nouvelle sacristie. »

A ces détails précieux, le savant archiviste ajoute: « Diverses hypothèses ont été émises sur la destination présumée de cette pièce. Comme aucune ne me paraît satisfaisante, je m'abstiendrai de les rapporter. La situation vis-à-vis du sanctuaire pourrait faire supposer que c'était une cellule, dans laquelle on se renfermait volontairement pendant un temps déterminé pour faire pénitence... Il est regrettable que cette petite pièce, qui avait été construite au xv^e siècle, et à laquelle se rattachait probablement

quelque coutume intéressante du Moyen-Age, ait été détruite. »

On ne peut que s'associer à ce regret.

Était-ce bien là une chambre de reclus ou de recluse ? — Je serai tenté de le croire ; le xv^e siècle est l'époque où ce genre de pénitence a été le plus pratiqué ; ainsi, le savant dominicain Du Paz dit que Prigent, évêque de Saint-Brieuc, « fit enclore en une maison, près de l'église de Saint-Guillaume, une religieuse nommée Roline Le François, de la ville de Fougères, qui l'en requit après avoir solennellement voué entre les mains dudit prélat, virginité, continence et chasteté, l'an 1460. » On comprend que la réclusion exigeât la contiguïté avec une église et l'ouverture d'une fenêtre entre la cellule et le lieu saint.

On a aussi supposé que cette chambre était destinée au distributeur des aumônes du Chapitre, qui passait par la petite porte mobile l'argent ou les petits pains destinés aux pauvres.

On s'est même demandé si cette ouverture ne servait pas à faire passer le pain spécial, appelé *pain du Chapitre*, qu'on distribuait aux chanoines en plusieurs circonstances ; mais je persiste à croire que la première hypothèse reste la plus vraisemblable.

6^e Chapelle de Notre-Dame du Rosaire

J'emploie ce mot de *chapelle*, à défaut d'une autre expression plus exacte, pour indiquer l'espace compris entre la porte de la sacristie et la statue de saint Antoine de Padoue ; ce n'est pas ici en effet, un lieu bien déterminé, soit par sa conformation, soit par l'isolement pratiqué au moyen d'un grillage ; mais il s'y trouve un autel où se dessert actuellement la confrérie de Notre-Dame du Rosaire ; cet autel remplace celui de saint Martin (1466-1542) et celui de saint Ronan (1572-1790). L'autel de Saint-Ronan appartenait à la paroisse du même nom, l'une de celles qui se desservaient dans la cathédrale, et la chapelle était celle de la famille de Tréanna.

« Plusieurs seigneurs laïques et ecclésiastiques de la maison de Tréanna avaient leurs sépultures dans cette chapelle. On voit encore rangées devant l'autel quatre pierres tombales dont les légendes sont devenues illisibles, mais sur lesquelles on aperçoit les armes de cette famille (1), qui peut compter au nombre de celles qui ont le plus contribué par leurs libéralités à la construction et aux embellissements de la cathédrale. » (2)

Le premier objet qui se présente à l'attention dans la chapelle de Notre-Dame du Rosaire est le tombeau de Mgr Sergent, qui occupa le siège épiscopal de 1855 à 1871. Son nom s'est trouvé à chaque instant sous ma plume depuis le commencement de cette

(1) D'argent à la macle d'azur.

(2) *Monographie*, p. 52.

étude, et s'y retrouvera bien des fois encore. Ce que je décris est surtout son œuvre ; je n'ai donc pas à entreprendre ici un éloge qui se trouve en réalité dans chaque page de cet opusculé, qui est d'ailleurs dédié à sa mémoire.

M. Le Men apprécie avec une grande justesse le caractère du tombeau de Mgr Sergent. « L'évêque, dit-il, est représenté couché sur un tombeau en kersanton, qui a été fait par des tailleurs de pierre de Quimper. La statue, de demi-relief, sort de l'atelier de M. Le Brun, sculpteur à Lorient ; elle n'est remarquable ni sous le rapport de l'art, ni au point de vue de l'exécution... Il est regrettable qu'il n'y ait pas eu plus d'entente entre l'atelier de Quimper et celui de Lorient, pour donner à ce monument un caractère d'unité. Il est évident, en effet, que la table du tombeau, qui est formée d'une seule pierre, a été disposée pour recevoir une statue de ronde bosse, et il n'est pas moins évident que la partie carrée qui forme une sorte de socle à la statue, au lieu de reposer sur la table, devait être cachée jusqu'à la sculpture dans le massif du tombeau. Il résulte de ce défaut d'entente que la statue n'est pas en place, et pour l'y mettre, il faudrait mutiler une pierre de kersanton de grand prix. La même faute a été commise dans l'exécution du tombeau de Mgr de Plœuc, placé dans la nef à la même époque. »

Ajoutons qu'au moyen-âge on s'est permis pareille infraction à une règle de bon goût et de bon sens : la statue couchée de l'évêque Gaiien de Monceaux, retrouvée en 1884, fait aussi corps avec une sorte de socle, et cependant il est certain que ce socle-là n'était pas dissimulé lorsque la statue reposait sur le monument primitif, car la table du tombeau est toujours conservée ; nous aurons à en reparler.

Les armes de Mgr Sergent, qui figurent sur la clef de voûte de l'enfeu et sur le tombeau lui-même sont d'azur à la Vierge-Immaculée d'argent. Dans les premières années de son épiscopat, la Vierge peinte sur son blason était conforme au type bien connu de la médaille miraculeuse ; plus tard il préféra l'effigie connue sous le nom de *Vierge de la place d'Espagne* (1). Pie IX avait donné à Mgr Sergent, qu'il aimait beaucoup et qu'il appelait *son sergent*, une belle réduction en bronze du monument érigé par lui pour perpétuer le souvenir de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception. Connaissant la dévotion de l'évêque de Quimper pour la Vierge, il l'appelait aussi *l'évêque de la Madone*. Mgr Sergent aimait la statue qu'il tenait de la munificence de Pie IX. Il l'a léguée à sa chère église de Rumengol où on peut la voir sur une colonne, en face de la chaire.

C'est encore le même sentiment de filiale dévotion envers la Mère de Dieu qui guida le même évêque lorsqu'il désigna l'emplacement de son tombeau. En arrivant à Quimper, il avait trouvé

(1) Les sceaux de la chancellerie épiscopale ne furent cependant pas modifiés.

derrière le chevet du chœur, en face de l'autel de Notre-Dame de la Victoire, une statue de marbre dont la beauté le frappa vivement. Cette statue, œuvre de M. Otin, sculpteur très distingué, mort il y a quelques jours à peine, était un don de M. Guillou, de Quimper. Mgr Sergent trouva que la place qu'elle occupait ne convenait guère ; pour l'examiner ou pour prier devant elle il fallait tourner le dos au Saint-Sacrement ; elle fut donc transférée à sa place actuelle et c'est à ses pieds que l'évêque de la Madone a voulu être déposé en attendant le jour de la résurrection. C'est bien postérieurement à cette époque que, guidée par une pensée plus pieuse qu'artistique, une personne inconnue a fait graver dans le socle de la statue, un titre qui ne correspond nullement au type adopté ici par le sculpteur ; mais ce vocable, qui se lit en grosses lettres dorées, a été cependant accepté par le public ; désormais notre Vierge est *Notre-Dame d'Espérance*. Il suffit de voir les fleurs et les lumières qui l'entourent pour constater de quelle vénération elle est l'objet. Pourquoi faut-il que les jeunes mariées viennent lui offrir dans des petits cadres leurs fleurs d'orangers, et les veuves des couronnes mortuaires. Quand donc les fidèles comprendront-ils que la dignité du culte ne gagne rien à ce que nos églises servent de dépôt pour ces fanfreluches ?

Vers 1840, un travail très important fut exécuté dans cette chapelle : c'était le moment où l'opinion, autrefois si injuste pour les monuments de notre art national, venait de faire volte-face, et où la mode était au *gothique*. On ne tenait pas compte à cette époque d'un principe important, à savoir que restaurer c'est autant que possible rétablir le passé ; il faut bien reconnaître que des difficultés très grandes se présentaient : pas de sculpteurs travaillant le bois ou la pierre ; pas d'ouvrages à consulter sur les procédés des vieux artistes. Quimper avait alors des archéologues savants pour l'époque : M. de Blois et MM. de Jacquilot dessinèrent ou décrivirent ; MM. Rossi, Bertelli, Dellacasa et Carado exécutèrent des travaux de stuc dont il ne reste à la cathédrale que notre autel du Rosaire ; encore n'est-ce plus qu'une œuvre incomplète, car le retable qui le surmontait était de beaucoup la partie la plus intéressante. Ce retable, bouchant une fenêtre, a été enlevé et donné à l'église de Plonévez-Porzay. L'autel des Saints-Anges, faisant face à celui du Rosaire, a subi le même sort. C'était une œuvre à peu près semblable et d'un mérite réel ; on peut en dire autant du travail analogue exécuté dans la chapelle absidale ; il y eut des fautes graves, mais alors inévitables, commises par les architectes ; en particulier, comme il vient d'être dit, des fenêtres furent bouchées, les unes totalement, les autres en partie ; de gracieux motifs d'architecture ou des souvenirs intéressants disparurent sous la brique et le plâtre, mais l'exécution était irréprochable.

Lorsque Mgr Sergent, s'appuyant sur les vrais principes de restauration, fit enlever les retables en conservant les autels, la fenêtre surmontant l'autel du Rosaire reçut une verrière, don de M. l'abbé Guillard.

Sur un fond de grisaille, elle représente au sommet des deux baies du milieu, Notre-Dame donnant le Rosaire à saint Dominique ; sainte Catherine de Sienna figure auprès du saint patriarche des frères-prêcheurs. Dans le bas de la verrière, les quatre premiers médaillons représentent :

- 1° L'Annonciation ;
- 2° La Visitation ;
- 3° La Naissance de N.-S. ;
- 4° La Présentation de N.-S.

Les quatre sujets placés parallèlement aux précédents sont :

- 5° L'Enfant-Jésus retrouvé au milieu des docteurs ;
- 6° L'Agonie de N.-S. ;
- 7° La Flagellation ;
- 8° Le Couronnement d'épines.

De chaque côté de la scène centrale :

- 9° Le Portement de la Croix ;
10. N.-S. mourant sur la Croix ;
- 11° La Résurrection ;
- 12° L'Ascension.

Dans le tympan :

- 13° La Pentecôte ;
- 14° L'Assomption ;
- 15° Le Couronnement de Notre-Dame.

Depuis la Révolution jusqu'au jour où fut placée la verrière, l'autel de cette chapelle était appelé autel de *Notre-Dame des Carmes*. Aujourd'hui l'on y réunit les deux dévotions du Rosaire et du Scapulaire du Carmel.

Dans le retable se trouvait une petite statue provenant de l'église du Guéodet ; j'ignore ce qu'elle est devenue.

Il n'y a point de statue aux côtés de l'autel de Notre-Dame du Rosaire ; on peut présumer qu'on y placera tôt ou tard celles de saint Gabriel, l'archange de l'*Ave Maria*, et de saint Dominique, le créateur du Rosaire.

7° Chapelle de Notre-Dame de la Victoire

Avant d'arriver à l'abside proprement dite, nous trouvons une sorte de prolongement du déambulatoire autour du sanctuaire. Cette partie, très large à son entrée, va se rétrécissant jusqu'à l'entrée de la chapelle elle-même. Elle est éclairée par deux belles fenêtres où se voient deux vitraux historiés. Celui de gauche représente René du Louet au moment où Michel Le Nobletz vient le prier de bénir les derniers jours de son apostolat et les débuts du Père Julien Maunoir, son successeur. Derrière l'évêque, sont les deux patrons de la Cornouailles, saint Corentin et saint Guennolé, celui-ci toujours reconnaissable à ses vêtements blancs.

Derrière les missionnaires bretons, est un groupe composé de paysans des différents cantons, évangélisés par leur zèle. On ne

sait pourquoi un religieux carme est venu s'égarer au milieu d'eux.

René du Louet occupa le siège épiscopal de 1643 à 1668 et s'y montra un des plus dignes successeurs de saint Corentin ; après Dieu, ce fut lui qui féconda surtout les travaux des deux hommes suscités pour la rénovation religieuse de la Basse-Bretagne. La verrière qui le représente ici est un don de Madame Le Saulx de Toulancoet, dont les armes se voient au tympan.

La place choisie pour le sujet du vitrail s'imposait en quelque sorte, car, au-dessous de la fenêtre se voit un enfeu vide aujourd'hui, mais occupé autrefois par le monument funéraire de René du Louet de Coëtjunval, « magnifique tombeau de marbre noir, enrichi de six colonnes de mesme, et des figures en bosse des quatre Vertus cardinales posées aux quatre coins du dit tombeau, sur lequel estoit eslevée la statue du dit seigneur evesque représenté à genoux, travaillée au naturel avec plusieurs épitaphes et pieuses sentences tirées de l'Escriture. »

Les « pieuses sentences » ne nous ont pas été conservées, mais la *Monographie* donne intégralement l'épithaphe composée par Gny Autret de Missirien et de Lézergué à la mémoire de l'évêque, son ami.

C'est dans le texte même de cet éloge funèbre, bien conçu mais trop verbeux, qu'a été prise l'inscription peinte aujourd'hui dans l'enfeu, en attendant que les ressources permettent la reconstitution d'un nouveau monument ; les armes de René du Louet ont été peintes à la clef de voûte.

L'enfeu pratiqué vis-à-vis de celui-ci est désigné par M. Le Men comme ayant abrité le tombeau de l'évêque Rainaud (1219-1245), mais depuis la publication de la *Monographie*, M. Trévédé, ancien président du Tribunal de Quimper, a fourni les preuves les plus indiscutables relativement à l'inhumation de l'évêque Rainaud dans l'église des cordeliers de notre ville (1). Il en résulte que nous ignorons complètement pour qui avait été créé cet enfeu. En 1884, on y a déposé les restes de Mgr Toussaint Conen de Saint-Luc, le pieux et vaillant évêque qui occupa le siège, de 1773 à 1790. Sur sa demande, ce prélat avait été d'abord inhumé au seuil de la cathédrale ; en 1843, on avait jugé, non sans raison, que ses restes vénérables avaient assez longtemps occupé cette humble place, et on les déposa au milieu de la chapelle absidale ; là encore il était foulé aux pieds, non plus de toute la foule, mais des prêtres et des différentes personnes attachées au service de l'autel ; de plus, comme en restaurant cette chapelle on y établissait un nouveau dallage très élégant, il valait mieux n'en pas couper le dessin par une plaque funéraire. Enfin, au-dessus de l'enfeu qui nous occupe, un vitrail représentait déjà l'acte le plus important de l'épiscopat de Mgr de Saint-Luc ; cet enfeu était donc tout désigné pour une dernière translation du corps

de cet évêque. On peut regretter que sa nouvelle sépulture soit seulement marquée par ses armes, placées à la clef de voûte, et par une inscription simplement peinte sur le mur.

Le cœur de Mgr de Saint-Luc inhumé au pied de l'autel dans la chapelle du Séminaire, (aujourd'hui de l'hôpital), est encore plus oublié ; rien n'indique la place qu'il occupe.

La verrière qui rappelle le souvenir de celui qui fut le dernier évêque de Cornouailles, avant la persécution religieuse du dernier siècle, a été sévèrement critiquée par M. Le Men. Après avoir dit que l'évêque y est représenté aux pieds du Pape Pie VI, à qui il remet sa protestation contre la constitution civile du clergé, il ajoute : « Cette composition n'est évidemment qu'une allégorie, car la proclamation du roi qui établit la Constitution civile du clergé, est datée du 24 août 1790, et à cette époque, Mgr de Saint-Luc souffrait cruellement de la maladie aiguë à laquelle il succomba. Il n'a donc pas pu remettre lui-même au Pape sa protestation. Ce ne fut que le 5 octobre suivant, à l'issue de ses funérailles qu'une assemblée d'ecclésiastiques eut lieu à Quimper, et que la protestation de l'évêque fut signée par quelques-uns des prêtres qui y assistaient. Le directoire du département contesta l'authenticité de cet écrit qui n'était pas de la main de l'évêque et ne portait pas sa signature. Dans sa séance du 7 octobre 1790, il donna commission à la municipalité de Quimper, pour informer contre les signataires de « ce prétendu mandement » et contre « les faussaires » qui l'avaient composé. »

Il y a dans cette critique deux parties distinctes : oui, la composition où M. Hirsch a représenté la protestation de Mgr de Saint-Luc est bien une allégorie ; non seulement l'évêque n'alla point à Rome, parce qu'il était mortellement malade, mais le peintre verrier a même pris soin de montrer que le grand acte épiscopal fut accompli à Quimper ; ce qui s'aperçoit derrière l'évêque fidèle, ce n'est pas le dôme de la basilique vaticane, ce sont les flèches de la cathédrale Saint-Corentin.

Mais la protestation est-elle simplement un faux, ou quoiqu'écrite d'une main étrangère, est-elle bien l'acte de l'évêque mourant ? — Le lecteur qui désirera se renseigner sur ce point d'histoire, en trouvera le récit très détaillé et très intéressant dans une notice de M. l'abbé Boissière, sur la vie de l'évêque dont il fut le secrétaire. Cette notice a été publiée en 1879, par M. l'abbé Téphany, dans son *Histoire de la Persécution religieuse dans les diocèses de Quimper et de Léon de 1790 à 1801*. On croira plus facilement un prêtre respectable, confesseur de la foi, que les citoyens trop intéressés à récuser la valeur d'une protestation, la première en date parmi toutes celles qui honorèrent l'épiscopat français. Mgr de Saint-Luc avait manifesté dès le début une profonde horreur pour les principes révolutionnaires ; lors de sa dernière maladie, il connaissait la *Constitution civile du clergé*, et même depuis longtemps ; mais la notification ne lui en avait pas été faite. Dès qu'il la reçut, il dit à son secrétaire : « Voilà notre arrêt de mort !

(1) Jean Beaujouan et sa notice sur le Couvent de Saint-François de Quimper (p. 27).

Je veux répondre sur le champ *au Département* ; c'est mon devoir, il faut protester contre cette pièce destructive de la hiérarchie ecclésiastique et contre tout ce que fait l'Assemblée au préjudice de la religion et des droits de tous les ordres. »

Son secrétaire lui représenta que, relevant de deux accès de fièvre, il n'était pas dans de favorables conditions pour s'occuper de ce travail ; devant son inébranlable résolution, il lui offrit de lui épargner au moins la peine d'écrire lui-même. « Eh bien ! soit, reprit l'Evêque ; vous savez où sont les matériaux que j'ai rédigés ; conformez-vous y exactement ; il ne s'agit que de les mettre au net. » Dès le jour même, il entendit la lecture de cette *Déclaration*, qu'il reconnut et approuva comme sienne. Le lendemain, il la montra à plusieurs personnes et la confia au supérieur du Séminaire, chargé de l'envoyer au *Département*. La maladie faisant de nouveaux progrès, on revint sur cette décision, et l'on arrêta que l'Evêque, avant de recevoir le saint Viatique, ferait inviter le président et quelques membres du *Département* à se rendre à l'Evêché, et qu'au moment même d'être administré, il leur remettrait en mains sa *Protestation*, mais l'état du vénérable malade empêcha la réalisation de ce projet ; l'on s'explique donc très bien que le dernier acte épiscopal de Mgr de Saint-Luc n'ait eu qu'une notoriété posthume. Mais il y a plus : si Mgr de Saint-Luc avait attendu la notification de la Constitution civile pour protester devant le Département, depuis longtemps déjà il avait écrit au Souverain-Pontife pour lui demander son sentiment à cet égard et pour s'instruire sur la ligne de conduite à suivre dans des circonstances si difficiles. Le texte de sa lettre ne nous est pas parvenu, mais M. l'abbé Téphany a reproduit la réponse de Pie VI, que ne donne pas la notice de M. Boissière ; il l'a fait suivre de la *Déclaration* de l'Evêque au procureur-général syndic du Département, et il y a joint toutes les pièces qui y sont annexes (1).

Le vitrail au sujet duquel je viens d'exposer ces détails, a été exécuté en 1870. C'est un don de M. le comte Gaston de Saint-Luc, petit neveu du vaillant Evêque. La cathédrale n'en possède que la seconde édition. Une première composition de M. Hirsch ne satisfait point Mgr Sergent ; le peintre-verrier, dont la conversion au catholicisme n'était pas d'une date très ancienne, ignorait naturellement certains détails de costumes ecclésiastiques (cela arrive même à d'autres qu'aux nouveaux convertis), et il avait représenté Pie VI vêtu d'une soutane rouge et coiffé de la *clémentine*. Aux Quimpérois qui me demanderaient ce qu'est la *clémentine*, je dirai qu'ils n'ont qu'à se rappeler le petit bonnet autrefois porté par M. Moëlo, de si aimable mémoire. Le vitrail fut enlevé de la cathédrale et placé dans la chapelle de la *Mère-de-Dieu*.

Et maintenant entrons dans la chapelle absidale.

C'était un usage presque invariable au moyen-âge que la cha-

pelle placée au chevet d'une cathédrale, ordinairement plus vaste et plus ornée que les autres, fut consacrée à Notre-Dame. L'église Saint-Corentin ne fait point exception à cette règle. Si quelques titres de 1540 à 1632, la désignent sous le nom de chapelle de la Trinité, peut-être parce que les trois personnes divines y figuraient dans une représentation du couronnement de la Très-Sainte-Vierge, jamais elle n'a cessé d'être sous le vocable de Notre-Dame de la Victoire. Son histoire abrégée est écrite à l'intérieur, de chaque côté de l'arcade par laquelle elle communique avec le déambulatoire. Je traduis ici ces inscriptions latines.

CÔTÉ DE L'ÉPITRE. — « Alain Canihart (c'est-à-dire le vaillant guerrier) comte de Cornouailles, ayant écrasé ses ennemis, érigea cette chapelle de N.-D. de la Victoire, l'an du Seigneur 1028. Il y fut inhumé l'an 1058.

« L'Evêque Guillaume restaura cette chapelle, l'an 1209.

« L'Evêque Alain Rivelen consacra l'autel de Notre-Dame le jour de l'Assomption, l'an 1295.

« La même pierre qu'Alain Rivelen avait dédiée au Seigneur, Dom Anselme Nouvel de l'Ordre de saint Benoit, l'a consacrée de nouveau, le 8 août 1885.

« Charles Lameire a peint cette chapelle, l'an du Seigneur 1885. »

CÔTÉ DE L'ÉVANGILE. — « L'Evêque Rainaud joignit cette chapelle de N.-D. de la Victoire comme abside, au chevet de la cathédrale qu'il construisit, l'an du Seigneur 1239.

« Avec l'approbation du Révérendissime Evêque et du Vénérable Chapitre, le chanoine, curé archiprêtre de l'église Saint-Corentin, Alphonse de Penfentenyo a restauré cette chapelle de N.-D., l'an du Seigneur 1884. »

Dans ces inscriptions sont intercalées les armes de Mgr Nouvel, du Vénérable Chapitre et de M. l'Archiprêtre, avec leurs devises respectives.

On trouve dans ce qui précède un historique à peu près complet de la *chapelle de la Victoire*, comme on l'appelle le plus ordinairement ; il nous faut cependant y ajouter quelques explications.

D'abord, ce petit édifice est un *ex-voto* d'un personnage qui a joué un fort grand rôle dans notre histoire locale et dont la descendance a régné sur la Bretagne (1) ; non-seulement il a érigé cette chapelle, mais il a été le fondateur de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé, le bienfaiteur généreux de la cathédrale de Quimper, de l'église de Locronan et du monastère de Locmaria dont sa fille fut abbesse. La chapelle votive du comte de Cornouailles n'avait nullement l'aspect de la construction actuelle : qu'on se représente des murs très simples percés de petites fenêtres romanes. Là où la maîtresse-vitre répand maintenant une si douce lumière, s'ouvrait dans le mur oriental une grande arcade cintrée dont les traces se retrouvent dans la maçonnerie actuelle

(1) *Histoire de la Persécution religieuse* (p. 64 — p. 105).

(1) Ce fut son fils Hoël qui réunit le comté de Cornouailles au duché.

et se voient à l'extérieur; c'était l'ouverture d'une abside arrondie comme le chœur et les chapelles latérales de Locmaria. Cette partie seule devait être voûtée; le reste de la construction primitive présentait un lambris en bois ou plutôt une charpente apparente.

Dès les premières années du XIII^e siècle, l'évêque Guillaume restaure la chapelle de Notre-Dame; mais en quoi consiste cette restauration? — il serait difficile de le dire: la fenêtre du fond et celle qui en est la plus rapprochée du côté du Midi sont antérieures aux trois autres; seulement elles ne remontent pas au début de l'art ogival; je serais porté à croire que le remaniement équivalent presque à une reconstruction est de la même date que l'adjonction de la chapelle à la cathédrale, par conséquent de 1239 et non de 1209; elle serait donc aussi l'œuvre de l'évêque Rainaud qui aurait fait construire la voûte supportée par d'élégantes colonnettes à l'intérieur, correspondant aux contreforts de l'extérieur. Plusieurs remaniements ont été faits à différentes époques comme nous allons l'établir bientôt; il en résulte dans l'aspect général de la chapelle de singulières irrégularités.

J'ai parlé d'adjonction du petit édifice au chevet de la cathédrale. En effet, le chœur de l'église Saint-Corentin, dans la construction du IX^e siècle, était moins prolongé que le chœur d'aujourd'hui; il y avait donc une rue ou un passage entre l'extrémité orientale de l'église et l'ouverture principale de la chapelle. L'évêque Rainaud fit prolonger le chœur derrière lequel s'étendit le déambulatoire assez vaste, aboutissant à la petite église Notre-Dame dont le mur occidental fut remplacé par une grande arcade faisant communiquer avec le reste du monument ce qui devenait la chapelle absidale. On voit très bien, à l'extérieur, les traces du raccordement des deux constructions. Ce qui vient d'être dit explique très bien la différence de niveau entre le pavé de la chapelle et celui des parties adjacentes; mais ce qui en ressort plus évidemment encore c'est la cause de la déviation dans l'axe de la cathédrale; l'évêque Rainaud n'entreprenait que la construction du chœur; donc son œuvre se déroulait entre deux points tout indiqués: le haut de la nef, l'ouverture de l'abside; cette nécessité a exigé de l'architecte une habileté peu commune et lui a imposé de rudes complications.

Cette déviation de l'axe, qui caractérise beaucoup d'églises, mais qui n'est nulle part peut-être aussi sensible qu'à Quimper, a été souvent regardée comme inspirée par une raison symbolique; on ne voit cependant pas quel rapport réel il y a entre l'inclinaison de la tête de Notre-Seigneur sur la croix et une déviation qui se fait sentir, non pas seulement au centre, mais dans toute la longueur même de la croix. En voulant trouver là du symbole, on accuse le Moyen-Age d'avoir bien mal compris ou exprimé le symbolisme.

Dès la fin du XIII^e siècle, une première modification est opérée dans la chapelle de Notre-Dame de la Victoire: un enfeu est

établi sous une des fenêtres du côté Nord, et reçoit la sépulture de l'évêque Even de la Forest. La pierre tombale de cet évêque porte son effigie, non en relief, mais au contraire gravée au trait. Son épitaphe se lit sur le pourtour, mais elle est désormais incomplète; en établissant une boiserie, on a mutilé dans la pierre tombale la partie faisant saillie en dehors de l'enfeu. Ce qui reste de l'inscription est parfaitement lisible, et je ne comprends pas que M. de Blois (de Morlaix) en ait donné une copie inexacte, évidemment afin de mettre mieux d'accord le texte avec la manière romaine de compter les jours du mois. En voici le texte exact:

« *Hic jacet Evenus de Foresta Leonensis, diœcesis episcopus quondam Corisopitensis. Obiit XVII nonas aprilis.* »

M. de Blois a écrit *mensis* au lieu de *nonas*; tant pis pour ceux que scandalise ce XVII^e des nones d'avril!

Even de la Forêt occupa le siège, de 1283 à 1290.

A Even de la Forêt succéda Alain Rivelen, appelé aussi Alain Morel. M. Le Men n'a pas voulu admettre que ces deux noms désignent le même personnage, et son catalogue des évêques signale Alain Rivelen, 1290-1299; Alain Morel, 1299-1320. Dom Morice s'est exprimé très clairement sur le surnom (*cognomen*) de Morel, donné à Alain Rivelen. Ce prélat consacra l'autel de Notre-Dame en 1295, comme en fait foi l'inscription qui y est gravée: (*Alanus episcopus*) *s corisopitensis me consecravit in honorem (beate) Marie die assumptionis ejusdem anno domini millesimo ducentesimo (nonagesimo) quinto.* Et sur une autre ligne allant d'une extrémité de la table à l'autre: *Orate pro me Alano Riveleni episcopo corisopitensi.* Une cavité, malencontreusement pratiquée pour recevoir une pierre ou autel portatif, a fait disparaître un mot entre *Riveleni* et *episcopo*. J'ai donné ce texte conformément à la lecture qu'en a faite M. Le Men; quand la table d'autel a été mise à nu en 1884, le texte a été étudié par plusieurs archéologues; certains mots y sont restés sinon indéchiffrables, du moins indéchiffrés.

A la mort d'Alain Rivelen, un autre enfeu fut pratiqué près de la tombe d'Even de la Forest, sous l'autre fenêtre du côté Nord; l'évêque Alain Rivelen ou Morel fut donc inhumé tout près de l'autel qu'il avait consacré.

On ne laissa pas jouir en repos de leur sépulture ces deux honorables prélats. A une époque que l'on ne saurait désigner, le tombeau d'Even avait été violé, puisqu'on le trouva vide en 1597; celui d'Alain reçut, en 1614, le corps de l'évêque Charles du Liscoët, qui occupait le siège depuis 1583.

Je précise ici certaines choses sur lesquelles M. Le Men n'a pu faire que des hypothèses; les travaux exécutés en 1884 ont éclairci quelques obscurités.

Voici à quelle occasion fut ouvert, au XVI^e siècle, le tombeau de l'évêque Even:

« Une certaine nuit assez obscure, en pleine marée, et lorsque

les assiégeants se doutaient le moins, les assiégés firent une sortie de quelque cent cinquante ou deux cents hommes, qui se vont ruer sur le quartier du capitaine Magence, du côté de Tréboul, qu'ils attaquèrent dedans leurs tranchées et en tuèrent quelque nombre au commencement, avant qu'ils aient pu être secourus, d'autant qu'ils avaient été surpris. Entre autres y mourut des premiers le capitaine Magence, en bien faisant, comme il avait toujours de coutume, et quelque douzaine des siens avec quelques-uns des assaillants. Ce capitaine fut fort regretté des siens, et à la vérité il était regrettable pour sa valeur, honnêteté, modestie ; aussi lui fit-on à Quimper obsèques fort honorables, mémorant de son assistance à cette ville contre La Fontenelle.

« Son corps y étant rendu, le clergé, où était l'évêque, alla en bel ordre le recevoir jusques à la porte Médard, et rendu à Saint-Corentin, après lui avoir fait un solennel service, fut inhumé en une vieille tombe d'évêque élevée sous la voûte, en la chapelle de la Trinité, au haut de l'église, vis-à-vis la tombe de Gracien de Monceau, du côté de l'évangile. Ladite tombe est fort antique, portant date de l'an mil deux cents. Etant ouverte, elle était par dedans comme toute neuve et fraîche, comme si elle eût été faite depuis huit jours, et il n'y avait aucun ossement ni cendre par dedans. Si l'on vient ci-après à ouvrir ladite tombe, et trouvant des ossements que l'on prit pour reliques, on se trompera de beaucoup, car ils seront d'un capitaine gascon, et il n'y en a point d'autres ; ce que je puis dire pour avoir vu ouvrir et fermer la tombe lors dudit enterrement ; et combien que l'on fût assez disposé à lui faire de grands honneurs à ses funérailles, néanmoins ne le devait-on pas mettre dans un tombeau d'évêque ; mais la grande amitié que lui portait notre évêque Charles de Liscoët fut cause qu'il ordonna qu'il y eût été mis, ce que le chapitre et le peuple même trouva incongru, icelui n'étant que capitaine d'un régiment de gens de pied, et qu'il y avait des places assez en un si grand temple où il eût pu être inhumé condignement à son mérite, encore qu'il fût bon gentilhomme, et tel que le sieur de Lestialla, gentilhomme bien moyenné, lui avait accordé sa sœur en mariage, du consentement dudit évêque, qui était oncle de Lestialla. » (*Histoire de ce qui s'est passé en Bretagne durant la guerre de la Ligue*, par le chanoine Moreau, annotée par M. Le Bastard de Mesmeur, p. 360.)

Plus que les tombes abritées par les enfeus, un autre monument funéraire attirait les regards dans la chapelle de la Victoire : le tombeau de Gatien de Monceaux s'élevait au milieu même de l'abside ; c'était, avec le tombeau de René du Louët, le plus beau mausolée que possédât la cathédrale ; mais il encombra la chapelle et gênait le passage ; le Chapitre le fit démolir au xviii^e siècle : « *Démolir* » est le mot exact ; il était facile de transporter ailleurs un tombeau aussi remarquable, mais la magnifique table de pierre calcaire fut descendue au niveau du dallage et les panneaux furent déposés dans un enfeu. M. Le Men ajoute que de la

statue de l'évêque on fit un seuil de porte ou une marche d'escalier ; ceci n'est pas exact. Cette statue fut déposée dans l'enfeu d'Alain Rivelen et de Charles du Liscoët ; c'est là qu'elle a été retrouvée lors de la dernière restauration de la chapelle. On ne pouvait se tromper sur le personnage qu'elle représente, Gatien de Monceaux étant le seul évêque de Quimper dont la statue fut de pierre calcaire. La table du tombeau, longue de 2 mètres 70 et large de 1 mètre 12 sous la corniche de laquelle est sculptée une vigne soigneusement travaillée est actuellement au musée d'archéologie. L'épithaphe de l'évêque Gatien, composée de neuf vers latins y est gravée en creux. On a donné à cette table un soubassement formé de plusieurs éléments parmi lesquels figurent entre autres débris les panneaux de la tombe du même prélat ; ils sont reconnaissables aux armoiries : *d'azur à la fasce d'argent accompagnée de trois étrières d'or*.

Gatien de Monceaux avait occupé le siège de 1408 à 1416. On lui doit la construction des voûtes du chœur.

Au xvii^e siècle, l'aspect général de la chapelle de Notre-Dame de la Victoire fut particulièrement modifié ; l'entrée en fut fermée par une belle grille en chêne sculpté et toute la décoration intérieure consista également en sculptures sur bois. Pour adapter ces lambris aux murs latéraux on trouva tout simple et naturel de mutiler les tombeaux et de saper la base des colonnettes sur lesquelles repose la voûte. Cette boisserie a disparu en 1836 ; cependant quelques débris de la grille d'entrée ont été sauvés de la destruction ; M. Le Men les a utilisés dans la confection d'une vitrine du musée. Sur le travail qui fut exécuté il y a maintenant plus de cinquante ans je n'ai guère à m'étendre ici ; à propos de l'autel de Notre-Dame des Carmes j'ai dit quel en était le mérite réel ; je dois ajouter seulement que le culte des souvenirs avait présidé à cet essai de restauration. Aux côtés de l'autel se voyaient deux personnages de demi-relief : du côté de l'Evangile le roi Grallon agenouillé ; le front couronné d'un cercle d'or ; du côté de l'Épître Alain Canihart portant un casque à la visière levée. Des légendes latines établissaient les titres du roi et du comte comme fondateurs de la cathédrale et de la chapelle de Notre-Dame. Cinq tablettes imitant des plaques de marbre blanc portaient les noms des évêques inhumés ici ou ayant contribué à la construction de l'église Saint-Corentin, et disaient quelle part chacun d'eux a prise dans les travaux. Deux autres tablettes marquaient la place où étaient déposés le cœur de Mgr Dombideau de Crouseilhès et celui de Mgr de Pouliquet ; une huitième et dernière portait une inscription commémorative des travaux de 1836 et 1837.

Voici en quoi consistèrent ces travaux : du côté de l'Evangile, les enfeus disparaissent ; du côté de l'Épître, il en est de même pour la piscine, la petite fenêtre et la porte latérale, toujours visible dans le jardin de l'évêché ; le bas des fenêtres est bouché de manière à correspondre aux deux fenêtres de vis-à-vis. Sur ces murs ainsi régularisés, s'étend un stuc imitant le marbre vert

dans le soubassement, et le marbre gris sombre veiné de blanc dans la partie plus haute ; le granit des colonnettes se change en marbre rose, d'un beau poli. Les tablettes déjà mentionnées étaient groupées deux par deux dans une ogive en accolade formée par une moulure peu saillante ; cette ogive était partagée en deux par une crose épiscopale. Le stuc qui recouvrait les chapiteaux, les nervures de la voûte, les meneaux des fenêtres et le pourtour de la fenêtre principale, était blanc. Au-dessus de l'effigie du roi Grallon était une statue de saint Pierre dans une niche, et vis-à-vis, au-dessus du comte Alain Canihart, était une autre statue de plâtre représentant la Sainte-Vierge. La fenêtre du fond était dissimulée par un beau tableau de l'Assomption, de Le Loir ; ce tableau, qui avait beaucoup souffert, non-seulement du temps, mais aussi des balles des révolutionnaires, était fort mal éclairé en cet endroit et il a gagné beaucoup, d'abord à être bien restauré par M. Goy, puis à être placé avantageusement dans la chapelle des Ursulines.

S'il dissimulait la fenêtre, ce n'était pas cependant d'une manière complète ; la petite rosace du tympan restant visible, fut garnie d'une mosaïque en verres de couleur, comme on savait en faire en 1836 : quelques figures aussi laides que géométriques. On peut d'ailleurs en juger encore par ce qui se voit dans la plus grande des fenêtres latérales ; on n'aurait pu trouver en France à cette époque, un atelier de peintre-verrier, et cependant l'on revenait à l'admiration pour les vitraux d'autrefois ; on mit donc de la mosaïque moderne là où l'on ne put intercaler autre chose, et l'on descendit des fenêtres du transept ou de la nef six panneaux d'anciennes verrières pour en garnir trois des fenêtres latérales de l'abside. Ces six panneaux représentaient Notre-Seigneur, Notre-Dame, saint Pierre, saint Paul, saint Barthélémy et une sainte qu'aucun attribut spécial ne peut faire reconnaître. Des figures plus petites furent placées dans les tympons : Notre-Dame, saint Corentin et les quatre Évangélistes représentés en bustes.

Lors de la restauration des anciennes verrières de la nef et du transept (1869 et 1870), ces anciens panneaux ont été rétablis à leur place primitive et remplacés provisoirement par du verre blanc.

L'autel de Notre-Dame de la Victoire fut aussi orné d'un revêtement de stuc ; la face antérieure présentait treize ogives encadrant l'image de Notre-Seigneur et des saints apôtres ; ces petits bas-reliefs très peu saillants se détachaient sur un fond d'un brun rougeâtre ; le retable présentait une série de petites fenêtres gothiques s'harmonisant avec un grand tabernacle du même genre.

En 1858, douze stalles sculptées furent établies dans la chapelle de la Victoire, qui fut mise dès lors à la disposition du Chapitre pour la récitation ordinaire de l'office canonial. Ces stalles furent données à frais communs par MM. de la Lande de Calan et Le Guen-Kernelson, chanoines de la cathédrale.

En 1868, Mgr Sergent, tout en laissant subsister par ailleurs les stucs de 1836, fit déboucher la fenêtre du fond et y établit la verrière qui s'y voit actuellement et dont M. Le Men a fait un éloge auquel on ne peut que souscrire ; je ne le ferai cependant pas sans y ajouter une réserve.

Le vitrail de l'abside est un tableau charmant si l'on considère la beauté du paysage qui en fait le fond, l'harmonie des teintes, etc. De plus, quand on le voit de loin, sans pouvoir en distinguer les détails, par exemple quand, du bas de l'église on le contemple à travers l'arcade du baldaquin, on est frappé de son merveilleux effet décoratif ; mais, comme tableau religieux, le vitrail de la Nativité du Sauveur offre malheureusement un caractère réaliste où le Divin Enfant, la Vierge-Mère et saint Joseph nous étonnent par leur vulgarité. Il est également à regretter que l'un des anges descendant du ciel pour chanter le *Gloria in excelsis Deo* ait l'air d'être pendu par les pieds.

Mgr Sergent n'eut point la joie de rétablir en son état primitif la chapelle de Notre-Dame de la Victoire ; dans cette partie de la cathédrale, le vitrail dont je viens de parler est la seule marque de son zèle pour la Maison de Dieu. On sait que Mgr Nouvel n'eut pas, comme son prédécesseur, le goût des travaux de construction et de restauration, mais il eut, en revanche, une qualité qu'on n'estime pas toujours à sa valeur réelle ; il laissait les autres prendre l'initiative et il était heureux de voir que l'impulsion donnée par Mgr Sergent continuait à produire des fruits ; grâce à cela, l'œuvre de l'embellissement de l'église Saint-Corentin put être continuée ; les tombeaux de plusieurs évêques furent rétablis ; les fenêtres des bas-côtés de la nef reçurent leurs verrières historiées ; cela fut dû surtout à l'initiative de l'architecte diocésain.

M. de Penfentenyo étant devenu curé-archiprêtre, prit à cœur l'ornementation de son église paroissiale et en donna des preuves multipliées ; j'aurais déjà pu le dire en décrivant les chapelles des *Trois-Gouttes-de-Sang* et de saint Corentin, mais j'arrive maintenant à ce qu'il a entrepris de plus important, œuvre considérable qui va être enfin complétée dans quelques mois.

Le projet n'était pas sans inspirer certaines inquiétudes. Aucun rapport n'avait été écrit sur l'état de la maçonnerie au moment où le stuc avait remplacé les boiseries anciennes ; or, sous ce plâtre, qu'allait-on trouver ?

M. Bigot, père, accepta de diriger le travail, et M. Le Naour fut chargé de l'exécution. Les travaux commencèrent le 15 juin 1884. La maçonnerie était en meilleur état qu'on ne s'y était attendu, mais cependant que de mutilations !

Les deux enfeus étant mis à découvert, le plus rapproché de l'autel fut trouvé en bon état de conservation quant à la voûte et quant au pourtour, mais les moulures et le blason avaient complètement disparu ; la façade du second était absolument dégradée. Le premier abritait la statue de Gatien de Monceaux faite, comme je l'ai dit, pour un tout autre endroit ; le plus proche de la balus-

trade était occupé par la pierre calcaire portant l'effigie et l'épithèque d'Even de la Forest. Dans le mur latéral de gauche on trouva près de l'autel une piscine très élégante partagée à mi-hauteur par une tablette, et à mi-largeur par une colonne ; elle présente deux cuvettes perforées ; cette particularité suffirait à établir que la chapelle est bien du XIII^e siècle, époque où subsistait encore l'usage de ces deux petits bassins différents, l'un pour l'eau du *Lavabo*, l'autre pour l'ablution des doigts du prêtre après la communion, car il n'était pas comme maintenant prescrit de la boire.

Une petite fenêtre basse, pratiquée dans l'épaisseur du mur et dont il est longuement question dans la *Monographie*, apparut de nouveau, ainsi que la porte latérale qui, soit dit en passant, fut très utile pendant les travaux pour pratiquer le déblaiement.

De chaque côté de l'autel étaient deux cavités dont l'ouverture était carrée ; c'étaient quatre petites armoires offrant ici une disposition assez rarement usitée ; trois d'entre elles étaient certainement destinées à recevoir le saint Chrême, l'huile des catéchumènes et l'huile des infirmes ; la quatrième à enfermer les vases sacrés ou la sainte Bible, ou même, d'après quelques archéologues, la sainte Eucharistie.

Les fouilles, sous le dallage, amenèrent la découverte de quatre caveaux placés deux par deux dans le même axe : deux devant le milieu de l'autel, deux devant l'extrémité du même autel du côté de l'Evangile ; ils communiquaient l'un avec l'autre par une petite ouverture, et les deux plus éloignés de la balustrade s'ouvraient sur une grande cavité pratiquée sous l'autel. Seul le caveau du milieu, près de la grille, renfermait un cercueil, celui de Mgr Conen de Saint-Luc ; les trois autres étaient vides ; tous quatre, à quelques centimètres du sol, étaient traversés chacun par deux barres de fer destinées à empêcher le contact direct des cercueils et du dallage ; dans les terres qui furent remuées lors de l'enlèvement du dallage et avant l'ouverture des caveaux, il se trouva une étonnante quantité d'ossements humains éparpillés ; dans l'enfeu, près de l'autel, une caisse métallique en était remplie ; six têtes de morts y furent trouvées à côté d'autres ossements qu'entouraient deux enveloppes de soie portant encore des cachets de cire désormais méconnaissables ; c'étaient là évidemment des reliques dont on n'avait pu constater l'identité et l'authenticité. Tous ces restes sont actuellement déposés dans une cavité entre les deux enfes, derrière la base du faisceau de colonnettes.

Dans l'enfeu d'Even de la Forest se trouva le squelette du capitaine Magence, les os gardant tous leur place naturelle ; des débris du cercueil les entouraient ; le tombeau a pu être refermé sans que rien fut changé à ces choses.

On a vu précédemment ce que dit le chanoine Moreau de « la vieille tombe d'évêque » où fut enterré le brave officier ligueur : « Elle était par dedans comme toute neuve et fraîche, et il n'y avait aucun ossement ni cendre ». La raison en est peut-être que Magence ayant été déposé au ras du sol on ne s'est pas donné la

peine de creuser au-dessous ; il serait fort possible que les restes d'Even de la Forest fussent toujours dans leur ancienne sépulture ; en ce cas le capitaine gascon les aurait préservés de la profanation que subirent les restes des autres évêques de la part des *terroristes*.

La restauration de la chapelle de la Victoire ne pouvait consister dans un simple travail de maçons ; sans doute l'habileté et le soin dans l'exécution avaient leur importance, et sous ce double rapport l'œuvre de M. Le Naour et de son excellent contre-maître Alain Guizio ont donné le plus heureux résultat, mais le plus difficile était de conserver tous les souvenirs du passé, si multipliés dans un petit espace, et cela sans perdre de vue que désormais c'est ici qu'on adore le Saint-Sacrement, que se distribue la communion et que se récite l'office capitulaire.

Pour ces motifs on ne pouvait donc songer à rétablir au milieu de la chapelle la sépulture de Gâtien de Monceaux, mais la statue de cet évêque ayant été trouvée dans l'enfeu d'Alain Morel ou Rivélen y fut laissée ; on ne réclama pas du musée d'archéologie les autres parties du tombeau, et au lieu d'en copier les motifs, ce qui eut été peut-être plus coûteux, on figura dans le granit une série d'arcatures un peu trop simples à mon humble avis.

Les faisceaux de colonnettes autrefois coupés pour permettre d'établir le lambris en bois furent complétés ; leurs bases indiquaient quel avait été l'ancien niveau du dallage ; il fut décidé que le pavé serait rétabli dans les mêmes conditions qu'autrefois ; il en résulte qu'au lieu de monter un degré on doit en descendre un pour entrer dans la chapelle à laquelle on a rendu ainsi ses vraies proportions en lui rendant sa vraie hauteur. Autre nécessité imposée par la restauration des colonnettes : entre elles et l'arcade d'entrée il n'y a de place que pour cinq stalles de chaque côté ; deux stalles furent donc sacrifiées ; les panneaux sculptés de la partie antérieure furent utilisés pour faire une crédence et celle-ci fut placée dans la profonde embrasure de la petite fenêtre ; c'est là que le chanoine chargé de la messe capitulaire se revêt des ornements sacrés.

On n'a pas oublié les petites armoires placées de chaque côté de l'autel : les boîtes de plomb contenant les cœurs de deux évêques y furent déposées ; elles étaient précédemment dans le sol, au-dessous de la piscine ; désormais elles sont dans ces cavités de la muraille ; le cœur de Mgr Dombideau a été placé du côté de l'Evangile, et celui de Mgr de Poulpiquet du côté de l'Épître. Dans les autres armoires contigues ont été placés quelques débris d'ossements trouvés après que l'on eut fermé la tombe qui porte la statue de Gâtien de Monceaux. Les quatre armoires furent fermées par des dalles de granit.

La grande table d'autel autrefois consacrée par Alain Rivélen effrayait quelque peu par ses grandes proportions ; elle n'est pas seulement très longue, mais très large ; le mur du fond fut entaillé pour recevoir le bord dépourvu d'inscriptions ; la partie antérieure

et les extrémités furent entaillées jusqu'à l'inscription même ; ainsi réduite la table paraissait encore beaucoup trop grande si l'architecte n'avait eu recours à une combinaison très ingénieuse : il a fait reposer l'immense pierre sur six petites colonnes dont deux sont isolées sur l'extrémité de l'arrière plan, et dont les quatre autres placées par devant sont geminées ; l'œil mesure l'autel non d'après sa longueur réelle, mais d'après l'écartement des piliers plus rapprochés.

Un retable en chêne sculpté vint compléter cet autel ; on y utilisa la porte en cuivre doré de l'ancien tabernacle ; le retable même sert d'encadrement à deux panneaux émaillés sur lave : du côté de l'Épître figurent les *Sept Saints de Bretagne*, c'est-à-dire les fondateurs des sept sièges épiscopaux armoricains par leur origine, Nantes et Rennes ayant été tout d'abord des évêchés gallo-romains (il est vrai qu'on pourrait en dire autant de Vannes.) Ce panneau des *Sept Saints de Bretagne*, est un mémorial de l'ancienne dévotion de nos ancêtres et des grands pèlerinages qu'ils entreprenaient pour honorer leurs pères dans la foi.

Le panneau qui fait face représente d'autres saints bretons : les fondateurs des deux évêchés gallo-romains déjà indiqués : saint Clair, le premier apôtre de l'Armorique, et en particulier de la ville de Quimper, et saint Amand, dont l'église épiscopale est devenue aujourd'hui l'église métropolitaine de la Bretagne. Saint Clair figure ici avec le clou qui avait attaché à la croix la main droite de saint Pierre et que lui avait donné le pape saint Lin ; derrière lui sont les deux frères martyrs saint Donatien et saint Rogatien, l'enfant martyr saint Trémeur présenté par sa mère sainte Trifine, un autre enfant martyr saint Mélar présenté par son père saint Miliau. Le groupe de saint Donatien et saint Rogatien est une imitation de l'œuvre d'un sculpteur nantais ; les autres émaux sont des copies plus ou moins exactes des peintures murales d'Hippolyte Flandrin, dans l'église de Saint-Vincent-de-Paul, à Paris.

Le retable de l'autel, les culs-de-lampe et les dais destinés aux deux grandes statues sortent de l'atelier de MM. Daoulas, père et fils, à Quimper. Ces travaux de menuiserie ne furent exécutés qu'après la réouverture de la chapelle, qui eut lieu aux fêtes de Noël de la même année 1884.

Les archéologues applaudirent à cette œuvre de restauration, mais à la plupart des fidèles la chapelle de Notre-Dame-de-la-Victoire paraissait désormais bien froide d'aspect. Quelque belle que fût cette maçonnerie, elle réclamait évidemment une ornementation ; M. l'Archiprêtre se demandait à quel ornemaniste confier ce travail important, quand il apprit que l'artiste le plus justement apprécié pour les œuvres de ce genre allait être chargé de décorer la chapelle des religieuses du Sacré-Cœur, à Quimper. M. Charles Lameire accepta de mener de front ces deux entreprises. Ses ouvriers commencèrent à travailler à la cathédrale en février 1885 et y furent occupés pendant cinq ou six mois.

Dans l'œuvre de 1836, les inscriptions occupaient une grande place ; tout en les réduisant beaucoup, il fallait cependant en conserver un certain nombre ; il fut donc établi qu'au-dessus d'un soubassement où l'or trancherait sur des teintes riches, l'ensemble de la décoration présenterait une succession de bandes horizontales dans lesquelles pourraient s'intercaler différents textes.

Une idée mystique fit décider de la couleur à donner à la voûte : la chapelle de Notre-Dame étant le lieu où se conserve le Saint-Sacrement, le peintre voulut qu'elle fût comme empourprée du Sang du Sauveur et lui fit donner cette magnifique teinte de pourpre.

Quant aux inscriptions, elles se rapportent aux sépultures des personnages ensevelis dans l'abside, ou à l'histoire de la chapelle elle-même. J'ai déjà donné la traduction de celles qui se lisent à chaque côté de la grande arcade d'entrée, à l'intérieur. L'inscription gravée sur la pierre tombale d'Even de la Forest a été reproduite en lettres d'or sur les peintures de l'enfeu ; les armes du même évêque ont été peintes sur le blason de la clef de voûte ; les armes de Gatien de Monceaux figurent également désormais au-dessus de sa statue couchée ; quant à son épitaphe en neuf vers latins, elle se lit entre le pied-droit de la fenêtre et la voûte de l'enfeu. En regard de cette épitaphe, se lisent les vieux vers français autrefois inscrits à la base de la statue du roi Grallon. Enfin les éloges funèbres de Mgr Dombideau de Crouseilhès et de Mgr de Poulpiquet de Brescanvel ont été rétablis à l'endroit où les cœurs de ces deux prélats ont été renfermés. Au-dessus l'on a peint leurs armes. La devise héraldique de Mgr Dombideau étant restée inconnue, on y a substitué le texte *A quo trepidabo*, allusion au lion figurant dans les armes de ce vaillant évêque.

Il y avait à rappeler encore que dans la chapelle de la Victoire avaient été ensevelis d'autres personnages. Le premier enfeu portant les armes et l'épitaphe de l'évêque Even porte en outre sur des banderoles ou philactères les noms du capitaine Magence et de l'évêque Charles du Liscoët, avec leurs titres et les dates de leur mort.

Le second enfeu, portant les armes de Gatien de Monceaux, présente de plus les noms de l'évêque Alain Rivélen et de Jungomac'h, ancien abbé bénédictin de Sainte-Croix de Quimperlé, mort en odeur de sainteté à Quimper, l'an 1088.

Les statues de Notre-Seigneur et de Notre-Dame de la Victoire ne furent placées qu'en 1886 ; on les bénit solennellement avant les vêpres le jour du pardon de saint Corentin. En raison du titre sous lequel la Très Sainte Vierge est honorée dans cette chapelle, on l'a représentée portant en main une branche de laurier, symbole de la victoire. La croix d'or que tient en main l'Enfant Jésus rappelle que le comte Alain Canihart fut favorisé de la vision d'une croix miraculeuse, ce qui donna lieu à l'érection de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé.

La statue de Notre-Seigneur prêtre éternel, présentant le pain

et le vin a été choisie pour faire vis-à-vis à celle de Notre-Dame, parce que c'est ici que se localise la dévotion au Saint-Sacrement.

A l'heure présente, une seule chose reste à faire pour l'achèvement de la décoration d'une chapelle si chère à la piété quiméroise : quatre fenêtres y sont garnies de verres blancs ou de débris d'une ancienne mosaïque ; les verrières destinées à ces fenêtres sont en cours d'exécution. Au-dessus de l'enfeu d'Even de la Forest et de l'inscription qui rappelle comment « Grallon, roi chrestien des Bretons Armoriques, livra sa terre à saint Corentin », la verrière représentera Grallon offrant à Notre-Dame la cathédrale de Quimper ; près de l'autel figurera saint Corentin montrant la reine de la future église ; à côté du roi se tiendra son épouse Dararéa, sœur ou nièce de saint Martin ; derrière eux saint Guennolé, l'ami de l'évêque et du roi et leur collaborateur dans l'œuvre de l'organisation religieuse du pays.

Vis-à-vis de cette verrière, au-dessus des stalles du côté de l'épître, sera représenté le vœu du comte Alain Canihart sur le champ de bataille, et Notre-Dame lui donnant la victoire. Derrière le comte de Cornouailles, saint Gurloës, son ami, d'abord moine de Saint-Sauveur de Redon et ensuite premier abbé de Sainte-Croix de Quimperlé.

Au-dessus de la tombe de Gatien de Monceaux, l'apôtre saint Jean donnant la communion à la Très-Sainte Vierge. L'Evangile dit positivement que le fils adoptif de Marie la reçut dans sa maison ; la tradition ajoute que le disciple bien aimé célébrait chaque jour les saints mystères, et que chaque jour aussi Celle en qui le Verbe s'était incarné participait au mystère eucharistique. Les personnages accessoires sont saint Etienne, qui dut souvent assister saint Jean comme diacre, avant que celui-ci ne quitta Jérusalem pour Ephèse, et derrière la Mère de Dieu sainte Marie Salomé, mère de saint Jean, qui devait demeurer avec son fils. Cette scène de la communion de la Sainte-Vierge avait sa place naturelle dans une chapelle dédiée à Notre-Dame et au Saint-Sacrement.

En regard de ce vitrail, dans une belle fenêtre à quatre baies plus étroites, sera représentée la mort de Notre-Dame ; dans la rose du tympan, Notre-Seigneur venant recueillir l'âme de sa Mère, et dans deux trèfles au-dessous, saint Michel et saint Gabriel venant au-devant de la Reine des Anges.

Les tympanes des trois autres fenêtres portent les armoiries des évêques qui ont été inhumés dans cette chapelle ou dont le cœur y a été déposé, ou qui ont contribué à la restaurer et à la décorer.

Verrière du roi Grallon : au sommet : Even de la Forest ; au-dessous : 1° le Chapitre, 2° l'église cathédrale : *d'azur à une truite d'argent martelée de gueules*.

Verrière de la communion de Notre-Dame : au sommet : Gatien de Monceaux ; au-dessous : 1° Mgr Dombideau, 2° Mgr de Poulpiquet.

Verrière d'Alain Canihart : au sommet : Charles du Liscoët, au-dessous : 1° Mgr Nouvel, 2° Mgr Lamarche.

En sortant de la chapelle de Notre-Dame de la Victoire, nous passons encore entre les enfeus de René du Louet et de Toussaint Conen de Saint-Luc ; rappelons qu'ils avaient été bouchés après la Révolution ; devant la place qu'ils avaient occupée on rétablit, vers 1820, les monuments funéraires (démolis en 1791) des évêques François de Coëtlogon et Hyacinthe de Plœuc. Ces monuments, d'un goût tout païen, étaient deux obélisques portant sur leur face principale l'épithaphe de ces prélats. Mgr Sergent les a fait enlever ; l'inscription du premier tombeau de Mgr de Plœuc a été rétablie sur le cénotaphe qu'on lui a élevé dans la chapelle de Saint-Yves ; l'inscription gravée sur l'obélisque de Mgr de Coëtlogon est reproduite dans la *Monographie* (1) ; mais rien dans la cathédrale ne rappelle désormais le souvenir de celui qui fut le digne continuateur des œuvres de René du Louet.

8° Saint Jean Discalecat

A l'angle placé entre la verrière de Mgr de Saint-Luc et l'autel des Saints-Anges, nous trouvons une statue de petite dimension dans une niche ; un reliquaire entre des girandoles, des figures de cire servant d'ex-voto, un tronc destiné à recevoir des offrandes. La statue est celle de saint Jean Discalecat ; le reliquaire, très élégant, renferme le crâne du Saint, et le tronc appartient au même Bienheureux.

Disons simplement que saint Jean naquit en Bretagne vers l'an 1280 ; ses parents étaient originaires du diocèse de Léon. Il commença d'abord par être maçon, puis étudia pour entrer dans les ordres, devint prêtre, et fut pourvu de la paroisse de Saint-Grégoire, aux portes de la ville de Rennes. Honoré de l'affection de son évêque, il l'accompagnait dans ses visites pastorales et prêchait au peuple. Même à cette époque de sa vie il marchait toujours les pieds nus ; c'est pour ce motif qu'il a été appelé *Discalecat*, c'est-à-dire *déchaussé*. Après avoir très saintement gouverné sa paroisse pendant treize ans et y avoir produit de grands fruits dans les âmes, il vint à Quimper l'an 1316, et demanda l'habit du patriarche séraphique dans le couvent fondé par l'évêque Raynaud en l'an 1232. Il observa la règle des *Frères-Mineurs* sans en jamais transgresser un *iota*, dit l'auteur de son ancienne vie manuscrite. Il se signala particulièrement par son admirable charité envers les pauvres, fut la providence de la ville pendant le terrible siège de 1344 et la peste plus terrible encore de 1349. Il mourut victime de sa charité en soignant les malheureux atteints de la contagion. Il avait 69 ans.

Enseveli dans l'église du couvent de Saint-François, il n'a

(1) Page 14, note 2.

jamais cessé d'être l'objet de la vénération. Autrefois on le priait surtout pour être délivré des maux de tête ; aujourd'hui on lui demande plutôt de faire retrouver les objets perdus et on lui fait de légères offrandes pour obtenir cette faveur. La statue de saint Jean Discalceat qu'on vénère à la cathédrale se trouvait autrefois près du tombeau du Saint dans l'église des Cordeliers. Tout porte à croire qu'elle a dû être exécutée d'après un portrait authentique qui subsistait encore à l'époque où elle a été faite.

9^e Chapelle des Saints-Anges

C'était autrefois l'autel de Saint-Julien, et l'on y desservait la paroisse de ce nom. Le saint Julien honoré à la cathédrale n'était pas l'apôtre du Maine envoyé par saint Pierre dans l'ouest de la Gaule ; c'était saint Julien l'hospitalier, dont la légende extrêmement curieuse était connue de tous au Moyen-Age (1). Outre son autel dans la cathédrale, saint Julien avait encore une chapelle et un hôpital près de l'endroit où commence la vieille route de Concarneau. Les bâtiments en furent incendiés l'an 1636, mais la chapelle échappa aux flammes ; elle n'a pas échappé plus tard à la rage de destruction dont Quimper a si souvent ressenti les atteintes.

Depuis la Révolution, l'autel de Saint-Julien est devenu l'autel des Saints-Anges, et dans ces dernières années, le centre de la confrérie pour l'instruction chrétienne des enfants. J'ai déjà dit que l'autel actuellement placé dans la chapelle des Saints-Anges s'y trouve depuis 1886 et qu'il avait été d'abord consacré dans la chapelle de Saint-Corentin ; par le déplacement même il a perdu sa consécration qui n'a pas été renouvelée depuis cette époque ; on y a donc placé une pierre sacrée ou autel portatif. Sur le retable en pierre calcaire est un second retable en albâtre ayant autrefois servi de soubassement à la statue de saint Jean-Baptiste ; le panneau du milieu est moderne ; il a été fait à Lorient dans l'atelier de M. Le Brun ; les panneaux anciens représentaient des femmes voilées comme des religieuses et couronnées comme des reines ; elles portent différents attributs qui n'ont pu me renseigner sur l'intention du sculpteur dans le choix de ses personnages. Seraient-ce des saintes ? Seraient-ce des personnifications des vertus morales ? — Mystère.

La fenêtre qui surmonte l'autel des Saints-Anges montre l'intervention des esprits célestes en faveur de la sainte Eglise. Les six scènes sont prises dans les *Actes des Apôtres*.

1. « Alors le grand-prêtre et tous ceux qui étaient comme lui de la secte des sadducéens, remplis d'animation contre les apôtres,

(1) Voir les *Petits Bollandistes*, au 12 février.

les firent prendre et enfermer dans la prison publique : mais durant la nuit, l'Ange du Seigneur ouvrit les portes de la prison.

2. « Il les fit sortir et leur dit : « Allez au temple et prêchez-y « au peuple sans aucune restriction les paroles de la doctrine de « vie. » (Ch. v., v. 17-21.)

3. Saint Pierre étant à Joppé, sur le sommet de la maison de Simon le corroyeur, au bord de la mer, eut une vision symbolique au moment même où venaient vers lui les envoyés du centurion Corneille. « Il vit le ciel ouvert et comme une grande nappe liée par les quatre coins qui descendait du ciel vers la terre ; il s'y trouvait toutes sortes d'animaux, quadrupèdes, reptiles, oiseaux ; et une voix se fit entendre ; elle lui disait : « Pierre, « levez-vous, tuez et mangez. — Non pas, Seigneur, répondit « Pierre, car je n'ai jamais rien mangé qui fût impur et souillé. » La voix reprit : « Gardez-vous d'appeler impur ce que Dieu a « purifié. » Cela s'étant fait par trois fois, la nappe fut retirée dans le ciel. » (Ch. x., v. 9-17.)

Cette vision indiquait non-seulement que Dieu supprimait les prescriptions mosaïques relatives au choix des aliments, mais que désormais les nations rejetées étaient appelées à entrer dans l'Eglise chrétienne.

4. « Hérode ayant fait périr par le glaive Jacques, frère de Jean, fit aussi arrêter Pierre, le mit en prison et le donna à garder à quatre bandes de soldats, de quatre hommes chacune, dans le dessein de le faire mourir devant tout le peuple après la fête de Pâques. Pendant que Pierre était ainsi gardé dans la prison, l'Eglise ne cessait de prier Dieu pour lui. Or, la nuit même qui précédait le jour où Hérode devait l'envoyer au supplice, Pierre, lié de deux chaînes, dormait entre deux des soldats ; les deux autres étaient à la porte et gardaient la prison. L'Ange du Seigneur parut tout-à-coup. La cellule fut remplie de lumière ; et l'Ange poussant Pierre par le côté le réveilla et lui dit : « Levez-vous bien « vite ; » au même moment les chaînes tombèrent de ses mains. L'Ange lui dit : « Mettez votre ceinture et chaussez-vous. » Il le fit, et l'Ange ajouta : « Prenez votre vêtement et suivez-moi. »

5. « Pierre sortit et il le suivait, ne sachant pas si ce que l'Ange faisait était bien une réalité ; il croyait plutôt que tout cela n'était qu'une vision.

6. « Lorsqu'ils eurent passé le premier et le second corps-de-garde, ils vinrent à une porte de fer, par où l'on va à la ville ; cette porte s'ouvrit d'elle-même devant eux ; étant sortis ils allèrent ensemble jusqu'à l'extrémité de la rue et là l'Ange le quitta soudain. Alors Pierre revenant à lui s'écria : « Maintenant je « reconnais que le Seigneur m'a envoyé son Ange et qu'il m'a « délivré d'entre les mains d'Hérode, et soustrait à l'attente haï- « neuse du peuple juif. »

Un septième médaillon dominant les autres représente un Ange portant un bâton de voyage, symbole de l'assistance que nous prêtent les esprits bienheureux dans notre pèlerinage terrestre.

Aux côtés de l'autel des Saints-Anges sont les statues de saint Michel et de saint Raphaël ; on sait que saint Michel est le protecteur de la France et que le point qu'il a choisi sur notre territoire pour y être spécialement honoré, se trouve près de l'embouchure du Couësnon, entre la Normandie et la Bretagne ; c'est pourquoi les fleurs de lis de France et les hermines de Bretagne ont été choisies comme décoration de notre autel des Saints-Anges.

10° Chapelle de Saint-Louis

Dans une très jolie fenêtre dont le style accuse franchement la seconde moitié du XIII^e siècle, la piété de M. Louis de Jacquelot a fait placer une très belle verrière retraçant, en seize médaillons, la vie du saint roi qui se proclamait le bon sergent du Seigneur Jésus-Christ.

Pour expliquer le sujet de ces différentes scènes, je ne saurais mieux faire que de citer le sire de Joinville ; je me servirai pour cela d'une édition où a été quelque peu rajeuni le style inimitable du bon sénéchal de Champagne.

1. « Tant désiroit la bonne reine Blanche édifier le roy saint Louis à bien et justement vivre, qu'elle luy disoit souventes fois telles paroles : « Beau fils, j'aimerois mieux vous voir mourir « devant mes yeux que de vous voir commettre un seul péché « mortel, dont Dieu est tant offensé. » Cette divine doctrine fut grandement profitable au roy saint Louis : car, comme il m'a plusieurs fois dit, il ne fut jour de sa vie qu'il ne luy en souvint.

2. « Le douzième an de son âge (après la mort du roi Louis, son père), il fut sacré et couronné roi en l'église de Notre-Dame de Reims. A son couronnement assistèrent les princes de France, faisant tout l'honneur et révérence dont ils se pouvoient aviser au nouveau roy. Et son sacre fut fait le premier jour de décembre, l'an de grâce 1226, auquel jour le service de la messe se commença par ces mots : *Ad te levavi animam meam*. Et le bon roy entendant chanter l'Eglise, à l'instant commença à suivre ledit verset, disant : « Beau sire Dieu, j'ai levé mon âme et mon cœur « envers vous, et toute ma confiance est en vous mise. »

3. Réception de la sainte Couronne d'épines (1).

Saint Louis déploya un grand zèle pour faire venir dans son royaume la couronne d'épines de Notre-Seigneur. Il l'envoya chercher à Constantinople par les RR. PP. Jacques et André, de l'ordre de saint Dominique, et la fit conduire jusqu'à Venise, parce qu'elle avait été engagée aux Vénitiens pour un prêt d'argent très considérable. Ensuite il la racheta de leurs mains, en

(1) Le sire de Joinville ne parlant pas de ce fait, j'en emprunte le récit aux *Petits Bollandistes*.

leur payant le prix de l'engagement, et se la fit apporter à Sens, où il la reçut avec une humilité et une dévotion qui ne peuvent s'exprimer. De là il la transporta à Paris. Lorsqu'elle eut été montrée publiquement au peuple, en pleine campagne, il lui fit faire une réception solennelle par tout le clergé et par tous les Ordres de la ville. Il en voulut être lui-même le porteur avec son frère Robert, comte d'Artois, et se mit pour cela nu tête et nu pieds (1). Il la mit d'abord en dépôt dans la cathédrale, mais ayant ensuite construit la *Sainte-Chapelle* comme église de son palais, il y fit transporter ce riche trésor.

4. « Étant à Paris, le bon roy saint Louis chut en une très griève maladie qui le mit jusqu'à l'extrémité, en sorte qu'il en perdit la parole et ne luy voyoit-on aucun mouvement ni sentiment. Une dame qui le gardoit en sa maladie vint pour luy couvrir le visage, pensant qu'il fut trépassé ; mais de l'autre côté du lit (ainsi que le bon roy lui-même me l'a conté), il y avait une autre dame qui empêcha que son visage ne fût couvert, disant qu'il n'étoit point encore mort. Et, comme ces dames étoient en contention, Notre-Seigneur luy rendit la parole : et la première chose qu'il dit, ce fut qu'il demanda que la croix du saint voyage luy fût apportée : laquelle incontinent luy apporta l'évêque de Paris. »

5. Le légat du pape Innocent IV, Eudes, évêque de Frascati, remet à saint Louis l'oriflamme dans l'église abbatiale de Saint-Denis. (Joinville ne signale point cette circonstance.)

6. Débarquement de saint Louis à Damiette. — « A une portée d'arbalète près de nous, à la main droite, étoit déjà arrivée la galère de l'enseigne de Saint-Denys ; et il arriva que comme elle fut à terre, un Sarasin s'en vint contre les gens qui descendoient de la galère ; mais le pauvre homme fut bientôt découpé et mis en pièces. Et quand le roy fut adverti que l'enseigne de Saint-Denys étoit arrivée à terre, il sortit incontinent de son vaisseau, qui étoit déjà près de la rive ; et il avoit si grand désir de combattre les Sarasins, qu'il n'eut pas loisir d'attendre que son vaisseau fut à terre, mais se jeta en la mer, outre le gré du légat qui étoit avec luy ; en sorte qu'il se trouva dans l'eau jusqu'aux épaules. Mais il en sortit promptement ; et ayant l'écu pendu au col et son glaive en la main, il voulut aller droit aux Sarasins pour les combattre. »

7. Après la bataille de la Mansourah, les Croisés étant décimés par une terrible épidémie, saint Louis, malade lui-même, ordonna le retour à Damiette, et le gros de l'armée put en effet se préparer au départ ; le roi restait à l'arrière-garde qui fut bientôt attaquée et se défendit vaillamment. « Le roy, qui faisoit merveille de frapper, nonobstant sa maladie, se mit si avant en la presse, qu'il fut abandonné de toute sa gent, et ne luy demeura (comme je luy

(1) M. Hirsch, le peintre verrier, n'a pas tenu compte de ce détail important et il a ici représenté saint Louis avec la couronne royale.

ai depuis ouï dire) de tous ses chevaliers et gens d'armes, que le bon chevalier messire Geoffroy de Sergines, lequel ne le délaissa jamais, mais défendoit le roy plus courageusement qu'un lion, et donnoit tant de coups sur ces Sarasins, que l'on eut dit que sa force luy étoit augmentée. Toutes les fois que les Sarasins s'approchoient du roy, messire Geoffroy de Sergines se mettoit devant luy pour le couvrir et recevoir les coups, et à tous les coups il les déchassoit de dessus le roy, à grands coups d'épée ; de sorte qu'il fit tant par sa prouesse, qu'il l'emmena, en dépit des Sarasins, jusqu'en une petite ville nommée Cazel ; là il fut descendu et pensa mourir ; on n'attendoit point de vie en lui, pour raison de sa maladie, et aussi de la peine qu'il avoit endurée. Enfin il fut pris en ladite ville. »

8. Saint Louis étoit prisonnier, mais venait de prendre avec le Soudan des arrangements pour sa mise en liberté, celle de ses compagnons d'armes et de la reine Marguerite, quand le prince musulman périt assassiné par ses officiers. « L'un des meurtriers le fendit et lui tira le cœur : et lors il s'en vint au roy, sa main tout ensanglantée, et lui dit en cette manière : « Que me donne-tu quand j'ai occis ton ennemi, qui t'eut fait mourir s'il eut vécu ? » Et à cette demande ne lui répondit onque un seul mot le roy. »

9. Ayant un jour trouvé dans la campagne les corps d'un grand nombre de fidèles qui étoient morts en combattant contre les Sarasins, il descendit de cheval pour les enterrer, et commença lui-même à les porter dans la fosse, disant à ceux qui l'accompagnaient : « Aidez-moi, mes frères, à ensevelir les martyrs de Jésus-Christ. » (1)

10. Après s'être engagé à donner aux infidèles Damiette pour sa rançon (parce qu'un roi de France ne se rachète pas à prix d'or) et deux cent mille livres pour ses sujets prisonniers, saint Louis montra dans le paiement de cette somme immense une loyauté qui excita l'admiration des Sarrasins. « Et bailloit-on les deniers aux poids de la balance, et valoit chacune balance dix mille livres. . . . Et messire Philippe de Montfort dit au roi qu'on avoit mécompté les Sarasins d'une balance : dont le roi se courrouça aprement, et commanda à icelui de Montfort, sur la foi qu'il lui devoit, qu'il fit payer lesdites dix mille livres aux Sarasins si elles ne l'étoient. »

11. Après avoir réglé cette affaire, le roi fut aussitôt parti pour la France s'il n'avait eu occasion de constater la mauvaise foi des Musulmans ; Acre continua d'être encore pour quelque temps sa résidence ; non seulement il consola les chrétiens du pays, leur fit de grandes largesses, racheta ceux d'entr'eux qui étoient prisonniers, mais par ses paroles, que dictait une foi ardente, et plus encore par ses actes il opéra parmi les musulmans des conversions nombreuses.

(1) *Petits-Bollandistes.*

12. Après son retour en France, « en été, souventes fois, après qu'il avoit ouï messe, il s'en alloit ébattre au bois de Vincennes, et se séoit au pied d'un chêne, et nous fesoit asseoir auprès de luy ; et tous ceux qui avoient affaire à luy venoient parler devant luy sûrement, sans qu'ils eussent empêchement d'aucun huissier. Et puis le roy demandoit s'il y avoit aucun qui eût partie ; et, s'il se présentait aucun, le roy l'écoutoit, et donnoit sa sentence selon équité. Aussi j'ai vu plusieurs fois que le bon roy venoit au jardin de Paris, habillé d'une cotte de camelot, d'un surcot de tiretaine, sans manches, ayant un manteau par-dessus de sandal noir, et fesoit étendre des tapis, et puis donnoit audience, et fesoit justice à tous ceux qui venoient devant luy. »

13. Saint Louis lave les pieds des pauvres. — « Il me demanda un jour si je lavois point les pieds aux pauvres le jour du Jeudi-Absolu ; et je lui répondis que non, et qu'il me sembloit que cela n'étoit point honnête. Adonc, le bon roy me dit : « Ah ! sire de Joinville, vous ne devez pas avoir en dédain ce que Dieu a fait pour notre exemple, qui les lava à ses Apôtres, luy qui étoit leur maître, et sans nulle comparaison plus digne qu'eux. Et crois que bien à tard feriez-vous ce que fait le roy d'Angleterre ; car à ce jour du Jeudi-Saint il lave les pieds aux ladres, et puis les baise. »

14. Saint Louis part une seconde fois pour la croisade. — « Le roy fit apprêter ses navires et tout un équipage de mer à Marseille et s'embarqua avec ses trois fils, le premier jour de mars, l'an de grâce mil deux cent soixante-neuf. Il étoit âgé de cinquante-six ans, ou environ, à raison de quoy il étoit si foible et débilité de sa personne, qu'il ne pouvoit souffrir ni endurer le harnais, et si ne pouvoit être longuement à cheval. »

15. La peste s'étant mise au camp des croisés, saint Louis soigne les malheureux frappés par le fléau dont il est bientôt atteint lui-même.

16. Après d'admirables conseils à son fils Philippe qui devait lui succéder, conseils dont le bon sire de Joinville a heureusement donné la teneur, le roi sentit que le mal s'aggravait. « Lors il demanda les sacrements de la sainte Eglise, lesquels luy furent administrés en sa ferme mémoire, bien l'apparut ; car, quand on le mettait en onction, et qu'on disait les sept psaumes, luy-même répondoit les versets desdits sept psaumes ; et ainsi que le roy approchoit de sa mort, il s'efforçoit d'appeler les saints et saintes du paradis pour luy venir aider et secourir à son trépas ; et, par spécial, il invoquoit monsieur saint Jacques. Monsieur saint Denis de France appela-t-il en disant son oraison. Madame sainte Geneviève réclamait-il aussi ; et après se fit mestre en un lit couvert de cendres, et mit ses mains sur la poitrine, et en regardant vers le ciel, rendit l'âme à Dieu, à la même heure que Jésus rendit l'esprit en l'arbre de la croix. Et trépassa de ce siècle en l'autre, le 25 août 1270. »

La mosaïque qui constitue la partie décorative du vitrail de

saint Louis emprunte ses motifs aux armes de France et de Castille; les fleurs de lis alternent avec les triples tours; dans les trèfles du tympan la fleur de lis prend de plus grandes dimensions; dans la petite rose du sommet se voient les armes de la famille de Jacquelot : *d'azur au chevron d'argent accompagné en chef de deux mains dextres de même et en pointe d'une levrette assise aussi de même, colletée d'or.*

A côté de la verrière de Saint-Louis est une fenêtre dont une baie est actuellement bouchée moins par un contrefort que par une maçonnerie parasite dont l'utilité est au moins contestable. Il y aurait là, un jour, une belle place pour faire revivre dans un vitrail les principaux faits de l'histoire de saint Jean Discalceat.

Au-dessous de cette fenêtre, est un enfeu abritant la statue couchée de Geoffroy Le Marhec, évêque de Quimper de 1358 à 1383. La statue est de demi-relief, taillée dans le granit du pays, et faisant corps avec la table qui la supporte; la draperie de la chasuble est parfaitement traitée; la tête et les mains ont été refaites quand on a déposé à sa place actuelle ce débris d'un ancien monument; les mutilations auxquelles on a dû remédier devaient dater de longtemps, la pierre renversée avait été utilisée dans le dallage de l'église; heureusement plusieurs mots de l'inscription funéraire ont permis de reconnaître l'évêque dont cette statue était l'image; on lui a donné un soubassement moderne peu différent de celui qui porte la statue de Gatien de Monceaux. M. Le Men a reconstitué l'épithaphe, dont les parties anciennes se reconnaissent assez bien. A la clef de voûte de l'enfeu ont été peintes les armes de Geoffroy Le Marhec : *d'argent au lion de gueules chargé d'une fasces de sable à trois molettes d'argent.*

A côté de ce tombeau est une statue de marbre représentant sainte Anne et faisant vis-à-vis à Notre-Dame d'Espérance; elle fut commandée par Mgr Sergent à M. Buhors, sculpteur originaire de notre diocèse. L'œuvre si remarquable qui lui sert de pendant ne laisse pas que de lui faire grandement tort.

11° Verrière de Saint-René

En cette partie de la cathédrale, une petite absidiole, semblable à celle qui communique avec la sacristie, fait face à une travée du chœur. C'était autrefois une chapelle dédiée à saint Roch, dans le xvi^e siècle; mais en 1770, le culte de sainte Thérèse y existait déjà, et probablement depuis plusieurs années. Bien que Quimper ne possédât ni monastère de Carmes, ni couvent de Carmélites, il semble que la dévotion pour la séraphique réformatrice dût y être alors très populaire, car la Sainte, canonisée depuis un siècle déjà, y était honorée non seulement à la cathédrale, mais dans une chapelle située au bas de la montagne et à laquelle était joint un

cimetière placé sous le même vocable. Comme souvenir il en reste le nom d'une rue. L'évêque Annibal Cuillé de Farcy étant d'une piété très vive et d'une orthodoxie parfaite, à une époque où le jansénisme était triomphant, devait vénérer particulièrement la vierge d'Avila, dont la charité était si opposée au rigorisme des nouveaux sectaires, et il n'est pas sans vraisemblance qu'on dut à son initiative la consécration d'un autel à sainte Thérèse dans la cathédrale de Quimper; c'était d'ailleurs le moment où la dernière ouverture du tombeau de la Sainte avait permis de constater que son corps n'était pas soumis à la loi qui voue toute chair à la corruption; non seulement dans toute l'Espagne, mais en deçà des Pyrénées on répétait comment Jésus avait glorifié son épouse, et qu'une merveilleuse odeur se répandait autour de la châsse qui la contenait.

Sainte Thérèse n'a plus d'autel à la cathédrale, mais comme nous le verrons bientôt, elle a une statue dans la chapelle de Saint-Joseph.

Dans la fenêtre qui forme un des côtés de l'absidiole, se trouve une verrière reproduisant en dix médaillons la vie de saint René d'Angers. Cette histoire a été depuis fort longtemps l'objet de vives critiques. En 1650, les chanoines d'Angers répondirent par une savante dissertation aux attaques contre la tradition de leur église comme de l'église de Sorrente en Italie, en s'appuyant sur l'autorité de saint Fortunat, de saint Grégoire de Tours et d'autres auteurs non moins graves.

1. La dame de Savonnières est en prières devant une image de Notre-Dame et demande avec instance à Dieu de lui donner un fils, grâce qu'elle sollicitait en vain depuis de longues années.

2. Saint Maurille, évêque d'Angers, ayant joint ses prières à celles de cette dame, elle obtint de Dieu la naissance d'un fils qui fut baptisé mais mourut avant d'arriver à l'adolescence; comme il était dangereusement malade, sa mère l'avait fait porter à l'église où saint Maurille célébrait en ce moment les saints mystères; la pieuse femme voulait qu'avant de mourir, l'enfant reçût la confirmation, mais son âme avait déjà quitté son corps quand l'évêque acheva la célébration de la messe.

3. Saint Maurille, s'accusant comme d'un crime d'avoir laissé mourir cet enfant sans le sacrement de confirmation, se jugea indigne d'exercer de longtemps les fonctions épiscopales, partit secrètement d'Angers et vint s'embarquer dans un port de la Petite-Bretagne; ayant gagné la Bretagne insulaire, il y exerça, pendant sept ans, les fonctions de jardinier dans le domaine d'un riche seigneur; après ce temps, les députés de son Eglise, qui l'avaient cherché de tout côté, furent amenés, par plusieurs circonstances miraculeuses, à découvrir sa retraite, et lui-même, averti de la volonté de Dieu par la parole d'un ange, consentit à les suivre. A son arrivée à Angers, son premier soin fut d'aller prier sur la tombe de l'enfant dont la mort avait déterminé sa fuite; il fit ouvrir le cercueil, et comme il pria, l'enfant, mort

depuis sept ans, revint à la vie (1). Aussitôt, saint Maurille lui administra la confirmation et lui donna le nom de René, c'est-à-dire *né de nouveau*.

4. Il avait été révélé à saint Maurille que saint René serait son successeur, ce qui eut lieu en effet, et il lui conféra lui-même le caractère épiscopal.

5. Saint René guérit des malades.

6. Il délivre des possédés.

7. Arrivé à Rome en pèlerin, il prie aux tombeaux des saints Apôtres.

8. Il se retire à Sorrente où se termine sa vie.

9. Les Angevins viennent en Italie réclamer son corps.

10. Translation solennelle des reliques de saint René dans la ville d'Angers. Elle eut lieu au plus tard au ^x^e siècle. Les reliques du saint évêque ont été, jusqu'à la Révolution, conservées dans la cathédrale de cette ville.

Au sommet du vitrail de saint René, sont les armes de la donatrice, Madame de Kerallain : *d'argent au quintefeuille de gueules*.

12° Verrière de Saint-Charles Borromée

Cette verrière occupe la fenêtre qui forme le milieu de l'absidiole, et elle est un don de Madame veuve de Mauduit du Plessix, dont les armes se voient au sommet du tympan : *d'or au chevron d'azur accompagné de trois étoiles de gueules*.

Dans les deux médaillons du bas sont des anges portant des écussons. Le premier porte *de gueules à un sabre d'argent garni d'or, la pointe en bas* ; en chef est la devise : *Deus et patria* ; en pointe on lit : *Loigny, 2 décembre 1870*. Ce médaillon est consacré à la mémoire de M. Charles de Mauduit du Plessix, volontaire de l'Ouest, tué à la bataille de Loigny, à l'âge de 16 ans et demi. Le second écusson porte *de gueules à une nef (vaisseau) d'or* ; en chef est la devise : *Aperuit gentibus ostium fidei* ; en pointe on lit : 10 décembre 1869. Ce médaillon est consacré à la mémoire de M. Charles de Mauduit du Plessix, capitaine de vaisseau, chef d'état-major de l'amiral de la Grandière, gouverneur de la Cochinchine (2). Les autres médaillons, consacrés à la vie de saint Charles, sont au nombre de huit.

1. Saint Charles naquit au château d'Arone, sur les bords du lac Majeur, le 2 octobre 1538, à 2 heures du matin, et une grande lumière brilla sur le château au moment de cette heureuse naissance.

2. Encore enfant il reçut la tonsure et à partir de ce moment il

fut fidèle non-seulement à porter l'habit ecclésiastique, mais à pratiquer toutes les vertus de son état, en particulier une inépuisable charité envers les pauvres auxquels il voulut qu'on distribuât intégralement le revenu d'un bénéfice considérable dont il avait été pourvu conformément à la coutume abusive de l'époque.

3. Son oncle, Jean-Ange de Médicis, étant devenu Pape sous le nom de Pie IV, le fit cardinal, puis archevêque de Milan quand il n'avait encore que 22 ans, et lui confia l'administration de toutes les affaires importantes de son pontificat. Malgré sa jeunesse, le cardinal Borromée justifia, par sa sagesse et sa sainteté, la confiance du Pape. Retenu à Rome par les intérêts de l'Eglise universelle, il fit choix d'un prêtre éminent pour l'administration de son diocèse, mais dès qu'il le put, il s'y transporta lui-même et y tint un premier Concile provincial où furent promulguées de très sages ordonnances ; il avait commencé sa visite canonique quand le Souverain-Pontife, son oncle, le rappela près de lui ; Pie IV se sentait mourir et voulait, à cette heure suprême, être administré par son saint neveu ; saint Charles lui donna cette consolation.

4. Après avoir travaillé de tout son pouvoir à faire désigner par le conclave le cardinal Michel Ghisleri, de l'ordre de saint Dominique, c'est-à-dire, après avoir contribué plus que personne à donner à l'Eglise le Pape saint Pie V, il reprit la visite de son diocèse.

5. Il ne se contenta pas de publier les ordonnances de son premier Concile provincial et les décrets du saint Concile de Trente, mais il tint de nouvelles assemblées qui l'aidèrent puissamment dans son œuvre de réforme.

6. Une société qui avait été autrefois une congrégation religieuse, mais qui n'en avait plus que le nom (la société des *Frères-Humiliés*), éprouva particulièrement les effets de son zèle ; la plupart des supérieurs secondèrent ses efforts pour la réformation, mais quelques autres soudoyèrent un assassin qui lui tira de fort près un coup d'arquebuse pendant que le saint archevêque disait la prière du soir dans sa chapelle avec les gens de sa maison. Une balle lui atteignit le dos, mais tomba à terre après avoir laissé une trace visible sur son rochet ; une autre atteignit les chairs, mais sans y pénétrer, et en produisant seulement une tumeur. Le Saint ne fit même pas un mouvement et demanda qu'on achevât la prière ; pendant ce temps l'assassin se sauvait ; il fut pris cependant quelque temps après, et saint Charles fit son possible pour le soustraire à un juste supplice, mais son intervention fut inutile.

7. La peste sévissant avec beaucoup de violence dans Milan, saint Charles rejeta avec indignation le conseil qu'on lui donnait de quitter la ville. Non content de porter lui-même secours aux pestiférés il fit de son palais un hôpital, transforma en argent monnayé tout ce qui lui restait d'argenterie et en fit la distribution, donna ses meubles, ses habits, son propre lit, et quant aux objets mobiliers qui ne pouvaient être utilisés pour les malades, il les vendit et en distribua le prix. Il fit faire dans la ville et le diocèse

(1) Dans l'église d'Elliant, un très beau groupe représente saint Maurille ressuscitant saint René.

(2) Extrait de la *Monographie*.

des quêtes pour le même objet ; mais il n'en vint à cette extrémité qu'après s'être réduit à coucher sur la paille. Il allait lui-même confesser les malades et leur donnait le viatique et l'extrême-onction. Il ordonna dans toute la ville des processions où s'offrant comme victime pour les péchés de son peuple il marchait la corde au cou, le crucifix entre les bras et les pieds nus.

8. Après 24 ans d'épiscopat il fut averti que sa vie touchait à sa fin ; il se prépara à la mort par un redoublement de ferveur et aussi d'austérité ; l'archiprêtre de la cathédrale accompagné des chanoines lui administra le viatique et l'extrême-onction. Toute la ville de Milan était en prières, demandant au ciel un miracle s'il le fallait, pour la guérison du saint cardinal, mais Dieu ne voulut point différer la récompense du grand réformateur. Après une agonie assez paisible qui dura trois heures Charles Borromée jetant un doux regard sur le crucifix et conservant un visage paisible rendit son âme à son Créateur. Il avait quarante-six ans.

A côté du vitrail de saint Charles se voit au-dessus d'un confessionnal une peinture de M. Yan 'd'argent ; elle représente Dom Michel Le Nobletz adressant aux populations de la Cornouailles un sermon sur la mort. On sait combien ce genre de prédication usité à la fin de chaque mission, et où chaque prêtre présent prenait à l'ossuaire un crâne humain, exerçait une profonde impression sur les masses. Ayant déjà parlé du grand missionnaire de la Basse-Bretagne, je n'ai pas à y revenir ici.

13° Chapelle de Saint-Paul, apôtre

Depuis sa fondation jusqu'en 1793, cette chapelle a été dédiée à saint Corentin ; un acte de 1770 l'appelle *de Saint-Corentin-d'en-haut*, évidemment pour la distinguer de l'autel *de Saint-Corentin-d'en-bas*, placé à l'entrée du chœur.

M. Le Men nous apprend que cette chapelle fut fondée un peu avant 1336 par Alain Le Gall, chanoine de Quimper et de Carhaix, et recteur de Botoha. En l'année ci-dessus désignée, ce chanoine succéda à l'évêque Alain Gonthier dont il avait été le vicaire-général. Rien n'indique que ce prélat ait été inhumé dans la chapelle dont on lui doit l'érection.

Comme presque toutes les autres chapelles de la cathédrale, celle-ci a été sous un double vocable, au moins pendant quelque temps ; des actes de 1559 et de 1631 l'appellent chapelle de Saint-Sébastien. L'illustre martyr dont le culte était si populaire au Moyen-Age et qu'on invoquait, avec Saint-Roch, en temps d'épidémie, avait encore une chapelle à Quimper, là où s'est élevé plus tard le couvent des capucins, et où existe aujourd'hui la belle église des religieuses du Sacré-Cœur. C'est en vain qu'on chercherait aujourd'hui dans toutes les églises de Quimper une statue ou un vitrail de saint Sébastien.

La restauration de la chapelle de *Saint-Corentin-d'en-haut* a été faite aux frais de M. l'abbé de la Lande de Calan, dont les armes (*d'azur au léopard d'argent armé et couronné d'or, accompagné de sept macles d'argent*) se voient au tympan de la verrière et au bas d'une peinture murale. Sur la demande de ce chanoine, (plus tard doyen du Chapitre), elle a été consacrée à l'apôtre saint Paul dont il portait le nom. Le vitrail représente en seize médaillons les principales scènes de la vie du grand Apôtre. J'emprunterai au livre des Actes et aux épîtres de saint Paul, le récit de la plupart de ces faits.

1. Paul (1) encore enfant, reçoit les leçons de Gamaliel, docteur de la loi, non moins recommandable par sa sagesse que par sa science éminente.

2. « Tandis qu'on lapidait saint Etienne, ceux qui avaient témoigné contre lui (et qui selon la loi avaient dû lui jeter les premières pierres), avaient déposé leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. Celui-ci manifestait ainsi le consentement qu'il donnait à cette mort. » Saul n'était pas seulement le disciple de saint Etienne à l'école de Gamaliel, mais il était aussi son proche parent. La dernière prière de saint Etienne : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché ! » devait obtenir comme premier résultat la conversion de ce juif fanatique.

3. « Saul ne respirant que menaces et carnage contre les disciples du Seigneur, alla trouver le grand prêtre et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que s'il trouvait des hommes ou des femmes suivant la doctrine de Jésus-Christ, il les chargeât de chaînes et les conduisit à Jérusalem.

4. « Comme il était en chemin et qu'il approchait de Damas, il fut tout-à-coup environné d'une lumière qui venait du ciel, et étant tombé à terre il entendit une voix qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? » Il répondit : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » Et le Seigneur lui dit : « Je suis Jésus que vous persécutez. Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. » Alors effrayé et tremblant : « Seigneur, dit-il, que voulez-vous que je fasse ? » Le Seigneur lui répondit : « Levez-vous, entrez dans la ville, et l'on vous dira ce qu'il faut que vous fassiez. »

5. « Il y avait à Damas un disciple nommé Ananie ; le Seigneur l'appela dans une vision et lui dit : « Levez-vous, allez dans la rue Droite, et cherchez dans la maison de Jude un homme nommé Saul, de Tarse ; il est actuellement en prière. » Ananie répondit : « Seigneur, j'ai entendu dire à plusieurs personnes combien cet homme a fait de maux à vos saints dans Jérusalem ; il est même ici avec le pouvoir, de la part des princes des prêtres, de faire prisonniers tous ceux qui invoquent votre nom. — Allez, lui dit le Seigneur ; car cet homme est un vase d'élection qui portera mon nom devant les gentils, devant les rois

(1) On sait que l'Apôtre ne substitua le nom de *Paul* à celui de *Saul* qu'après avoir converti Sergius Paulus.

« et devant les enfants d'Israël ; aussi je lui montrerai quels maux il doit souffrir pour mon nom. » Ananie partit donc, et étant entré dans la maison il lui imposa les mains en disant : « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus qui vous a apparu dans le chemin, m'a envoyé afin que vous recouvriez la vue, et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. » Au même instant, il tomba des yeux de Saul comme des écailles, et il recouvra la vue ; puis s'étant levé, il fut baptisé. »

6. Dans la seconde épître aux Corinthiens, saint Paul, après avoir raconté bien d'autres tribulations, ajoute : « A Damas, le gouverneur de la province pour le roi Arétas faisait garder les portes de la ville afin de m'arrêter : on me descendit dans une corbeille par une fenêtre, le long de la muraille, et je m'échappai ainsi de ses mains. »

7. « Je connais un homme qui, il y a quatorze ans, fut ravi jusqu'au troisième ciel (si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne puis le dire, Dieu seul le sait) ; mais je sais que cet homme fut ravi dans le paradis, et qu'il y entendit des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter. »

8. Paul et Barnabé étant venus prêcher dans l'île de Chypre, la traversèrent jusqu'à Paphos ; là ils furent appelés par le proconsul Sergius Paulus, homme d'une haute sagesse, mais qui avait près de lui un magicien juif nommé Elymas. Saul voyant en ce faux-prophète un fils du diable, un instrument de perversion, le frappa de cécité. A la vue de ce miracle, le proconsul crut à la doctrine du Seigneur et fut rempli pour elle d'admiration.

9. « Il y avait à Lystre un homme boiteux de naissance ; jamais il n'avait marché. Il entendit la prédication de Paul, et l'Apôtre voyant qu'il avait la foi qu'il serait guéri, lui dit d'une voix forte : « Levez-vous, tenez-vous droit sur vos pieds. » Aussitôt il se leva en sautant, et commença à marcher. A cette vue, le peuple se mit à crier dans le dialecte de Lycaonie : « Ce sont des dieux qui ont pris la forme humaine pour venir jusqu'à nous. » Et ils appelaient Barnabé, Jupiter, et Paul, Mercure, parce que c'était lui qui portait la parole » (1).

10. A Philippes, ville de Macédoine, Paul et Silas eurent leurs vêtements déchirés et furent battus de verges, puis incarcérés par ordre des magistrats. « Vers minuit, ils étaient en prière, ils célébraient les louanges de Dieu, et les autres prisonniers les entendaient. Tout-à-coup il se fit un grand tremblement de terre, tellement que les fondements de la prison en furent ébranlés ; en même temps, toutes les portes s'ouvrirent et les liens de tous les prisonniers furent rompus. Le geôlier s'étant éveillé et voyant toutes les portes ouvertes, tira son épée et il voulut se tuer, croyant que tous les prisonniers s'étaient sauvés ; mais Paul lui cria : « Ne vous faites point de mal, nous sommes tous ici. » Le

geôlier demanda de la lumière, entra dans la cellule, et tout tremblant il se jeta aux pieds de Paul et de Silas ; les ayant fait sortir il leur dit : « Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? — Croyez au Seigneur-Jésus, répondirent-ils, et vous serez sauvé, vous et votre famille. » Ils lui annoncèrent ensuite la parole du Seigneur... et il fut baptisé avec tous les gens de sa maison. »

11. Saint Paul ayant été conduit devant l'Aréopage ou Sénat de la ville d'Athènes, y prêcha la foi en un Dieu Créateur, en Jésus-Christ et en la résurrection. Malgré l'éloquence de sa parole et le ton philosophique qu'il donna à sa pensée, ce qui aurait dû être de nature à leur plaire, il ne fit qu'un petit nombre de croyants, mais parmi ceux-ci fut une de ses plus nobles conquêtes : Denys l'Aréopagite.

12. Saint Paul étant à Troade, prolongea sa prédication jusqu'à minuit, la veille de son départ. Ses auditeurs étaient réunis dans un grand cénacle bien éclairé. « Un jeune homme, nommé Eutyque, s'étant assis sur le rebord d'une fenêtre, s'y endormit profondément et tomba du troisième étage sur le pavé. Quand on le releva, il était mort. Paul descendit, s'étendit sur le corps de l'adolescent, l'embrassa et dit : « Ne vous effrayez pas ; son âme est encore en lui. » Le jeune homme, en effet, revint à la vie. »

13. De Milet, Paul appela près de lui les prêtres de l'église d'Ephèse, auxquels il résuma l'enseignement qu'il leur avait donné, le défendant contre les attaques qui venaient surtout des Juifs. Quand il eut tout dit, il s'agenouilla avec eux. Leur douleur était grande ; ils se jetèrent au cou de Paul et l'embrassèrent, ne cessant de s'affliger, surtout parce qu'il leur avait dit : « Vous ne verrez plus mon visage. » Et ils le conduisirent jusqu'au vaisseau.

14. Saint Paul, traduit devant le tribunal de Festus, en avait appelé à César ; il fut donc embarqué, avec d'autres prisonniers, sur un navire qui devait les transporter en Italie ; il était sous la garde d'un centurion, nommé Julius, qui le traita avec bonté. Mais au cours du voyage, il s'éleva une épouvantable tempête qui dura quatorze jours, pendant lesquels on ne vit ni le soleil, ni la lune, ni une étoile au ciel. Il fallut jeter à la mer toutes les marchandises du vaisseau. Le navire échoua contre l'île de Malte. Les passagers et les matelots se sauvèrent à la nage ou sur des planches ; comme l'avait prédit saint Paul, pas un seul ne périt.

15. Les barbares qui habitaient l'île les reçurent avec bonté ; ils allumèrent un grand feu pour les sécher ; Paul venait de prendre une certaine quantité de sarments et la jetait sur le feu quand une vipère s'attacha à sa main. Les Maltais, à cette vue, se disaient : « Cet homme est bien certainement un meurtrier, car à peine a-t-il échappé à la mer que la vengeance divine veut lui arracher la vie. » Mais Paul secouant simplement la main jetait la vipère dans le feu. Les barbares s'attendaient toujours à le voir enfler et tomber privé de vie, mais quand cette attente se fut prolongée, ils s'écrièrent que Paul était un dieu.

(1) On sait que d'après la mythologie grecque Mercure était le dieu de l'éloquence.

16. Au même moment où saint Pierre était crucifié la tête en bas, saint Paul, qui comme citoyen romain ne pouvait être condamné à ce supplice ignominieux, inclina sa tête sous le glaive.

Les peintures de M. Yan 'Dargent représentent, au-dessus de l'autel, saint Paul devant l'Aréopage.

Le personnage en manteau violet qui paraît sur le premier plan à gauche, offrant l'expression la plus dédaigneuse qui se puisse imaginer, est le portrait de M. F. Chesnel, chanoine de Quimper, vicaire-général honoraire de Mgr Sergent. Un peu plus loin, sur l'arrière-plan, se voit une tête coiffée d'une calotte très peu hellénique ; c'est le portrait, quelque peu flatté, de M. Paul de la Lande de Calan.

Le tableau qui fait vis-à-vis à l'Aréopage représente Notre-Seigneur apparaissant à saint Paul sur le chemin de Damas.

Aux côtés de l'autel sont les statues des apôtres saint Paul et saint Jean, toutes deux fort belles, à mon avis. Le retable de l'autel encadre deux bas-reliefs peu remarquables : dans l'un se voit l'Aréopage, pour la troisième fois, et la conversion de Sergius-Paulus, pour la seconde. La vie de saint Paul étant si remplie de faits, on aurait pu, sans dépenser grande imagination, trouver autre chose que ces répétitions inutiles.

Au-dessous de la verrière de saint Paul est un enfeu contenant un tombeau d'une extrême simplicité et du meilleur goût. Il se compose d'une simple dalle sur laquelle est couchée la statue de Pierre du Quenquis, chanoine de Quimper du 20 janvier 1415 au 5 juillet 1459. Cette statue, en granit de Scaër, d'un grain très fin, représente le vénérable chanoine en chasuble bien drapée, et la tête coiffée de l'aumusse. Mutilée, jetée de côté et d'autre, elle a enfin repris, après une bonne restauration, sa place d'autrefois ; l'inscription gravée sur la pierre tombale a été reproduite en peinture au fond de l'enfeu ; on a également reproduit, sur les retombées et la clef de voûte du même enfeu, les armes du Quenquis ou Plessix-Nizon, qui sont : *d'argent au chêne de sinople englanté d'or, au franc canton de gueules chargé de deux haches d'armes d'argent adossées en pal.*

Les mêmes armes se voient encore à la voûte du côté Nord de la nef et au-dessus de la porte à l'intérieur du porche du baptême ; ici elles sont deux fois répétées sur des culs de lampe qui ont dû porter un groupe du baptême de Notre-Seigneur.

Ces multiples répétitions d'un même blason indiquent suffisamment que Pierre du Quenquis fut un des bienfaiteurs insignes de la cathédrale, et en effet nul plus que lui ne prêta son concours à l'évêque Bertrand de Rosmadec dans l'œuvre si importante de la construction de la nef. Il fut plusieurs fois procureur de la fabrique.

14° Chapelle de Saint-Jean-Baptiste

Depuis sa fondation, cette chapelle était sous le vocable de Notre-Dame-de-Grâce ; toutefois en 1790 on l'appelait aussi chapelle de Saint-Guillaume, sans qu'on puisse savoir quel est entre les saints de ce nom celui qui y était honoré ; mais comme on vénérât à la cathédrale le corps d'un saint Guillaume (dont l'histoire est absolument inconnue), il est permis de supposer que son tombeau se trouvait ici.

Depuis 1868 cette chapelle a reçu un vitrail qui représente la vie de saint Jean-Baptiste ; deux ans après a été érigé l'autel dédié au saint précurseur. Sous cet autel de pierre calcaire, décoré de peintures polychromes, figure l'Agneau de Dieu, caractéristique de saint Jean. Cet autel est de très bon style.

Au tympan du vitrail sont les armes de Mgr Sergent ; voici les sujets des seize médaillons :

1. Au moment où le vieux prêtre Zacharie offrait l'encens dans le Temple, l'ange du Seigneur (saint Gabriel), lui apparut à la droite de l'autel des parfums et lui annonça que de son épouse Elisabeth, vieille et jusque là sans enfant, il lui naîtrait un fils, qu'il devrait l'appeler du nom de Jean, que dès le sein de sa mère cet enfant serait rempli de la grâce du Saint-Esprit et qu'il préparerait au Seigneur un peuple parfait.

2. Zacharie n'ayant point cru à la parole de l'Ange, demeura muet en punition de son incrédulité, mais quand l'enfant fut né, au moment où le père écrivait sur ses tablettes : « Jean est le nom qu'il doit avoir », sa langue se délia.

3. Ici est représentée une scène qui a séduit les peintres, surtout depuis l'époque de la Renaissance : Jésus enfant et son saint précurseur. Rien ne prouve qu'une pareille entrevue n'a pas eu lieu, mais l'Evangile est muet sur ce point, et la tradition orale serait plutôt ici en désaccord avec la tradition de l'art chrétien, ce qui n'empêche pas cette dernière d'avoir trouvé dans ce sujet, matière à des compositions ravissantes.

4. Saint Jean dans sa vie pénitente au désert. — Il ne faut pas oublier que dans sa solitude il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage ; que pour vêtement il portait une tunique faite d'un grossier tissu de poils de chameau.

5. Il commence ses prédications sur les bords du Jourdain.

6. Il confère le baptême comme signe de pénitence à ceux qui ont adhéré à son enseignement.

7. Les soldats lui disaient : « Et nous, qu'avons-nous à faire ? » Il leur répondait : « Ne faites point de concussions, n'accusez fausement personne, contentez-vous de votre solde. »

8. Saint Jean baptise Notre-Seigneur.

9. Jésus était en prière après avoir reçu le baptême, lorsque Jean vit le ciel s'ouvrir et le Saint-Esprit descendre et demeurer

au-dessus de lui sous la forme d'une colombe. En même temps vint du ciel une voix qui disait : « Vous êtes mon fils bien aimé ; j'ai mis en vous mes complaisances. »

10. Saint Jean voyant venir Jésus, lui rend témoignage en disant : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde.... J'ai rendu témoignage que c'est le Fils de Dieu. »

11. Saint Jean reproche à Hérode l'union scandaleuse qu'il a contractée avec Hérodiade, femme de son frère Philippe encore vivant.

12. Saint Jean est incarcéré par ordre d'Hérode.

13. Salomé, fille de Philippe et d'Hérodiade, et qui avait suivi sa mère à la cour d'Hérode, danse devant le roi qui lui dit : « Demandez-moi ce que vous voudrez et je vous le donnerai. »

14. La jeune fille ayant consulté sa mère, demanda la tête de Jean-Baptiste, et le précurseur fut décapité dans sa prison.

15. Salomé offre sur un plat, à Hérodiade, la tête de celui qu'elle avait poursuivi de sa haine.

16. Les disciples de saint Jean lui donnent la sépulture.

Il eut été facile de supprimer deux de ces scènes et de les remplacer par deux autres sujets : le doigt de saint Jean arrivant au val de Saint-Mériadec, et la bonne duchesse Anne venant demander à Saint-Jean-du-Doigt la guérison de ses yeux ; ceci eût été au moins aussi intéressant que la danse abracadabrante de Salomé.

Les tableaux de M. Yan' Dargent représentent : 1° la prédication de saint Jean sur les bords du Jourdain ; dans le lointain on aperçoit le Sauveur ; 2° le baptême de Notre-Seigneur ; ici l'artiste a eu l'heureuse idée de représenter le précurseur agenouillé pour verser l'eau sur la tête de Jésus.

A la statue de saint Jean, placée près de l'autel, on a donné pour vis-à-vis sainte Marie-Magdeleine. Jean est le type de la pénitence unie à l'innocence ; Magdeleine, de la pénitence dans le repentir.

Il fallait que l'image de cette grande sainte eût une place d'honneur dans la cathédrale. (1) Quimper lui devait une réparation, car son ancienne chapelle a été détruite il y a peu d'années, dans un but qu'on ne saurait dire ; et d'autre part, il était bon de suppléer à la suppression de l'autel qu'elle avait autrefois dans l'église Saint-Corentin.

C'est dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste que fut inhumé le grand évêque Bertrand de Rosmadec, mort en odeur de sainteté, le 7 février 1445, après 28 ans d'épiscopat. Cet évêque avait été conseiller et aumônier des ducs Jean IV et Jean V. Ayant succédé sur le siège de Cornouailles à Gatien de Monceaux, il poursuivit très activement l'achèvement de la cathédrale ; on lui doit la plus grande partie de la nef, le portail et les deux tours (moins les flèches), l'ancienne sacristie et une bibliothèque. Non content de

(1) Elle se trouve bien, il est vrai, à la chapelle du Sépulture, mais là elle n'est et ne peut être qu'un accessoire.

dépenser, pour ces constructions, une partie de sa fortune qui était considérable, il contribua aussi à la décoration intérieure de l'édifice. C'est ainsi qu'il fit faire quatre colonnes de cuivre doré pour y placer, aux quatre coins du maître-autel, des anges portant les instruments de la passion, et qu'il consacra cent huit marcs d'argent à la confection des statues de Notre-Dame et de saint Jean, qu'il fit joindre au grand crucifix du chœur.

Son zèle pour la maison de Dieu n'enlevait rien à sa générosité pour les pauvres. On peut dire qu'il organisa l'*Assistance publique* dans la ville de Quimper ; tout en faisant appel à la charité de tous, il donnait lui-même avec une générosité princière ; en effet, la rente de 260 livres, fondée par lui pour l'*aumônerie*, équivalait à 8,000 francs de notre monnaie et représente un capital de 160,000 francs (1). Par *aumônerie*, il faut entendre ici, non-seulement le service des pauvres dans les hôpitaux de Sainte-Catherine, de Saint-Antoine, de Saint-Julien, de Saint-Yves et dans la léproserie de la Magdeleine, mais encore le soin des indigents, auxquels on fournissait à domicile « le bois, le lard, le beurre, les légumes, le linge et toutes les autres choses nécessaires à leur soulagement. » On dut encore à l'évêque Bertrand de Rosmadec la restauration du palais épiscopal et du manoir de Laniron, ainsi que la création d'une rente de plus de 5,000 francs pour l'entretien de six enfants de chœur et la dotation de leur maître. Ceci prouve que dans ce qui contribue à la dignité du culte, rien ne le laissait indifférent ; aussi fit-il encore établir « deux paires d'orgues » dans la cathédrale.

Le tombeau de Bertrand de Rosmadec fut placé à l'entrée de la chapelle, du côté de l'Evangile, par conséquent à la place du gril-lage actuel ; il était de kersanton, ainsi que la statue couchée de l'évêque. La table du tombeau a été détruite, mais la statue, heureusement conservée, a été placée sur le nouveau monument que Mgr Sergent a fait élever dans l'enfeu de la chapelle de Saint-Jean, en 1870. Cet enfeu avait abrité la sépulture d'autres membres de la famille de Rosmadec, dont les armes, gravées sur une pierre tombale, s'y trouvent en alliance avec celles du Faou et de Pont-Croix. Les armes *pleines* de l'évêque, *palé d'argent et d'azur de six pièces*, se voient au pied de la statue, à la clef de voûte de l'enfeu et sur le tombeau ; nous les avons déjà rencontrées au-dessus de la porte de la sacristie, avec la devise : *En bon espoir*, et nous les retrouverons dans les voûtes du chœur.

Jusqu'à la Révolution, le nom populaire de la chapelle aujourd'hui dédiée à saint Jean et alors à Notre-Dame, était « chapelle de Rosmadec. »

(1) *Monographie*, p. 107.

15° Chapelle de Saint-Joseph

Cette chapelle, autrefois dédiée à saint Michel, a aussi été appelée (mais au XVIII^e siècle seulement) chapelle de l'Ange Gardien. C'était la chapelle des seigneurs de Guengat ; il est à regretter que les armes de cette famille, très généreuse envers la cathédrale, n'aient pas été rétablies dans la nouvelle verrière. On peut en dire autant pour les chapelles déjà décrites dont on connaît les fondateurs ou les bienfaiteurs ; le vitrail de Saint-Yves est le seul vitrail moderne où cette omission n'ait pas été commise.

Les Guengat portaient *d'azur à trois mains dextres appaumées d'argent en pal, 2 et 1*. Ces trois mains droites appaumées avaient donné lieu à un dicton populaire. Entre Quimper et Douarnenez, on ne disait pas dans un moment d'expansion : « Je vais te soufler », mais « Je vais te mettre les armes de Guengat sur la figure. » La devise de Guengat était *Trésor*. La descendance de cette maison est aujourd'hui représentée par la famille de Lanascol.

L'ancienne chapelle de Saint-Michel est actuellement dédiée à saint Joseph, et dès le moment où elle a été placée sous ce vocable, elle est devenue le centre d'une grande dévotion.

Dans la verrière, quelques médaillons ne sont pas sans grâce, mais la partie décorative est loin de briller par la richesse du coloris.

1. Mariage de saint Joseph.
 2. L'atelier de Nazareth.
 3. Visitation.
 4. L'ange Gabriel apparaît à saint Joseph pendant son sommeil et lui révèle que son épouse Marie est la mère du Fils de Dieu.
 5. Naissance de Notre-Seigneur.
 6. Adoration des bergers.
 7. Circoncision.
 8. Adoration des mages.
 9. Présentation au temple.
 10. L'ange Gabriel dit à saint Joseph endormi : « Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, et fuyez en Egypte, car Hérode cherche l'Enfant pour le faire mourir. »
 11. La fuite en Egypte. — Suivant une ancienne prophétie, les idoles de cette contrée tombent au moment où arrive l'Enfant-Jésus.
 12. Le repos en Egypte.
 13. Retour d'Egypte.
 14. Jésus retrouvé dans le Temple.
 15. L'atelier de Nazareth, vu pour la seconde fois, mais avec le divin Apprenti recevant les leçons de son père nourricier.
 16. Mort de saint Joseph.
- Les peintures de M. Yan' Dargent représentent : 1° au-dessus

du confessionnal, la Fuite en Egypte ; le corps de l'Enfant-Jésus rayonne dans l'obscurité de la nuit ; un ange conduit la monture de la Vierge-Mère ; 2° au-dessus de l'autel, la Mort de saint Joseph.

Les statues de ces chapelles ne proviennent pas des deux ateliers qui ont fourni les autres statues polychromes de la cathédrale ; il est fâcheux que la statue de sainte Thérèse ait été faite pour être vue de gauche à droite et non de droite à gauche, en sorte qu'elle tourne à peu près le dos au spectateur ; on ne comprend guère que pour une Sainte moderne dont le portrait authentique est parfaitement connu (1), un sculpteur se soit donné la fantaisie de faire une figure d'imagination. Passe encore s'il s'était agi d'embellir dans son image une sainte laide en réalité ; mais tout le monde sait que sainte Thérèse était fort belle. Quoi qu'il en soit la dévotion des fidèles ne peut qu'applaudir au rapprochement qui a été fait ici de saint Joseph et de la sainte qui a le plus contribué à l'extension de son culte.

Comme je l'ai déjà dit, l'autel de saint Joseph avait été fait pour la chapelle du Sacré-Cœur, c'est pourquoi il a un tabernacle qui est actuellement sans utilité.

16° Chapelle de Sainte-Anne

Nous trouvons ici le seul autel qui soit resté perpétuellement sous le même vocable depuis son érection. Il y a quatre cents ans que la sainte aïeule du Sauveur est honorée dans cette même chapelle. Au XVIII^e siècle, comme en fait foi un acte de 1770, on y avait aussi établi le culte de saint Yves. A cette même date, d'ailleurs, la dévotion à sainte Anne s'était en partie localisée dans la chapelle actuelle de saint Roch. Comme je l'ai dit, elle était alors sous le vocable de Notre-Dame, et probablement on y honorait la Vierge dans un des premiers mystères de sa vie — son Immaculée-Conception, sa Nativité ou sa Présentation au temple — car le souvenir de saint Joachim et de sainte Anne s'y était associé à celui de leur sainte enfant. On peut croire qu'un tableau ou un bas-relief les représentait dans une des scènes précitées.

La dévotion à sainte Anne est la dévotion propre de la Bretagne : le monde catholique tout entier le sait depuis longtemps. Cette dévotion a eu trois phases principalement importantes : le temps où saint Corentin, saint Guennolé et le roi Grallon l'établissaient à la Palue et saint Mériadec au Bocéno (du V^e au VII^e siècle) ; le temps où Nicolazic était favorisé des visions de sa Bonne Maitresse et où toute la Bretagne tressaillait au récit des prodiges de Keranna (cette période commence en août 1623) ; enfin le temps qui a vu les grands pèlerinages rentrer dans les mœurs, notre

(1) Le portrait de sainte Thérèse, par le Frère carme Jean de Miseria, n'a pas grande valeur artistique, mais on sait qu'il a le mérite de la ressemblance.

temps qui a ses misères mais qui nous offre aussi tant de motifs d'espérer ! C'est notre époque qui a vu l'admirable basilique succéder à la chapelle de Sainte-Anne d'Auray, et une grande église remplacer l'humble sanctuaire de la Palue.

Ce que je viens de dire ne tend nullement à nier l'existence de la piété envers sainte Anne en dehors de ces trois périodes : les chants populaires eux-mêmes font foi de la perpétuelle confiance en la grande protectrice.

En allant combattre le chevalier Lorgnez, notre héros national Morvan Lez-Breiz, machtiern de Léon, invoquait ardemment sainte Anne d'Armor. C'était au ix^e siècle, sous le règne de l'empereur Charles-le-Chauve.

« Lez-Breiz allait au combat, son jeune page avec lui pour toute suite. — Passant près de l'église de Sainte-Anne d'Armor, il y entra. — « O sainte Anne, dame bénie ; je vins bien jeune vous rendre visite ; — Je n'avais pas vingt ans encore ; et j'avais été à vingt combats, — Que nous avons gagnés tous par votre assistance, ô dame bénie ! — Si je retourne au pays, « mère sainte Anne, je vous ferai un présent. — Je vous ferai présent d'un cordon de cire qui fera trois fois le tour de vos murs ; — Et trois fois le tour de votre église, et trois fois le tour de votre cimetière, et trois fois le tour de votre terre, arrivé chez moi. — Et je vous offrirai une bannière « de velours et de satin blanc, avec un support d'ivoire poli. — De plus, je « vous donnerai sept cloches d'argent qui chanteront galement nuit et jour sur votre tête. — Et j'irai trois fois, à genoux, puiser de l'eau pour votre « bénitier. » — « Va au combat, va, chevalier Lez-Breiz : j'y vais avec toi. » (1)

Ces derniers mots, on le voit, sont la réponse de sainte Anne à son pieux intercesseur. Après sa victoire, Lez-Breiz accomplit son vœu, et quand il est à l'Armor, il s'écrie :

« Grâces vous soient rendues, ô mère sainte Anne ! C'est vous qui avez « gagné cette victoire ! »

Un autre fait indiquant bien que chez nous la dévotion à sainte Anne avait un caractère national, c'est que le nom de la Sainte a été donné plus d'une fois aux filles des souverains de la Bretagne. Bien avant la *Bonne Duchesse*, il y avait eu entr'autres une princesse Anne de Bretagne, fille de Jean V et de Jeanne de France (nous verrons son image figurer aux pieds de sa sainte patronne dans une verrière du chœur).

Pour en revenir à notre chapelle, nous y trouvons d'abord un autel où se mélangent très harmonieusement, comme dans l'autel de saint Pierre, l'onyx, le bronze doré et les émaux. C'est encore l'œuvre de M. Poussielgue. Dans les émaux du bas se voient des corbeilles de lys et de roses ; dans le retable trois panneaux représentent : l'ange Gabriel annonçant à sainte Anne qu'elle sera mère de la Mère de Dieu ; 2^e sainte Anne et saint Joachim conduisent à Jérusalem la Vierge âgée de trois ans et la présentent au Temple ; 3^e éducation de la Très-Sainte Vierge.

(1) Vicomte Hersart de la Villemarqué. — *Chants populaires de la Bretagne*.

Je suis obligé de signaler dans le premier de ces sujets un défaut évident : sainte Anne y est représentée toute jeune ; le Saint-Esprit figure entre elle et l'ange ; en d'autres termes, je crois que l'émailleur, au lieu de nous donner ici l'apparition de l'ange à sainte Anne, nous a donné une *Annonciation*, et ce n'en n'est pas la place.

La verrière est une composition de M. Lobin, de Tours ; elle a toutes les qualités du vitrail exécuté en même temps pour la chapelle de Saint-Pierre ; dans les deux baies du milieu l'on voit sainte Anne faisant lire la Vierge enfant sous les regards de saint Joachim. Marie y voit le texte bien connu : *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet*.

Dans la baie de droite est le grand prêtre Aaron tenant sa verge miraculeuse, dans la baie de gauche est le roi David tenant sa harpe. Ces deux personnages sont là pour rappeler l'origine en même temps royale et sacerdotale du Sauveur et de sa Mère. Tous deux tiennent des textes sacrés :

Aaron : *Virga Aaron protulit fructum sine plantatione*.

David : *De fructu ventris tui ponam super sedem tuam*.

Au tympan sont les armes de Mgr Sergent ; à la base, les armes de M^{me} de Rivière : *de gueules à la fasce onlée d'or, accompagnée de deux coquilles d'argent en chef et de deux roses de même en pointe* ; elles sont en alliance avec celles de son mari : *d'argent au lion de gueules, armé et lampassé d'or, accompagné de trois étoiles de sable rangées en chef* (1).

De l'autre côté est un blason : *d'azur à la croix d'argent, écartelée d'une étoile d'or en 1 et 4 et d'un croissant de même en 2 et 3, avec la devise : en bonne heure*.

Au-dessus de l'autel, M. Yan 'Dargent a peint, comme dans la chapelle de Saint-Pierre une double composition. Dans le tympan l'éducation de la Vierge. Plus bas, sainte Anne faisant visite à la Vierge-Mère dans l'atelier de Nazareth.

Il fallait lutter ici contre un vitrail qui présente des teintes très vives et qui donne peu de lumière ; le peintre a donc employé des couleurs plus brillantes que dans ses compositions habituelles ; mais en leur donnant de l'éclat il les a combinées si harmonieusement que le ton général est d'une grande douceur.

La scène principale peut être considérée comme scène d'imagination ou comme représentation symbolique, mais elle n'est certainement pas conforme à la tradition la mieux accréditée. On croit généralement que sainte Anne mourut pendant le séjour de la Vierge au Temple ; plusieurs années se seraient écoulées entre cet heureux trépas et la naissance du Sauveur. Je n'ignore pas que la tradition allemande est ici en désaccord avec les croyances

(1) M. Le Men, toujours si exact, s'est cependant trompé en voyant dans le tympan du vitrail de saint Pierre les armes de la famille Mascart de Rivière ; le *château d'or* qui s'y trouve est un des attributs de Notre-Dame : le *domus aurea* des litanies.

populaires d'Italie, d'Espagne ou de France, et que la pieuse Catherine Emmerich leur a donné une sorte de sanction ; mais ce dernier point ne me paraît point suffisant pour me faire embrasser, même en matière libre, les opinions d'outre-Rhin.

Ceci n'implique nullement l'idée d'un blâme pour l'idée artistique exprimée par M. Yan 'Dargent. Pour montrer par la peinture qu'une femme âgée est aïeule, le meilleur moyen est de la représenter avec ses enfants et ses petits-enfants. Le Moyen-Age n'a pas eu recours à d'autre procédé pour montrer que sainte Anne est la mère de la Mère de Dieu. Il n'est pas rare de trouver dans les églises de notre pays des groupes sculptés représentant sainte Anne portant la Vierge qui à son tour porte le divin Enfant. L'ancienne statue trouvée par Nicolazic et brûlée par les terroristes était dans ces conditions ; telles sont encore les statues conservées dans la chapelle de Kerinec (entre Pont-Croix et Douarnenez), de Notre-Dame, à Châteaulin, de Lanriec, près Concarneau (celle-ci a disparu depuis peu de temps). A Lampaul-Guimiliau la Vierge figure, non entre les bras de sa mère, mais à son côté. On pourrait citer d'autres exemples. Il est évident qu'ici l'idée est toute symbolique, et en se plaçant à ce point de vue le peintre du XIX^e siècle avait le droit d'user d'une latitude que se donnaient les sculpteurs d'autrefois.

La peinture murale de la chapelle de Sainte-Anne est, parmi les œuvres de M. Yan 'Dargent, la dernière que nous rencontrons dans notre visite à la cathédrale. Après avoir signalé les sujets abordés par cet artiste si connu, je laisserais ici une lacune si je ne disais un mot de l'effet d'ensemble produit par ces grandes scènes se déroulant sur d'amples surfaces, et auxquelles l'architecture elle-même fournit le cadre le plus simple et le plus beau.

Partout où un seul artiste aura été appelé à faire revivre tant de pages d'histoires, il y aura parmi ses œuvres telle ou telle qui sera moins conforme au goût général ; les peintures de la cathédrale n'échappent pas à cette loi, mais je ne dirai rien de trop en affirmant qu'outre le mérite spécial de plusieurs parmi ces compositions, l'œuvre de M. Dargent, considérée dans l'ensemble, frappe vivement tout visiteur quelque peu familiarisé avec l'esthétique. En effet, dans chacune de ces peintures, il y a une originalité puissante, et quand on arrive à en apercevoir deux ou trois en même temps, on s'arrête en jouissant de l'harmonie qui existe entre des scènes cependant étrangères les unes aux autres et d'une tonalité très différente. A ceux qui ne se sont pas donné cette jouissance je dirai : « Circulez donc dans les bas-côtés en vous rapprochant beaucoup des piliers du chœur, et vous ferez, dans les peintures des chapelles, de véritables découvertes ; faites même cette promenade deux fois, pour considérer d'abord les tableaux qui surmontent les autels, puis ceux qui sont au-dessus des confessionnaux. Vous verrez ainsi (si les reflets des vitraux ne vous jouent pas de mauvais tours) comment la lumière dorée, sur les bords du Jourdain, où prêche le précurseur (se détachant

lui-même si vivement sur ce ciel oriental) s'harmonise bien avec les vives couleurs des vêtements des aéropagites dans la chapelle qui suit : vous verrez aussi avec quelle vigueur le grand Apôtre tranche sur le groupe des Athéniens qui l'entourent. » Il y a cependant un effet d'optique plus curieux que tous les autres : il est un point de la cathédrale où l'on peut voir comme réunis la forêt qui abrite saint Roch et le grand hêtre sous lequel conversent saint Primel et saint Corentin ; le faisceau de colonnettes qui sépare les deux chapelles devient alors pour l'œil une colonne détachée, au-delà de laquelle ces deux splendides paysages n'en font plus qu'un. Tous ceux à qui j'ai fait remarquer cette particularité en ont été vivement frappés. On pourrait en dire encore bien long sur ce sujet.

Aux côtés de l'autel de Sainte-Anne sont placées deux statues ; l'une a été copiée aussi fidèlement que possible sur la statue si vénérée de Sainte-Anne d'Auray ; toutefois la nôtre est de plus grande dimension. Vis-à-vis est saint Joachim portant deux colombes comme on en offrait au temple.

Dans un coin de la chapelle est la statue qui occupait le milieu du retable de l'ancien autel ; elle est loin d'être belle et n'est spécialement vénérée que d'un petit nombre de personnes.

Entre la chapelle de Sainte-Anne et le transept méridional ou chapelle du Sacré-Cœur il y a une chapelle latérale plus petite que les autres et qui actuellement n'a pas d'autel. L'existence de ce petit réduit est due à la déviation de l'axe dans la construction du chœur. L'arcade qui correspond à la chapelle de Sainte-Anne et où se trouve l'orgue d'accompagnement est beaucoup plus large que les autres travées, et pour lui faire face il a fallu par suite construire deux chapelles au lieu d'une. Celle qui est ainsi de sur-plus a été autrefois dédiée à saint Antoine qui était aussi le patron d'un hôpital de la ville (aujourd'hui maison de détention) ; en 1770 elle était sous le vocable de sainte Barbe si honorée dans notre pays.

La fenêtre de la petite chapelle n'a que deux baies ; Mgr Sergent y a fait placer une verrière où sont représentées les figures de l'Eucharistie et les différents actes du culte eucharistique. Le choix de ce sujet pour cet emplacement vient du voisinage de la chapelle du Sacré-Cœur où l'on avait alors l'intention de transférer le Saint-Sacrement, projet qui reçut même un commencement d'exécution.

La baie de gauche représente les figures de l'Eucharistie sous la loi ancienne.

1. Melchisédec offrant le pain et le vin.
2. Les Israélites mangeant l'agneau pascal.
3. Moïse obtenant que la manne tombe du ciel pour nourrir les Israélites dans le désert.
4. Le grand prêtre offrant à Dieu les pains de proposition.
5. Caleb et Josué rapportant de la Terre Promise une grappe de raisin d'une merveilleuse beauté.

6. Elie, accablé de lassitude, de faim et de soif, trouve à son réveil un pain cuit sous la cendre et une cruche d'eau que lui présente un ange, et il se reconforte avant d'achever son chemin.

La baie de droite représente :

1. Notre-Seigneur multipliant les pains au désert.

2. Les disciples d'Emmaüs reconnaissant Notre-Seigneur à la fraction du pain.

3. L'adoration de l'Eucharistie.

4. La consécration eucharistique.

5. La réception de l'Eucharistie par les Fidèles.

6. L'Eucharistie viatique.

Au tympan figure un pélican nourrissant ses petits de son sang.

CHAPITRE III

LES CHAPELLES DU BAS-CÔTÉ SUD DE LA NEF

1° Chapelle du Sacré-Cœur

Comme je l'ai déjà dit, l'autel de cette chapelle était placé autrefois sous la petite arcade qui s'ouvre entre le bras de croix et le collatéral du chœur. Il fut dédié dans l'origine à saint Benoît. Il convenait que le patriarche des moines d'Occident fut spécialement honoré dans la cathédrale d'un diocèse où l'ordre bénédictin possédait de si florissantes et illustres abbayes et des prieurés en si grand nombre. A la fin du XVIII^e siècle, l'autel de Saint-Benoît était devenu l'autel de la paroisse du Saint-Esprit. Après la Révolution, la chapelle du transept méridional reçut, comme celle qui lui fait face, un autel à immense retable dont la colonnade était surmontée d'un fronton. On y voyait deux figures assez bien sculptées ayant la prétention d'être des anges, mais répondant à toutes les traditions de l'art païen dans la représentation des *Renommées*, ou de la ferblanterie dans la fabrication des girouettes. Aux extrémités de l'autel il y avait des statues de bois peintes en blanc : l'une offrait le type de Jupiter Olympien, mais c'était l'apôtre saint Paul, vis-à-vis duquel se voyait l'apôtre saint Jean sous les traits du gracieux Apollon. Au milieu du retable, était un tableau non sans valeur, représentant les disciples d'Emmaüs, qui reconnaissent le Sauveur à la *Fraction du pain*.

Le sujet même de cette toile indique que le vocable de l'autel avait été changé ; en effet, on l'appelait désormais « autel du *Sacre* », c'est-à-dire du Saint-Sacrement ; il garda cette dénomination jusqu'en 1854. Un des derniers actes épiscopaux de Mgr Graveran fut la consécration de son diocèse au Sacré-Cœur. A cette occasion, le tableau des Disciples d'Emmaüs fut enlevé du retable et remplacé par une grande statue de Notre-Seigneur montrant le Cœur qui a tant aimé les hommes. Cette statue occupa cette place jusqu'en 1868. A cette date, Mgr Sergent voulut donner à la chapelle du Sacré-Cœur une importance toute particulière ; il rouvrit la petite porte qui la fait communiquer avec l'évêché, érigea l'autel qui, comme je l'ai dit, a depuis été transporté dans la chapelle de Saint-Joseph, établit un carrelage que l'on trouva alors très élégant, mais qui est bien inférieur à ceux des chapelles latérales, et fit creuser la niche où est aujourd'hui la statue de saint Bonaventure ; elle devait abriter une statue de Notre-Seigneur montrant son Cœur, mais cette statue fut donnée aux religieuses Augustines de Pont-l'Abbé. Sur le nouvel autel du Sacré-Cœur, se tenaient quatre petits anges d'une grâce parfaite (ils sont aujourd'hui sur le maître-autel de l'église de Lannilis).

Lors de l'enlèvement du grand retable, on avait mis à découvert, dans le grand mur du transept méridional, deux grandes arcades voûtées. D'après M. Le Men, l'une était l'enfeu qui avait abrité la tombe de Jean de Lespervez, qui occupa le siège de 1451 à 1472. Désormais, rien ne rappelle le souvenir de cet évêque dans la cathédrale dont il fut un des plus insignes bienfaiteurs. L'autre arcade était une ouverture faisant communiquer le transept avec la cour de l'évêché. Ces deux ouvertures furent bouchées ; le mur principal ne présentait donc qu'une grande surface nue d'un aspect assez déplaisant. L'auteur de la *Monographie* dit qu'on aurait pu remédier à cette nudité par les tableaux que possédait déjà la cathédrale, ou qu'on aurait pu obtenir du gouvernement.

Ce vœu exprimé par la plume d'un archéologue ne laisse pas que de surprendre. En général les amis du passé, admirateurs de nos vieilles églises gothiques ou romanes, ajouteraient volontiers pour elles une invocation aux litanies : « Des tableaux du Gouvernement délivrez-les, Seigneur. »

Mgr Sergent voulut obtenir un résultat analogue en usant d'un autre moyen : il fit placer devant le milieu de ce grand mur l'immense statue de la Vierge qu'on avait récemment enlevée de l'entrée du chœur ; la statue de Saint Corentin qui lui servait de pendant fut mise à une place semblable dans la chapelle des Trépassés. J'ai raconté dans l'*Histoire de Saint Corentin* (p. 239) les péripéties auxquelles donna lieu le déplacement de ces statues.

Elles ne demeurèrent pas longtemps dans le transept ; les nouveaux autels orientés vers le Levant étaient bien petits, les chapelles bien vides ; Mgr Sergent fit donc exécuter ce qui existe maintenant.

En parlant de la chapelle des Trépassés j'ai déjà signalé les avantages qu'il y avait à revenir à une disposition moins archéologique et moins liturgique, mais plus conforme aux exigences du bon goût et aux besoins du service religieux.

Le nouvel autel du Sacré-Cœur est de beaucoup le plus beau après le maître-autel. Il est d'onyx blanc d'un magnifique poli, les colonnettes d'onyx brun ont des bases et des chapiteaux de bronze doré et de très riches ornements où les émaux se mêlant à l'or couvrent le devant de l'autel, le tabernacle et le retable.

Les bas-reliefs du retable ont un caractère trop archaïque; l'artiste a voulu imiter le Moyen-Age jusque dans ses défauts. On peut en outre reprocher aux deux scènes qui se font vis à vis de ne pas se faire équilibre; l'une (l'apparition du Sacré-Cœur à la Bienheureuse Marguerite-Marie) présente deux personnages; l'autre (la Cène) en présente treize. Et puis, pourquoi la Cène dans ce bas-relief, quand elle est déjà représentée dans le vitrail placé au dessus? Comme on le voit, ces répétitions des mêmes sujets constituent un réel défaut dans la restauration moderne de la cathédrale, mais quand nous arriverons aux vitraux anciens nous verrons que le même reproche incombe encore bien plus aux bienfaiteurs primitifs de la même église.

Au dessus du tabernacle de l'autel du Sacré-Cœur est une statue de Notre-Seigneur debout sur une très élégante colonne. Plus encore que les bas reliefs cette statue de bronze doré mérite le reproche d'être un pastiche des œuvres les plus incorrectes du xiii^e siècle; si l'on veut imiter on trouvera des merveilles à copier dans les produits de cette grande époque sans y rechercher à plaisir comme un idéal les fautes d'anatomie, les manques de proportion et la raideur qu'il ne faut pas confondre avec la majesté.

On a essayé d'atténuer le caractère glacial de cette statue de Notre-Seigneur, en peignant le Cœur, le visage, les mains et les pieds, et la bordure des vêtements; quoique ce travail soit bien fait, il ne produit pas l'effet désiré.

Dans les niches sculptées, aux deux côtés de la chapelle, sont les statues de saint Thomas d'Aquin et de saint Bonaventure, toutes deux placées là en prévision du transfert du Saint-Sacrement dans la chapelle du Sacré-Cœur. On sait, en effet, que le Souverain-Pontife Urbain IV, voulant établir pour toute l'Eglise la fête du *Corpus Domini*, qui ne s'était célébrée jusque-là que dans le diocèse de Liège, chargea le docteur angélique et le docteur séraphique d'en composer l'office. Quand leur travail fut terminé, tous deux comparurent devant le Pape, et pendant que saint Thomas lisait les incomparables strophes de son *Pange lingua*, du *Verbum supernum*, du *Sacris solemniis*, ou les stances du *Lauda Sion*, ou ses responsoires parmi lesquels on ne saurait désigner le plus beau, saint Bonaventure mettait en pièces les pages de parchemin sur lesquelles il avait consigné les élans de son âme pour le Sacrement d'amour.

Les deux statues de la cathédrale rendent bien le caractère de

cette scène. Saint Thomas montre son office du *Saint-Sacrement*, saint Bonaventure rapproche le sien de sa poitrine comme pour le dissimuler.

Saint Thomas, la grande lumière de l'Eglise, est ordinairement représenté avec un soleil d'or sur la poitrine; ici on lui a donné les traits que l'on trouve dans ses portraits authentiques.

Pour saint Bonaventure, le sculpteur n'a point eu recours aux portraits anciens qui existent cependant, mais il lui a prêté des traits et une expression qui conviennent bien au docteur séraphique. Cette statue est fort belle.

Contre une colonne placée à l'entrée du transept est adossée, comme je l'ai dit, l'image de la sainte Face de Notre-Seigneur; l'ornementation qui l'entoure, la colonnette qui la supporte sont du meilleur goût.

Lorsqu'on débarrassa la cathédrale de son badigeon, on trouva, sur la partie plane de cette colonne, les traces d'une peinture murale représentant sainte Apolline.

2^e Chapelle de Saint-Benoît

A son origine (1464), cette chapelle fut placée sous le patronage de saint François, si populaire au Moyen-Age. Elle garda fort longtemps le même vocable, mais en 1770 elle était dédiée à Notre-Dame du Rosaire. Le Père Maunoir, dans le récit de ses missions en Basse-Bretagne, l'appelle « chapelle de Notre-Dame des trois Couronnes. » Les *trois couronnes* signifient les *trois chapelets*, c'est-à-dire encore le Rosaire. C'est ici que saint Corentin apparaissait à Catherine Daniélou, la pieuse femme qu'il avait si particulièrement prise sous sa protection; c'est de l'autel du Saint-Rosaire qu'il lui avait dit: « Cet autel sera ton asile; là tu trouveras tout ce qui sera nécessaire à ta subsistance. » Il lui avait montré sous l'autel un trou, dans lequel elle trouverait désormais autant d'argent que l'exigerait chaque nécessité qui se présenterait; et, en effet, dans tous les cas urgents, elle recourait à ce coffre-fort qui était à elle et qui lui fournissait le nécessaire, mais pour un jour seulement. L'autel du Rosaire était placé sous l'arcade qui existe entre la chapelle du Sacré-Cœur et le collatéral sud de la nef; comme je l'ai dit en parlant du collatéral nord, les autels n'ont pas été rétablis dans cette partie de la cathédrale.

Peu de temps après la promotion de Mgr Nouvel à l'évêché de Quimper, deux verrières furent placées dans les fenêtres avoisinant le palais épiscopal; l'une fut consacrée à l'histoire de saint Benoît, fondateur de l'ordre auquel, depuis trois ans, appartenait l'évêque; l'autre à l'histoire de saint Anselme, son patron de religion et l'une des gloires de la famille bénédictine.

Il n'y a pas à regretter que ces sujets, d'un intérêt tout personnel pour le nouveau prélat, aient été préférés à d'autres, car saint

Benoît et saint Anselme occupent l'un et l'autre une place très importante dans l'histoire de l'Eglise. Pour décrire les vingt médaillons retraçant la vie du Patriarche des moines d'Occident, je me servirai des *dialogues* de saint Grégoire-le-Grand, traduits par M. E. Cartier, l'ami et l'hôte des Bénédictins de Solesmes.

1. Ce premier médaillon est tant soit peu fantaisiste, et pour en trouver l'explication dans la vie de saint Benoît, il faut supposer que l'artiste a voulu indiquer que, dès son enfance, le saint s'adonna exclusivement à la prière. « Voyant que beaucoup, en étudiant, se laissaient entraîner sur la pente du vice, il méprisa l'étude des lettres, abandonna la maison et la fortune de son père et ne chercha plus qu'à plaire à Dieu seul. Il se retira ignorant volontaire, et son ignorance était pleine de sagesse. »

2. « Benoît, cependant, qui aimait mieux les persécutions du monde que ses louanges, et qui eût préféré souffrir pour Dieu que jouir des honneurs de cette vie, abandonna secrètement sa nourriture et se retira dans un lieu désert appelé Sublac (1), à quarante milles environ de Rome. Des eaux pures et fraîches y coulent en abondance et y forment d'abord un grand lac d'où sort ensuite une rivière. Benoît, dans sa fuite, rencontra un religieux nommé Romain, qui lui demanda où il allait. Lorsque celui-ci eut connu son dessein, il en garda le secret et l'aida à l'exécuter. Il lui donna l'habit religieux et lui rendit tous les services possibles. »

3. « L'homme de Dieu ayant trouvé le lieu qu'il désirait, se retira dans une grotte très étroite, où il vécut trois ans entièrement inconnu des hommes. Le moine Romain savait seul son existence. Il vivait dans un monastère voisin, sous l'obéissance de l'abbé Adéodat ; mais il déroba pieusement quelques heures à son abbé, pour porter, à certains jours, à Benoît le pain qu'il avait pu retrancher sur sa propre nourriture. Il n'y avait pas de chemin praticable du monastère de Romain à la grotte de Benoît, qui était dominée par un rocher très élevé. Romain descendait de ce rocher le pain attaché à une longue corde à laquelle il avait ajouté une petite clochette, afin qu'en l'entendant le serviteur de Dieu pût connaître l'arrivée de Romain et aller prendre le pain. Mais l'ancien ennemi, qui voulait empêcher la charité de l'un et le repas de l'autre, voyant un jour descendre le pain, jeta une pierre et brisa la clochette. Romain, cependant, ne cessa pas de prendre les moyens convenables pour fournir aux besoins de Benoît. »

4. « Dieu tout-puissant voulut enfin lui épargner cette peine, et faire connaître la vie de Benoît pour l'édification des hommes, et voici comment il plaça la lumière sur le chandelier, afin qu'elle éclairât tous ceux qui sont dans la maison du Seigneur. Un prêtre qui demeurait assez loin préparait son repas pour célébrer la fête de Pâques ; Dieu daigna se manifester à lui dans une vision et lui dit : « Tu te prépares un bon repas, et mon serviteur souffre de

« la faim dans sa retraite. » Le prêtre se leva aussitôt, et le jour même de la solennité de Pâques il alla, avec les aliments qu'il avait préparés, à la recherche du serviteur de Dieu, à travers les hautes montagnes, les vallées et les gorges profondes. Il le trouva, enfin, caché dans sa grotte, et lorsqu'ils furent assis pour bénir le Seigneur et s'entretenir des douceurs de la vie céleste, le bon prêtre qui était venu dit à Benoît : « Levez-vous, et prenons quelque nourriture, parce que c'est aujourd'hui la fête de Pâques. » L'homme de Dieu lui répondit : « Je sais que c'est Pâques pour moi, puisque j'ai le bonheur de vous voir. » Comme il était séparé des hommes, il ignorait que ce fût la solennité de Pâques ; mais le bon prêtre le lui assura de nouveau, en lui disant : « C'est aujourd'hui véritablement le jour de Pâques, jour de la résurrection du Seigneur ; vous ne devez pas prolonger votre jeûne, car je suis envoyé vers vous pour que nous goûtions ensemble les bienfaits du Tout-Puissant. » Ils bénirent donc le Seigneur et prirent leur repas ; quand il fut fini, et qu'ils se furent encore entretenus ensemble, le prêtre retourna à son église. »

5. « A la même époque, des bergers découvrirent la grotte de Benoît, et, en l'apercevant à travers les buissons, revêtu de peaux, ils le prirent d'abord pour quelque bête sauvage ; mais lorsqu'ils connurent ensuite le serviteur de Dieu, beaucoup perdirent les instincts de la bête pour mener une vie sainte. La réputation de Benoît se répandit dans les environs ; un grand nombre de personnes venaient le visiter, et ceux qui lui apportaient la nourriture du corps recevaient de sa bouche la nourriture de l'âme. »

6. « Il y avait dans les environs un monastère, dont l'abbé mourut, et toute la communauté vint trouver le vénérable Benoît et le conjura de vouloir bien la diriger. Il refusa longtemps, annonçant aux religieux qu'ils ne pourraient pas s'entendre. Mais enfin, vaincu par leurs prières, il finit par y consentir. Lorsqu'il voulut faire observer la règle dans le monastère et empêcher les frères de s'écarter à droite ou à gauche du bon chemin, comme ils le faisaient auparavant, ces religieux qu'il avait acceptés s'irritèrent follement et se mirent à s'accuser, entre eux, de s'être donné un tel supérieur, dont la sainte vie contrastait trop avec leur inconduite. Ils virent bien qu'ils ne pourraient plus, sous son obéissance, faire des choses défendues, et ils regrettèrent d'être obligés de renoncer à leurs habitudes. Il leur semblait dur, à leur âge, d'embrasser une vie nouvelle ; et comme l'exemple des bons est toujours à charge aux méchants, quelques-uns résolurent la mort de Benoît : il fut décidé qu'on empoisonnerait son vin. »

7. « Lorsque le vase de verre qui contenait le poison fut présenté à la table de l'abbé pour qu'il fût béni, selon l'usage, Benoît étendit la main et fit le signe de la croix. Le vase, qu'on tenait à une certaine distance, se rompit à ce simple signe, comme s'il se fût brisé contre une pierre. L'homme de Dieu reconnut aussitôt qu'on lui avait présenté un breuvage de mort, qui n'avait pu rece-

(1) Cette solitude s'appelle maintenant Subiaco.

voir le signe de vie. Il se leva sur-le-champ, et, le visage calme, l'esprit tranquille, il dit aux frères réunis : « Que le Dieu tout-puissant vous pardonne, mes frères ; pourquoi vouloir me traiter « de la sorte ? Ne vous avais-je pas dit, dès le principe, que nous « ne pourrions vivre ensemble ? Cherchez un abbé qui puisse « vous convenir ; car, désormais, ne comptez plus sur moi. » Il retourna sur-le-champ dans sa chère solitude, et il y vécut seul avec lui-même, sous le regard de Celui qui voit tout du haut du ciel. »

8. « Comme le saint homme devenait célèbre dans cette solitude par ses vertus et ses miracles, un grand nombre de personnes se réunirent près de lui pour servir Dieu, de sorte qu'il bâtit en cet endroit, avec l'aide de Notre-Seigneur Jésus-Christ, douze monastères, dans chacun desquels il plaça douze moines sous la direction d'un abbé. Il garda seulement quelques disciples près de lui pour les former davantage sous ses yeux. Quelques habitants de Rome, distingués par leur noblesse et leur piété, vinrent aussi le trouver et lui donnèrent leurs enfants à élever au service de Dieu. Équitius lui confia son fils Maur, et le patrice Tertulius, son fils Placide, deux enfants de grande espérance. Le jeune Maur se distinguait par sa sagesse et pouvait déjà être utile à son maître. » (1)

9. « Dans les monastères qu'il avait construits en cet endroit, il y en avait trois qui étaient sur des rochers, et les frères avaient, tous les jours, beaucoup de peine à descendre au lac pour y puiser de l'eau, d'autant plus que la pente était très rapide et présentait un véritable danger.

« Les religieux réunis des trois monastères vinrent trouver le serviteur de Dieu, Benoît, et lui dirent : « Il nous est bien pénible de descendre tous les jours au lac pour avoir de l'eau, et il « faudrait changer la place de nos monastères. » Benoît les consola doucement et les congédia. La nuit suivante, il monta sur les rochers de la montagne avec le petit Placide, dont j'ai parlé plus haut, et y resta longtemps en prière. Quand il eut fini, il plaça trois pierres en cet endroit comme indication, et il redescendit au monastère à l'insu de tous les religieux. Le lendemain, les frères étant revenus lui faire les mêmes plaintes, il leur dit : « Allez, et « sur le rocher où vous trouverez trois pierres placées l'une sur « l'autre, vous creuserez un peu. Dieu, qui est tout-puissant, « pourra bien faire couler de l'eau sur le haut de cette montagne, « afin de vous épargner la fatigue d'un si long chemin. » Ils allèrent au rocher que Benoît leur avait indiqué, et ils virent qu'il était déjà tout humide. Ils creusèrent un bassin que l'eau remplit aussitôt, et elle coula en si grande abondance, qu'elle forme encore

(1) Maur étant arrivé à l'âge viril, fut envoyé dans les Gaules par saint Benoît pour y fonder les premiers monastères de son ordre (Glanfeuil, en Anjou) ; il est donc pour la France le second père de la famille bénédictine.

aujourd'hui un ruisseau qui descend jusqu'au bas de la montagne. »

10. « Le saint homme, en changeant de lieu, ne changea pas d'ennemi, et ses combats furent d'autant plus rudes qu'il eut pour adversaire le maître du mal en personne. Le village fortifié qu'on appelle Cassin est situé sur le flanc d'une haute montagne qui s'élargit comme pour le recevoir. Elle s'élève à près de trois milles au-dessus. A son sommet, qui se perd dans les airs, se trouvait un temple très ancien où des gens grossiers adoraient encore Apollon, comme les païens d'autrefois. Autour du temple étaient des bois consacrés au culte des démons, où une foule d'insensés continuaient à offrir des sacrifices sacrilèges (1). Dès que le Saint fut arrivé, il brisa l'idole, renversa l'autel, et brûla les bois sacrés. »

11. « Dans le temple même d'Apollon, il établit un oratoire à saint Martin ; il en dédia un autre à l'endroit même où était l'autel du dieu et se mit à prêcher la foi avec ardeur et persévérance au peuple des environs. »

12. « Un jour que les religieux travaillaient aux bâtiments du monastère, ils creusèrent la terre à une certaine profondeur et trouvèrent une idole de bronze qu'ils jetèrent pour le moment au hasard dans la cuisine. Tout à coup on vit des flammes s'élancer, et il sembla, aux yeux de tous les moines, que le feu allait détruire l'édifice ; on jeta de l'eau, et le bruit qu'on fit pour éteindre l'incendie attira l'homme de Dieu. Comme il ne vit pas le feu que croyaient voir les frères, il inclina la tête pour prier ; puis il rappela les frères qui étaient le jouet de cette illusion, et leur recommanda de faire le signe de la croix sur leurs yeux, afin qu'ils vissent bien que la cuisine était intacte et que toutes ces flammes étaient une tromperie du démon. »

13. « Un jour qu'il était sorti avec les frères pour travailler aux-champs, un paysan portant dans ses bras son enfant mort vint au monastère, tout égaré par la douleur de la perte qu'il avait faite, et demanda le père Benoît. Quand on lui dit que le Père Benoît était aux champs avec les frères, il jeta aussitôt le corps de son fils devant la porte du monastère, et courut tout hors de lui, chercher le bienheureux. A cette heure même, l'homme de Dieu revenait du travail avec les frères, et dès que le pauvre paysan l'aperçut, il se mit à crier : « Rendez-moi mon fils ! « rendez-moi mon fils ! » L'homme de Dieu s'arrêta à ces paroles et lui dit : « Hé quoi ! vous ai-je ôté votre fils ? » Le paysan lui répondit : « Il est mort ; venez, ressuscitez-le ! » Le serviteur de Dieu fut très-contristé en l'entendant : « Retirez-vous, dit-il, mes « frères ; retirez-vous : ce n'est pas à nous, c'est aux saints Apô- « tres à faire ces choses. Pourquoi vouloir nous imposer des far-

(1) Ce fut en 529 que saint Benoît quitta Subiaco pour le mont Cassin ; il avait alors quarante-neuf ans.

« deaux que nous ne pouvons porter ? » Mais le malheureux, poussé par la douleur, persistait dans sa demande, et jurait qu'il ne se retirerait pas avant qu'il eût ressuscité son fils. Alors le serviteur de Dieu lui dit : « Où est-il ? » Il répondit : « Voici son corps étendu devant la porte du monastère. » L'homme de Dieu y alla avec les frères, se mit à genoux et se pencha sur le petit corps de l'enfant, puis se leva, et tendit les mains au ciel en disant : « Seigneur, ne considérez pas mes péchés, mais la foi de cet homme qui demande la résurrection de son fils, et rendez à ce petit corps l'âme que vous en avez retirée. » A peine eut-il fait cette prière, que l'âme en revenant fit tressaillir le corps de l'enfant, à la vue de tous les assistants, qui remarquèrent cette secousse et ces mouvements miraculeux. Benoît prit l'enfant par la main, et le rendit à son père, vivant et bien portant. »

14. « Un de ses religieux s'était laissé aller à l'inconstance et ne voulait plus rester au monastère. L'homme de Dieu le reprenait sans cesse et lui donnait souvent des conseils ; mais il persistait à vouloir quitter la communauté, et il l'importunait de ses prières pour qu'il lui rendit sa liberté. Un jour, le vénérable abbé, fatigué de ses sollicitations, se fâcha et lui ordonna de partir. A peine fut-il sorti du monastère qu'il aperçut, dans le chemin, un dragon qui se dressait contre lui, la gueule ouverte. A la vue de ce dragon qui voulait le dévorer, le religieux, tout saisi et tremblant, se mit à crier bien fort : « Au secours ! au secours ! ce dragon va me dévorer. » Les frères accoururent et ne virent pas le dragon ; mais ils ramenèrent le moine, plus mort que vif, au monastère. Il promit bien aussitôt de n'en jamais sortir, et depuis lors il fut fidèle à sa promesse. Les prières du saint abbé lui avaient fait apercevoir, se dressant contre lui, le dragon qu'il suivait auparavant sans le voir. »

15. « Du temps des Goths, leur roi Totila ayant entendu parler de l'esprit prophétique du saint homme, se mit en route pour son monastère ; il s'arrêta à quelque distance, et envoya annoncer son arrivée. Lorsqu'on lui eut répondu du monastère qu'il pouvait venir, ce prince astucieux voulut éprouver si l'homme de Dieu avait réellement l'esprit de prophétie. Dans ce but, il choisit son écuyer Riggo, lui fit prendre sa chaussure et ses ornements royaux, et il lui ordonna d'aller se présenter à Benoît, comme s'il était le roi en personne ; il voulut que trois seigneurs de sa cour, Vultéric, Ruderic et Blindin, qui l'accompagnaient le plus ordinairement, marchassent à ses côtés pour convaincre le serviteur de Dieu que c'était bien le roi Totila, et il l'entoura d'honneurs et de gardes, de manière à ne laisser aucun doute sur sa dignité, à la vue de son escorte et de ses vêtements de pourpre. Lorsque Riggo, ainsi revêtu et accompagné, entra dans le monastère, l'homme de Dieu était assis assez loin, et le vit arriver ; dès qu'il put s'en faire entendre, il lui cria : « Quittez, mon fils, quittez tout ce que vous portez ; cela ne vous appartient pas. » Riggo tomba sur-le-champ par terre, tout tremblant

d'avoir osé se jouer d'un si grand homme, et tous ceux qui l'escortaient se prosternèrent comme lui. Lorsqu'ils se relevèrent, ils n'osèrent pas approcher de Benoît ; mais ils retournèrent vers le roi, et ils lui annoncèrent en tremblant comment ils avaient été promptement découverts. »

16. « Sa sœur Scholastique, qui s'était consacrée au Seigneur tout-puissant dès son enfance, avait coutume de venir le voir une fois tous les ans (1). L'homme de Dieu sortait, pour la recevoir dans une dépendance du monastère qui n'en est pas éloignée. Une fois qu'elle était venue selon son habitude, son vénérable frère descendit vers elle avec quelques disciples, et ils passèrent toute la journée à louer Dieu et à s'entretenir de choses saintes. Les ténèbres de la nuit couvraient déjà la terre, lorsqu'ils prirent ensemble quelque nourriture. Comme ils étaient encore à table et que l'heure s'avancait dans leurs pieux entretiens, la sainte femme adressa cette demande à son frère : « Je vous prie de ne pas me quitter cette nuit, afin que nous puissions parler jusqu'au matin des joies de la vie céleste. » Benoît lui répondit : « Que dites-vous là, ma sœur ? je ne puis aucunement rester hors du monastère. »

« Le ciel était alors si pur qu'il n'y avait pas dans l'air l'apparence d'un nuage. La pieuse vierge, en entendant le refus de son frère, posa sur la table ses mains entrelacées, et y cacha son visage pour prier le Seigneur tout-puissant. A l'instant où elle relevait la tête, il y eut un tel éclat d'éclairs et de tonnerre, un tel déluge de pluie, que le vénérable Benoît et les frères qui l'avaient accompagné n'auraient jamais pu franchir le seuil du lieu où ils se trouvaient. C'est que la sainte femme, en inclinant la tête dans ses mains, avait répandu sur la table des ruisseaux de larmes qui avaient changé en pluie la sérénité du ciel. L'orage suivit de près sa prière, et il y eut un tel rapport entre cette prière et cette tempête, que le tonnerre gronda au moment même où elle leva la tête, et que la pluie tomba en même temps. »

« L'homme de Dieu, au milieu de ces éclairs, de ces tonnerres et de ces torrents de pluie, vit bien qu'il ne pouvait pas retourner à son monastère ; il s'en plaignit avec tristesse, en disant : « Que le Dieu tout-puissant vous pardonne, ma sœur ! qu'avez-vous fait ? » Elle répondit : « Je vous ai prié, et vous n'avez pas voulu m'écouter ; j'ai prié mon Seigneur, et il m'a exaucée. Maintenant sortez, si vous le pouvez ; laissez-moi, et retournez au monastère. » Mais il ne pouvait quitter la maison ; il avait refusé d'y rester, et il y resta malgré lui. Ils veillèrent alors toute la nuit, se rassasiant des saintes paroles qu'ils se disaient l'un à l'autre sur la vie spirituelle. »

(1) « Saint Benoît et sainte Scholastique étaient jumeaux. On ignore la vie de la sœur du saint patriarche. Catherine Émérich, dans ses visions, raconte d'intéressants détails sur leur enfance. La dernière entrevue des deux saints eut lieu le 6 février, puisque sainte Scholastique mourut quatre jours après, le 10 février 543. »

17. « Pendant que les frères dormaient encore, l'homme de Dieu, Benoît, veillait et devançait l'heure des prières de la nuit. Comme il se tenait à la fenêtre, et qu'il invoquait le Dieu tout-puissant, soudain, au milieu de l'obscurité la plus grande, il vit une lumière descendre d'en haut et dissiper les ténèbres ; son éclat était si grand qu'il surpassait même la clarté du jour. Or dans cette vision il se passa une chose admirable ; car ainsi qu'il le raconte lui-même, le monde entier fut présenté à ses yeux, comme ramassé dans un seul rayon de soleil. Le vénérable Père, pendant qu'il avait le regard fixé dans cette éblouissante lumière, vit l'âme de l'évêque de Capoue, Germain, portée au ciel par les anges dans un globe de feu. »

18. « L'homme qui brilla dans le monde par tant de miracles, l'éclaira grandement aussi par sa doctrine ; car il écrivit pour les moines une règle remarquable, surtout par sa discrétion et par la clarté de son langage. »

19. « Six jours avant sa mort, il ordonna d'ouvrir son tombeau, et il fut aussitôt pris d'une fièvre dont la violence le fatiguait beaucoup. Comme il s'affaiblissait toujours davantage, le sixième jour il se fit porter par les disciples à l'église, et là il prépara son passage à une autre vie par la réception du corps et du sang de Notre-Seigneur ; puis, appuyant ses membres défaillants sur les bras de ses disciples, il se tint les mains levées vers le ciel et rendit le dernier soupir au milieu de sa prière (1). »

20. « Le même jour, deux religieux, l'un qui était au monastère et l'autre qui en était éloigné, connurent sa mort par une même vision. Ils virent une route ornée de tentures et resplendissante d'innombrables lumières. Elle allait de la cellule de Benoît jusqu'au ciel, dans la direction de l'orient. Un homme d'un aspect vénérable et tout lumineux leur demanda quelle était cette voie qu'ils apercevaient, et comme ils avouaient ne pas le savoir, il leur dit : « C'est la voie par laquelle Benoît, le bien-aimé du Seigneur, est monté au ciel. » Ceux qui étaient absents connurent alors, au signe qui leur avait été prédit, la mort du saint homme en même temps que les frères qui en avaient été témoins. »

Au tympan du vitrail sont les armes de Mgr Nouvel se décomposant comme il suit : 1° les armes de l'ordre de saint Benoît, 2° les armes de la famille Nouvel : *d'argent au pin terrassé d'azur, supporté par deux cerfs affrontés de gueules*, 3° le Sacré-Cœur de Jésus et le saint Cœur de Marie, que Mgr Nouvel avait placés, l'un au sommet et l'autre à la base du cartouche portant ses armoiries. La branche bénédictine à laquelle il appartenait s'est en effet placée sous le patronage des Cœurs de Jésus et de Marie.

Le vitrail de Saint-Benoît présente un coloris peu riche ; la couleur de l'habit bénédictin rendait difficile une coloration bien

riante ; je crois cependant qu'il était facile d'obtenir ici un meilleur résultat dans les médaillons, auxquels on peut encore adresser un reproche : leur forme ronde les fait ressembler à vingt assiettes placées par rangs de cinq sur un dressoir. La mosaïque pour laquelle le peintre pouvait choisir librement les couleurs de sa palette présente la richesse de tons propre aux draps mortuaires.

3° Chapelle de Saint-Anselme

Après avoir parlé de la chapelle où se voit le vitrail de saint Benoît, M. Le Men ajoute : « Tout porte à croire qu'il y a eu, autrefois, des chapelles dans les trois travées existant entre la chapelle de Saint-François et le portail Notre-Dame, mais ce n'est qu'une présomption en faveur de laquelle je ne puis apporter aucune preuve. Il y avait dans la cathédrale plusieurs chapelles dont il m'a été impossible de déterminer la situation, et qui pouvaient bien être placées dans cette partie de la nef. »

Avant la dernière restauration de la cathédrale, la fenêtre où se trouve le vitrail de saint Anselme était complètement bouchée, et dissimulée par un grand tableau signé Charles Le Febvre et représentant la *Transfiguration* ; c'était un don obtenu du ministère vers 1840. Ce tableau a été détruit par l'humidité, et quand on a voulu le restaurer, à une époque assez récente, il est tombé en loques. Lorsqu'on l'enleva de sa première place, les meneaux de l'ancienne fenêtre apparurent ; c'étaient de grandes lignes droites qui allaient se perdre dans l'ogive. Mgr Sergent fit reproduire à la place de ces vulgaires montants les meneaux très élégants de la fenêtre qui fait face dans le collatéral Nord, et où se voit le vitrail de Saint-Pol-Aurélien. En même temps il fit démolir une construction parasite qui enlaidissait la cour de l'évêché et bouchait extérieurement la fenêtre de cette chapelle ; un petit cloître copié sur celui de l'ancien couvent des Carmes de Pont-l'Abbé rejoignit à la chapelle du Sacré-Cœur l'escalier du palais épiscopal, mais surtout vint servir d'abri à la petite porte pratiquée autrefois par Mgr Graveran au-dessous de la fenêtre qui nous occupe.

J'ai déjà dit pourquoi la vie de saint Anselme fut choisie par Mgr Nouvel pour fournir ici le sujet d'une verrière.

1. Saint Anselme, âgé d'un peu plus de quinze ans, assiste à la mort de sa pieuse mère Ermemberge.

2. Le vénérable Lanfranc, prieur de l'abbaye du Bec, en Normandie, dirige les études de saint Anselme et l'exhorte à embrasser l'état monastique.

3. Saint Anselme, âgé de vingt-huit ans, reçoit l'habit de l'ordre de saint Benoît.

M. J.-J. Ampère commence ainsi sa belle et savante notice sur saint Anselme : « Dans une petite vallée de la Normandie, non

(1) Saint Benoît mourut à l'âge de soixante-trois ans, le 21 mars 543.

loin de cette ville de Brionne où l'on condamna les innovations de Bérenger (1), une tour s'élève parmi les arbres, près d'un ruisseau. Voilà tout ce qui reste de l'abbaye du Bec. J'ai visité avec respect ce lieu solitaire et presque ignoré ; car c'est là qu'a écrit saint Anselme, c'est là que ce puissant esprit a recommencé le mouvement de la pensée chrétienne. » (2) Mouvement merveilleux, en effet, car sous Lanfranc et son successeur l'abbaye normande devint une pépinière de saints et savants évêques.

4. Saint Anselme donne ses soins à un jeune moine malade. Ce religieux s'appelait Osberne. Malgré d'excellentes qualités naturelles, il s'était pris d'une profonde antipathie pour saint Anselme qui, après trois ans de profession seulement, était devenu prieur à la place de Lanfranc. Feignant de voir dans ses malices des espiègleries ou des enfantillages, le Saint supportait tout pourvu que la règle monastique ne fut pas enfreinte. Osberne fut vaincu, il s'attacha au prieur par l'affection la plus vive, devint sérieux, religieux accompli, et donnait les plus belles espérances quand la mort l'enleva.

5. Dieu révèle à saint Anselme l'état de conscience des religieux du monastère.

Le prieur ne se contentait pas de leur faire connaître ce qui les éloignait ou les rapprochait de Dieu, mais il leur montrait les causes de leurs défauts ou de leurs vertus, et les moyens d'acquiescer celles-ci ou de combattre ceux-là. Ses exhortations n'étaient pas seulement très sages, mais il les faisait avec l'éloquence la plus persuasive.

6. Pour figurer les lumières surnaturelles que Dieu lui communiquait dans la prière ou dans l'étude, le peintre-verrier a ici représenté saint Anselme plongé dans une clarté très vive.

7. Etant devenu abbé du Bec à la mort du pieux Herluin, en 1078, il se fit le père des pauvres, qu'il secourut d'ailleurs avec d'autant plus de générosité que le monastère possédait de grands biens.

8. De prieur du Bec, son maître Lanfranc était d'abord devenu abbé de Saint-Etienne de Caen, puis archevêque de Cantorbéry. A sa mort, le siège primatial d'Angleterre resta vacant pendant cinq ans. Guillaume Le Roux, « qui craignait Dieu fort peu et les hommes pas du tout », avait succédé, en 1087, à son père Guillaume le Conquérant, comme roi d'Angleterre et duc de Normandie. S'appropriant le revenu des sièges épiscopaux vacants, il s'opposait à toute élection d'évêques, et il était allé jusqu'à dire : « L'archevêque de Cantorbéry, c'est moi ! » Frappé aussitôt par la main de Dieu, il tomba malade à Glocester et fut bientôt à l'extrémité. Le saint abbé du Bec étant alors en Angle-

terre pour s'y occuper des intérêts de sa communauté, alla voir le roi qui se rendit à ses exhortations, fit une confession générale, promit de réparer tous les maux qu'il avait faits à l'Eglise et à ses peuples.

9. A la Chaize-Dieu, il éteignit, par le signe de la croix, un incendie qui menaçait de dévorer le monastère, et n'y causa pas le moindre dommage. (Ce médaillon occupe ici une place qui ne lui appartient pas ; saint Anselme n'accomplit ce miracle que plus tard, en revenant de Rome en Angleterre.)

10. Guillaume Le Roux nomma à l'archevêché de Cantorbéry Anselme qui, d'abord, protesta de toute son énergie, mais se rendit enfin aux supplications de tous les évêques d'Angleterre. Il fut sacré le 4 décembre 1093. Le jour de Noël suivant, il reçut du roi les dernières marques d'honneur et de sympathie.

11. Ayant eu occasion de résister aux exigences pécuniaires de ce prince et s'étant montré énergique dans la revendication du patrimoine des pauvres, il se vit refuser l'autorisation d'aller à Rome pour y recevoir le Pallium des mains d'Urbain II. Cette lutte étant ouverte, Guillaume Le Roux y montra tout ce que peuvent la cupidité, la fourberie et le sot orgueil qui a porté tant de princes à usurper sur le pouvoir spirituel ; saint Anselme ne fut pas seulement désintéressé, intrépide, mais aussi disposé à respecter l'autorité royale dans ses réclamations légitimes qu'à la combattre dans ses attentats contre la liberté ou la propriété. Le roi finit par reconnaître qu'il n'avait point le plus noble rôle en cette affaire et, pour son honneur bien plus que par esprit de justice, il changea enfin de tactique. Lui qui avait osé signifier à l'archevêque qu'il lui interdisait tout appel au Pape, lui permit cependant de partir pour Rome. Bien que cette permission fut accordée de très mauvaise grâce, saint Anselme vint remercier le prince, lui témoigna sa reconnaissance, son respect et son affection et lui demanda la permission de le bénir. Le lendemain il fit ses adieux à son peuple, prit sur l'autel de sa cathédrale le bourdon et la panetière de pèlerin et partit suivi d'une foule nombreuse. Un émissaire du roi osa fouiller ses bagages au moment de l'embarquement à Douvres (10 octobre 1097).

12. Saint Anselme ayant débarqué d'abord à l'île d'Ouessant (1) vint bientôt sur le continent. En Normandie, en Bourgogne, en Savoie, partout, sa marche fut un véritable triomphe ; enfin arrivé à Rome, il y reçut du bienheureux Urbain II l'accueil le plus honorable et des éloges tels que dans son humilité il n'osait même pas lever les yeux.

13. Comme l'air de Rome n'était pas favorable à sa santé, saint Anselme ne resta que dix jours dans le palais du Pape. Avec l'agrément d'Urbain II, il se retira au monastère de Saint-Sauveur, dans les environs de Capoue ; un ancien moine du Bec, Jean,

(1) Hérétique qui rejetait le dogme de la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie et que combattit Lanfranc.

(2) *Histoire littéraire de la France sous Charlemagne et durant les X^e et XI^e siècles*. Ch. XVIII, p. 338.

(1) *Petits Bollandistes*.

vieil ami du Saint y était abbé. Comme un des domaines de l'abbaye manquait d'eau, saint Anselme fit jaillir une source à laquelle on attribue encore aujourd'hui des effets surnaturels.

14. Urbain II venait de convoquer un Concile pour travailler à l'union des Grecs avec l'Eglise Romaine. Au mois d'octobre 1098, 123 évêques se réunirent à cet effet dans la ville de Bari, et le Pape y amena saint Anselme. Pendant une des sessions il l'apostropha en ces termes : « Anselme, archevêque des Anglais, notre père et notre maître, c'est maintenant qu'il vous faut employer toute votre science et toute votre éloquence ! Montez dans cette chaire ; défendez notre mère la sainte Eglise contre les attaques des Grecs ; venez à notre aide, envoyé de Dieu. » Dès qu'Anselme se fut levé, tous les regards se tournèrent vers cet évêque inconnu qui jusque-là s'était tenu dans l'ombre, mais le Souverain-Pontife continua de faire son histoire, parlant de ses écrits, de sa sainteté, de ses luttres pour la foi ; cet éloge se prolongea au point que le discours de saint Anselme dut être remis au lendemain. Ce discours est devenu depuis, le traité *De la Procession du Saint-Esprit* (contre les Grecs). Ce fut la clôture de cette question. On s'occupa ensuite des affaires de l'Eglise en Angleterre, et quand la situation eut été exposée, l'indignation contre le monarque Anglo-Normand fut universelle dans le Concile ; les Grecs s'unissaient aux Latins pour conjurer le Pape d'excommunier Guillaume Le Roux ; mais saint Anselme se jetant aux genoux du bienheureux Urbain II, le supplia avec larmes de différer cette sentence.

15. Saint Anselme se trouvait au monastère de la Chaise-Dieu, dans le midi de la France, quand le Roi Guillaume Le Roux, son persécuteur, mourut dans l'impénitence. Henri I^{er}, son successeur, lui écrivit aussitôt que toute l'Angleterre soupirait après le bonheur de le revoir. Le saint archevêque partit immédiatement et arriva à Douvres le 23 septembre 1100. Son exil avait duré près de trois ans. Le roi fit d'abord au primat un excellent accueil, mais la vie de l'archevêque de Cantorbéry devait encore être troublée par les tendances des rois anglais à usurper sur le spirituel. Le prince prétendait lui donner l'investiture ; or, Pascal II, qui venait de succéder à Urbain II, condamnait avec la même énergie que son prédécesseur tout attentat de ce genre. Après avoir beaucoup souffert des conséquences de cette querelle, mais en trouvant des consolations dans les lettres de sainte Mathilde, reine d'Angleterre, de Philippe-Auguste, roi de France et de son fils Louis (qui lui succéda), saint Anselme eut enfin la joie de se réconcilier avec son roi. Le 15 août 1106, Henri I^{er} scella la paix avec le primat, au monastère du Bec. Cette fois l'union devait être définitive ; elle fut telle qu'en quittant l'Angleterre, le roi chargea l'archevêque de l'administration du royaume.

16. Vers la fin de 1108, saint Anselme tomba dans une extrême faiblesse ; ne pouvant plus célébrer la messe, il se faisait chaque jour porter à l'église pour assister aux saints mystères et y participer. Ses souffrances ne purent l'empêcher de mettre la dernière

main à son *Traité sur la concorde de la prescience, de la prédestination, de la grâce avec le libre arbitre*. La veille de sa mort il dit qu'il était prêt à paraître devant Dieu, mais qu'il regrettait de n'avoir pas le temps d'écrire sur l'*origine de l'âme*. Comme on le pria de bénir le royaume d'Angleterre et la famille royale, il laissa un libre cours à ses sentiments pour sa patrie d'adoption ; ses mains défaillantes semblèrent reprendre toute leur force d'autrefois ; cette bénédiction fut reçue au milieu des pleurs et des sanglots. Dans la nuit du mardi de la Semaine sainte, on lui lut dans l'Evangile de saint Jean le récit de la Passion du Sauveur. Le lecteur étant arrivé à ce passage : « Puisque vous avez été ferme avec moi dans la lutte et les tentations, voici que je vais vous préparer le royaume que mon Père m'a préparé à moi-même, pour que vous mangiez et buviez avec moi dans mon royaume », le saint vieillard leva les yeux au ciel avec un ineffable sourire.

Un peu après, il se fit mettre sur la cendre, reçut le saint Viatique, puis l'Extrême-Onction et rendit le dernier soupir le 23 avril 1109, dans la 76^e année de son âge.

Né dans la cité d'Aoste, qui faisait alors partie du duché de Savoie, saint Anselme n'appartient donc pas à la France par son origine, et cependant il peut être regardé comme une de nos gloires nationales, puisqu'il passa la plus grande partie de sa vie dans une abbaye normande et y fut initié par des maîtres français aux secrets de la science et à la perfection religieuse.

Après avoir parlé de cette chapelle et de son vitrail, M. Le Men ajoute dans la *Monographie* : « Les deux travées suivantes n'ont jamais été éclairées ; preuve certaine que l'évêché, au mur duquel elles correspondent, occupait, au x^e siècle, la place qu'il occupe aujourd'hui. En débadaigeonnant, il y a quelques années, l'une d'elles, la plus voisine de celle que je viens de décrire, on put s'assurer qu'il avait autrefois existé dans le mur qui la limite au Sud, une petite fenêtre grillée qui permettait de voir de l'évêché dans l'église. »

Cette chapelle n'a reçu aucune décoration ; on y voit seulement deux confessionnaux.

4^e Chapelle de Notre-Dame de Lourdes

Ici encore, il y a peu d'années, rien n'attirait l'attention ; comme dans presque toutes les églises de notre diocèse, l'apparition de la Très-Sainte-Vierge à Lourdes était rappelée à la cathédrale, mais par une simple statue placée dans la chapelle de Saint-Joseph. M. de Penfentenyo, archiprêtre de Quimper, crut que ce n'était point assez pour contenter la dévotion générale et il voulut une chapelle exclusivement consacrée à Notre-Dame de Lourdes. On pensa qu'en satisfaisant la piété des fidèles on pourrait profiter de cette circonstance pour rendre moins triste l'aspect

du bas-côté Sud de la nef. Il est évident que ce résultat a été obtenu. Un soubassement en forme d'autel porte un retable surmonté lui-même d'une grande niche. Dans le soubassement et le retable sont des panneaux provisoires qui seront remplacés (lorsque les ressources le permettront), par des sculptures représentant les miracles les plus ordinaires à Lourdes : les aveugles, les sourds, les muets et les boiteux guéris. Un des panneaux définitifs est déjà exécuté ; il occupe le centre du retable et représente la basilique de Lourdes et la grotte dans le magnifique cadre que leur forment les Pyrénées. Ce bas-relief, d'une bonne exécution, a été peint, non par un décorateur habituellement livré à ce genre de travail, mais par un paysagiste d'un réel talent et qui a rendu ici d'une manière remarquable les effets de lumière sur le sommet des montagnes. Le bas-relief et le groupe qui le surmonte sortent des ateliers de M. Cachal-Froc.

Dans le mur latéral de la chapelle est un moulage en plâtre du bas-relief en bronze offert par le diocèse de Quimper à la basilique de Lourdes, après que notre pèlerinage de 1882 eut été préservé d'une catastrophe imminente à Champ-Saint-Père, en Vendée. L'inscription peinte au-dessus de l'ex-voto en explique la signification. Le bas-relief est l'œuvre de M. Vallée, sculpteur à Nantes.

Au centre de la grille, dans la chapelle de Notre-Dame de Lourdes, est un reliquaire où l'on vénère un cheveu de la Très-Sainte-Vierge.

5° Chapelle du Sépulcre

Cette chapelle est placée sous la tour du Midi. Elle fut construite en 1424. On y voit le tombeau en kersanton d'Alain Le Maout, qui fut d'abord chanoine de Quimper, confesseur et prédicateur du duc François II. Il fut élu évêque de Léon en 1482 et transféré au siège de Quimper en 1484 ; il mourut en 1493 et fut inhumé à la place qu'il avait lui-même choisie. M. Le Men dit que le choix de ce prélat lui fut inspiré par son humilité, et cela parce que cette chapelle, placée alors sous le vocable de sainte Marie-Magdeleine, était « la seule partie de l'église où il fut permis aux lépreux et aux caqueux de se tenir pour entendre la messe et assister aux autres cérémonies religieuses. »

Il existe certainement une tradition locale à ce sujet ; l'auteur de la *Monographie* n'a fait qu'indiquer ici une croyance populaire ; mais une telle opinion n'est-elle pas erronée ?

Je serais porté à croire non pas que les lépreux étaient confinés sous la tour, mais qu'ils n'étaient même pas admis dans la cathédrale où leur présence, même dans les conditions qu'on vient de dire, aurait infailliblement écarté quantité de gens bien portants. Il doit y avoir ici une confusion qui s'explique d'ailleurs facilement. M. Faty a fait un travail savant et très précis sur les

hôpitaux de Quimper, et il y a fait l'historique de l'ancienne léproserie de notre ville. Cette léproserie ou *maladrerie* était située dans le faubourg de la rue Neuve, à Penn-ar-Stang, et elle possédait sa chapelle spéciale, qui était pour les pauvres lépreux une sorte d'église paroissiale ayant ses fonts baptismaux ; or, cette chapelle était aussi placée sous le vocable de sainte Marie-Magdeleine. N'est-ce pas cette similitude de nom qui a amené une confusion entre deux chapelles dont l'une faisait partie de la cathédrale, tandis que l'autre en était même éloignée.

Mais si, pour des motifs de salubrité publique, les lépreux n'avaient pas le droit d'aborder l'église Saint-Corentin, cette chapelle de Sainte-Magdeleine n'était-elle pas ouverte et réservée aux *caqueux* ?

Cette dénomination injurieuse ne s'appliquait pas, en effet, aux seuls malheureux atteints de la lèpre, mais à tous ceux qui exerçaient certaines professions pour lesquelles le peuple breton affectait un profond mépris. Même à notre époque il reste encore dans nos campagnes quelque chose de ces regrettables préjugés. La cathédrale de Saint-Pol-de-Léon avait, comme celle de Quimper, sa chapelle réservée aux *caqueux*.

Pour en revenir à l'évêque Alain Le Maout, disons qu'il était né au Faouët. Son tombeau, renversé et mutilé en 1793, fut relevé et restauré par les soins de Mgr Graveran. En 1873, M. Le Men fit établir sur la table du tombeau l'ancienne inscription qu'on lisait autrefois sur ce monument.

Si l'on veut se rendre compte de la différence qui existe entre la disposition de l'ancienne chapelle de la Magdeleine et celle de notre chapelle du sépulcre, on n'a qu'à se reporter à ce qui a été dit de la chapelle actuelle des Fonts-Baptismaux.

Outre la sépulture épiscopale déjà signalée, on remarque encore dans cette partie de la cathédrale : 1° une ouverture par laquelle on monte les cloches ; 2° un cul-de-lampe qui portait autrefois la statue de saint Roch.

Mais ce qui frappe ici surtout l'attention, c'est la représentation de l'ensevelissement du Sauveur.

Mgr Sergent se trouvant à Bourges y admira beaucoup le *Sépulcre* qu'on vénère dans l'église métropolitaine et sollicita de Mgr de Latour-d'Auvergne l'autorisation de faire exécuter un moulage du groupe principal (1).

Les chanoines de la métropole objectèrent avec raison qu'une œuvre d'art comme celle-là perd toujours à être vulgarisée. Sur la promesse de l'évêque de Quimper de faire briser les moules aussitôt que le travail aurait été exécuté pour sa cathédrale, seule admise à posséder une copie, le Chapitre de Bourges joignit son adhésion à celle de l'archevêque.

Le groupe se compose des personnages suivants :

(1) A Bourges, le sépulcre est entouré des statues de plusieurs ducs et duchesses de Berry, et d'autres personnages historiques.

Joseph d'Arimathie et Nicodème tiennent les extrémités du linceul sur lequel est étendu Notre-Seigneur. A côté de la Mère de douleur est l'apôtre saint Jean dans l'attitude d'une profonde pitié; les trois Marie font cortège à la Très-Sainte Vierge. On peut regretter que sainte Marie-Madeleine ne soit pas représentée la tête nue et les cheveux dénoués; elle ne se distingue pas assez des deux autres saintes femmes, Marie Salomé, mère de saint Jean et de saint Jacques-le-Majeur, Marie, mère de saint Thadée et de saint Jacques-le-Mineur.

Le Sépulcre n'a pas eu la bonne fortune de plaire à M. Le Men, comme on en jugera par l'appréciation suivante : « Mgr Sergent a fait placer dans cette chapelle un sépulcre entouré de personnages polychromes de grande taille, qui excitent l'admiration des gens de la campagne. » J'avoue humblement que je partage l'admiration de ces bons ruraux; d'ailleurs le Sépulcre n'excite pas seulement l'admiration, mais la dévotion.

M. Froc-Robert, qui avait été chargé de reproduire le Sépulcre de Bourges et de polychromer son moulage s'en est fort bien acquitté comme on peut le voir; c'est aussi de sa maison que proviennent les nombreuses statues commandées pour la cathédrale sous l'épiscopat de Mgr Sergent : Saint Corentin (à l'entrée du chœur), saint Guénolé, saint Conogan, saint Pierre, saint Frédéric, saint Mathurin, saint Roch, saint Raphaël, saint Paul, saint Jean l'évangéliste, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, et sous l'épiscopat de Mgr Nouvel la statue de saint François d'Assise.

De la maison Cachal-Froc proviennent les statues de Notre-Dame (à l'entrée du chœur), saint Yves, saint Corentin (dans sa chapelle), saint Primel, Notre-Seigneur prêtre éternel, Notre-Dame de la Victoire, saint Michel, saint Jean Baptiste, sainte Madeleine, sainte Anne, saint Joachim, Notre-Dame de Lourdes et Bernadette.

La maison Raffl a fourni les statues de saint Joseph et de sainte Thérèse; enfin la Vierge-Immaculée placée sur l'autel du Rosaire, et les anges portant des candélabres (que l'on utilise pour toutes les solennités) viennent de la maison Mayer, de Munich.

Au-dessus du Sépulcre est un vitrail représentant différentes scènes de la Passion du Sauveur.

1. La sainte agonie;
2. Le baiser de Judas;
3. Notre-Seigneur arrêté et trainé hors du jardin de Gethsémani;
4. Le reniement de saint Pierre;
5. Notre-Seigneur comparaissant devant Caïphe est souffleté par un valet du grand-prêtre;
6. La flagellation;
7. Le couronnement d'épines;
8. *Ecce Homo*;
9. Notre-Seigneur imprimant sa Face sur le linge de sainte Véronique;

10. Notre-Seigneur dépouillé de ses vêtements;

11. Le côté de Notre-Seigneur est transpercé par la lance;

12. Le corps de Notre-Seigneur est descendu de la Croix.

Dans le tympan sont représentés des anges portant les instruments de la passion.

CHAPITRE IV

LES VITRAUX DE LA NEF, DU TRANSEPT ET DU CHŒUR

Pour faire cette étude, nous allons procéder à peu près comme dans notre pieuse promenade à travers les bas-côtés; c'est-à-dire que nous partirons du bas de l'église, en prenant encore le côté de l'Evangile. Commençons cependant par jeter un coup d'œil d'ensemble sur les verrières de la nef : quelques-unes sont incorrectes de dessin, d'autres, au contraire, sont des compositions vraiment heureuses; toutes sont d'un riche coloris. Certains panneaux sont modernes; tous les tympanons ont dû être refaits parce que messieurs les révolutionnaires, exposant courageusement leur vie, avaient démoli en 1790 les blasons qui s'étaient étalés à la partie supérieure et faisaient connaître les généreux bienfaiteurs de la cathédrale. Admirez cependant la sagesse des terroristes : ils se trouvèrent satisfaits quand ils eurent brisé les armoiries des vitraux et ne montèrent pas jusqu'à la voûte pour y marteler les nombreux écussons dont elle est ornée; mais que cette modération forcée dut les rendre malheureux!

La *Monographie* nous apprend que les vitraux de la nef ont été faits peu de temps après l'achèvement des voûtes, c'est-à-dire dans les dernières années du xv^e siècle. Une des verrières du transept Sud porte la date de 1496. Il ne faut pas se représenter les hautes fenêtres de l'église pourvues de vitres blanches avant l'exécution des verrières définitives; elles étaient simplement fermées au moyen de cloisons en planches dans lesquelles étaient quelques ouvertures donnant passage à la lumière... et à d'innombrables corneilles. Il fallut déclarer une guerre en règle à ces pauvres bêtes pour en débarrasser la cathédrale.

M. Lussan a été chargé de réparer et de compléter aux frais de l'Etat les anciens vitraux de la cathédrale et de remplacer par des imitations du passé les verres blancs de quelques fenêtres. Il exécuta ce travail en 1867 et 1868 pour le chœur; en 1869 et

1870 pour la nef ; en 1873 et 1874 pour le transept. M. Le Men avait fait parvenir au peintre-verrier, par l'entremise de l'architecte diocésain, une série d'indications auxquelles on aurait dû se rapporter scrupuleusement ; nul ne connaissait comme le savant archiviste l'état ancien de la cathédrale ; il avait sérieusement étudié les notes prises en 1820 par M. de Blois (de Morlaix) ; il y avait joint les renseignements recueillis par lui-même dans les titres anciens ; enfin, là où les documents faisaient défaut, il avait indiqué parmi les saints bretons, parmi les personnages laïques ou ecclésiastiques du ^{xv}^e siècle, ceux qui trouvaient naturellement leur place dans cette grande œuvre. Au lieu de respecter l'histoire locale, un artiste parisien a trop souvent préféré se livrer à sa propre fantaisie.

M. Le Men, cédant peut-être un peu trop à sa mauvaise humeur d'ailleurs bien justifiée, a décrit les vitraux tels qu'ils auraient dû être ; je les décrirai tels qu'ils existent en réalité.

En général, ils représentent des *patronages*, c'est-à-dire des personnages agenouillés devant Notre-Seigneur, Notre-Dame ou un Saint auquel ils sont présentés par leur patron ou par un autre bienheureux, objet de leur spéciale dévotion. Beaucoup de ces personnages agenouillés, évêques, chanoines, seigneurs, nobles dames, sont reconnaissables à leurs armoiries placées pour les seigneurs ecclésiastiques sur leur prie-Dieu, pour les seigneurs laïques sur leur cotte d'armes, pour les dames sur leur robe, où elles sont en alliance avec les armoiries de leur époux. Les mêmes armes figurent au-dessus dans les tympans des verrières.

On attribue les verrières de la nef à Jamin Sohier, fils d'un autre peintre qui, plus de cinquante ans auparavant, avait exécuté les vitraux et les peintures des voûtes du chœur.

Fenêtres du bas-côté Nord de la Nef

PREMIÈRE FENÊTRE. — Vitrail du Groeskaër

1. Saint Laurent présentant le chanoine Laurent du Groeskaër (1496) ;
2. Saint Corentin ;
3. Sainte Magdeleine ;
4. Saint Michel-Archange.

Parmi les anciens vitraux de la cathédrale celui-ci est le plus beau, et à part le tympan il est complètement ancien.

Armes du Groeskaër : *d'hermines à trois fasces de sable*.

DEUXIÈME FENÊTRE

1. Un moine présenté par un saint évêque ;
2. Saint Jacques-le-Majeur ;
3. Notre-Dame allaitant l'Enfant-Jésus ;
4. Un chanoine présenté par un saint évêque.

TROISIÈME FENÊTRE. — Vitrail de Kerloaguen

1. Saint Guillaume présentant Guillaume de Kerloaguen, chanoine de la cathédrale et archidiacre de Poher (mort en 1465) ;
2. Un saint évêque présentant Pierre de Kerloaguen, chanoine et archidiacre de Poher comme son oncle Guillaume (1470 à 1500) ;
3. Notre-Dame de Pitié ;
4. Saint Pierre ;
5. Sainte Marie-l'Egyptienne présentant le père et la mère de l'archidiacre Pierre : Morice de Kerloaguen et Loyse Beschet.

Armes de Kerloaguen : *écartelé aux 1 et 4, d'argent à l'aigle éployée de sable* (Kerloaguen), *aux 2 et 3, d'or au lion rampant de gueules* (Beschet ou Brehet).

Ces mêmes armoiries se voient dans la voûte en face.

QUATRIÈME FENÊTRE. — Vitrail du Dresnay

1. Saint Pol-Aurélien (sans dragon) ;
2. Une sainte présentant Yves du Dresnay, chanoine (1486 à 1497) ;
3. Saint Hervé le chanteur aveugle conduit par un enfant, et tenant en laisse son loup ;
4. Un chevalier, seigneur du Dresnay, présenté par saint Yves portant l'aumusse rabattue sur le manteau d'official ;
5. Un autre seigneur du Dresnay présenté par un saint évêque.

Armes du Dresnay : *d'argent à la croix ancrée de sable, cantonnée de quatre coquilles de gueules*.

Ces mêmes armoiries se voient dans la voûte en face.

CINQUIÈME FENÊTRE. — Vitrail du Tymeur

1. Saint Paterne, évêque de Vannes ;
 2. Saint Jean-Baptiste présentant une dame qui porte les armes de Rosmadec en alliance avec celles du Tymeur ;
 3. Notre-Dame ;
 4. Saint Michel présentant un chevalier seigneur du Tymeur ;
- Armes du Tymeur : *écartelées aux 1 et 4, d'hermines à trois chevrons de gueules* (de Plœuc), *aux 2 et 3, vairé d'or et de gueules* (de Kergorlay).

Au tympan ces armes sont accompagnées de celles de Léon, de Rieux, de Bretagne, de Malestroit, du Chastel et du Juc'h.

Fenêtres du Transept Nord

PREMIÈRE FENÊTRE (côté Ouest, — au-dessus de l'arcade du bas-côté)

1. Saint Pierre ;
2. Un chanoine présenté par un saint évêque ;
3. Saint Charlemagne portant en alliance les armes de l'Empire et les armes de France ;
4. Un chanoine présenté par un Saint ;
5. Saint Paul.

Avant 1873, le panneau 2^{me} occupait la place du panneau 1^{er}. Celui-ci et le 5^{me} avaient été transférés dans l'abside depuis 1837.

L'aigle d'empire et les fleurs de lis figurent au tympan du vitrail, comme aussi dans le chaperon et les orfrois de la chape du chanoine représenté au second panneau.

DEUXIÈME FENÊTRE (côté Ouest, — au-dessus de la niche de saint Guennolé)

1. Un martyr franciscain portant une épée ;
2. Saint Tromeur, jeune martyr breton, portant sa tête entre ses mains ;
3. Un saint franciscain tendant la main pour mendier (on pourrait voir ici saint Jean Discalceat ; ce panneau est moderne) ;
4. Saint André ;
5. Saint Jean l'Évangéliste ;
6. Saint Joseph.

A part le 4^{me} panneau, tout est de fantaisie dans cette verrière ; M. Le Men avait demandé qu'on reproduisit ici les sujets de la vitre du Chastel (grande fenêtre donnant sur le Nord) ; on n'a suivi ses indications que pour le tympan où l'on voit figurer avec les armes du Chastel (*fascé d'or et de gueules de six pièces*) les armes de Bretagne, de Pont-l'Abbé, de Rostrenen, de Poulmic, du Chastel-Mezle, de Coetlogon, de Leslem.

TROISIÈME FENÊTRE (côté Nord, — au-dessus de l'autel)

En 1820 fut détruit le vitrail du Chastel qui occupait cette grande fenêtre ; aux images de saint Jean, apôtre, de Notre-Dame, du Sauveur, de saint Jean-Baptiste, de saint Pierre, de saint André, des deux saints Jacques apôtres, on substitua du verre blanc.

A la suite de la mission de 1868, Mgr Sergent invita les fidèles à contribuer, avec la fabrique de Saint-Corentin, à l'acquisition d'une verrière destinée à cette fenêtre, et cet appel ayant été entendu, le travail fut confié à M. Hirsch. Il est fâcheux qu'on n'ait pas demandé au peintre-verrier d'imiter ici les vitraux anciens placés tout à côté, et avec lesquels contraste cette œuvre d'un caractère évidemment moderne. Deux séries de personnages sont superposées ; ce sont les principaux Saints du diocèse, évêques ou abbés.

SÉRIE DU BAS

1^o Saint Corentin, 2^o Saint-Pol-Aurélien, 3^o Saint Guennolé, 4^o Saint Maurice, 5^o Saint Alor, 6^o Saint Conogan.

SÉRIE DU HAUT

7^o Saint Ténénan, 8^o Saint Ronan, 9^o Saint Gouesnou, 10^o Saint Joévin, 11^o Saint Goulven, 12^o Saint Hoardon.

L'ordre dans lequel ont été placés ces douze Saints équivalait tout simplement à du désordre.

Dans le compartiment le plus élevé du tympan on lit :

Fideles Sancti Corentini Parochiae offerebant anno 1869.

Dans les autres compartiments sont inscrits les noms de seize autres Saints de Bretagne.

Parmi les douze évêques ou abbés dont les images figurent dans cette grande fenêtre du transept Nord il n'en est que deux dont la *Semaine Religieuse* n'ait pas encore donné la biographie : saint Alor, évêque de Quimper, sur lequel on ne sait rien, et saint Maurice, abbé.

Nos Saints bretons appartiennent, pour la plupart, à la grande période d'émigration des insulaires dans notre péninsule ; mais si notre pays a eu peu de Saints au Moyen-Age, néanmoins il n'a pas attendu le siècle de saint Guillaume et de saint Yves pour reprendre sa glorieuse fécondité d'autrefois ; le douzième siècle a vu naître et mourir saint Maurice. Dom Plaine a publié en 1880 une petite biographie du saint Abbé, d'après une ancienne *Vie* latine provenant des archives de l'Abbaye de Clairvaux et conservée aujourd'hui à la bibliothèque de la ville de Troyes.

Saint Maurice naquit vers 1113 au village de Croixenvec, dans le diocèse de Vannes, et près de Loudéac ; la tradition populaire confondant ces deux localités l'a fait naître dans cette dernière ville, et par conséquent dans le diocèse de Saint-Brieuc. Du reste, les parents de saint Maurice vinrent y habiter peu de temps après sa naissance. Son père s'appelait Duault (ce nom est encore porté par plusieurs familles qui prétendent toutes descendre de la parenté de saint Maurice). Le nom de sa mère est inconnu. Ils étaient pauvres et ne consentirent qu'avec peine à laisser faire des études à l'enfant. Un jour pour l'empêcher d'aller à l'école, sa mère le chargea de défendre contre l'invasion des corbeaux un champ nouvellement ensemencé. Les corbeaux vinrent, et comme saint Pol-Aurélien l'avait fait dans une circonstance analogue, Maurice pria Dieu de lui prêter son secours ; la troupe de corbeaux se laissa docilement enfermer dans une grange, et l'enfant, joyeux, put courir à l'école. Appliquant ainsi aux lettres tout ce qu'il avait d'ardeur et d'énergie il acquit promptement les connaissances qui faisaient l'objet des études de la jeunesse bretonne. Alla-t-il à Paris compléter son instruction ? L'*Ancienne Vie* n'en dit rien, mais Albert-le-Grand l'affirme ; il est vrai que Paris était alors le grand centre des hautes études, mais la Bretagne fournissait en ce moment plus de maîtres distingués qu'aucune autre province ; après le trop fameux Abailard, c'était Gilbert l'Universel, Bernard de Rennes, Adam de Saint-Victor. Le jeune Maurice Duault pouvait donc progresser dans les sciences sans avoir à s'éloigner beaucoup de son pays. Il fut bientôt jugé digne d'enseigner à son tour et chargé de remplir les fonctions d'*écolâtre*. Ce fut toujours un noble ministère, mais en un temps où la science était tenue en si haute estime c'était aussi un poste très honorable selon le monde, et un moyen presque infailible d'arriver aux plus hautes dignités dans l'Eglise ; cependant saint Maurice ne tarda guère à être exhorté par une voix intérieure à quitter sa situation.

C'était le moment où l'ordre de Cîteaux était dans toute sa première splendeur. Le trône ducal de Bretagne était occupé par Conan III ; sa sainte mère Ermengarde d'Anjou était la fille spirituelle de saint Bernard, et l'on pourrait dire qu'à sa voix les abbayes cisterciennes surgissaient sur le sol d'Armorique ; c'était Bégard, Buzai, La Meilleraye, Le Relec ; ce fut enfin Langonnet, sur les rives de l'Ellé, et c'est à la porte de ce monastère fondé en 1136 (1) que vint frapper saint Maurice (1142-1145). Sa vie y fut si parfaite, il ravit tellement tous les cœurs par sa simplicité et son humilité, qu'il fut élu Abbé deux ans après sa profession. Il gouverna le monastère pendant trente années, non sans avoir beaucoup à souffrir, tant des oppositions à l'intérieur que des difficultés venant du dehors ; mais en même temps le renom de sa sainteté allait grandissant chaque jour, et il devenait l'arbitre des prélats et des princes. Nous le voyons paraître comme conciliateur entre la célèbre Abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé et le Chapitre de Nantes, puis entre Bernard, évêque de Quimper, et la même Abbaye de Sainte-Croix qui, hélas, avait bien un peu la spécialité des interminables litiges.

Après ses trente années de gouvernement abbatial, saint Maurice jugea qu'ayant si longtemps dirigé les autres, il avait besoin de ne plus penser qu'à son propre salut, mais son abdication ne lui donna que pour peu de temps le repos auquel il avait aspiré.

Entre 1168 et 1170, le duc Conan IV, arrière petit-fils d'Ermengarde d'Anjou, ayant formé le dessein de créer en Cornouailles une nouvelle abbaye cistercienne, avait chargé de l'exécution de ce projet saint Maurice avec douze de ses frères de Langonnet ; il leur avait fait don à cet effet des terres qu'il possédait dans la forêt de Carnoët et sur les rives de la Laita. Conan mourut en 1171 ; la construction du monastère devait être déjà commencée, mais les travaux ne pouvaient être encore achevés, et les troubles politiques qui suivirent la mort du duc retardèrent probablement l'achèvement de l'œuvre ; ce ne fut qu'en 1177, c'est-à-dire deux ou trois ans après avoir abdiqué la dignité abbatiale à Langonnet, que saint Maurice vint prendre possession de la nouvelle abbaye de Carnoët.

Si l'on y avait déjà établi quelques lieux d'habitation, du moins ils ne constituaient pas une abbaye avec son église et ses bâtiments claustraux ; la forêt et les bords de la rivière au nom si mélodieux n'étaient pas non plus tels que le voyageur et le pèlerin les contemplent et les admirent aujourd'hui. A Carnoët, le saint abbé ne trouva qu'un affreux désert ; sans retard il jeta les fondements d'un monastère et aussi d'une église qui, comme toutes celles de l'ordre de Cîteaux, fut dédiée à Notre-Dame ; mais le temps n'était pas éloigné où le nom de son fondateur y serait adjoind à celui de la Mère de Dieu.

(1) On dit que saint Bernard lui-même présida à cette fondation et désigna comme premier abbé de Langonnet un de ses frères.

Dans la nouvelle abbaye, la pauvreté fut telle que Dieu eut à intervenir par des prodiges, mais le miracle n'est pas le moyen ordinaire de la Providence ; une noble dame de Quimperlé fut pour les pauvres moines une image assez visible de cette divine bonté qui n'abandonne jamais les siens.

L'auteur de la vie de saint Maurice, qui nous parle très peu de ses vertus, s'est longuement étendu sur ses miracles. J'en citerai seulement deux. Le premier rappelle un prodige tout semblable opéré par une religieuse bénédictine : sainte Gertrude de Nivelles, fille du Bienheureux Pepin de Landen.

Le nouveau monastère de Carnoët était fondé depuis peu de temps quand il reçut la visite d'hôtes aussi incommodes que nombreux : c'était toute une armée de rats qui venaient déclarer la guerre aux religieux. Ils s'attaquèrent particulièrement aux chaussures des pauvres moines. L'abbé, supplié d'intervenir auprès de Dieu pour obtenir le départ des rongeurs, se contenta d'inviter ses fils à garder leurs chaussures pendant la nuit, et lui-même en donna l'exemple ; mais de ses souliers, au lendemain matin, il ne restait que la semelle. Il paraît que les fils ne furent pas plus épargnés que le père, car ils vinrent renouveler leurs instances, et saint Maurice vaincu, trouva la chose assez sérieuse pour réclamer l'intervention divine. Il fut écouté. Le lendemain, deux énormes corbeaux vinrent planer sur l'abbaye, firent aux rats une guerre d'extermination, et quand le massacre fut fini, emportèrent les cadavres des rongeurs bien au loin, dans la mer, je suppose, si bien que les religieux n'eurent même pas à se mettre en peine de les faire disparaître.

Comme ses moines l'avaient prié d'écarter les rats, les fidèles du voisinage vinrent bientôt le prier d'écarter les loups ; mais il leur répondit que si tous les loups disparaissaient, les petits pauvres et les orphelins n'auraient plus à défendre les troupeaux et perdraient ainsi le pain de chaque jour. Était-ce seulement sa charité, ou bien était-ce aussi son humilité qui lui dictait cette réponse ? — On ne sait ; mais le lendemain, les terribles ennemis, un loup et une louve, étaient trouvés morts sur une route de Moëlan.

Les autres prodiges racontés par le vieil historien montrent, comme les deux précédents, la bonté de cœur d'un Saint qui compatissait à toutes les infortunes ; aussi de tout côté venait-on à Carnoët chercher des secours, des consolations ou des exemples.

Cinquante ans s'étaient écoulés depuis que saint Maurice avait fait profession, quinze ans depuis qu'ayant quitté Langonnet il dirigeait l'abbaye de Carnoët, et il était dans la 76^{me} année de son âge quand il eut connaissance de sa mort prochaine. Le saint vieillard demanda au Seigneur de quitter cette vie le jour de la fête de saint Michel ; cette prière fut exaucée : ce fut le 29 septembre 1191 qu'il expira après avoir reçu les sacrements et que son âme fut présentée à Dieu par le glorieux Archange.

Je ne parlerai point des miracles posthumes de saint Maurice ;

je me bornerai à remarquer qu'il semble avoir étendu sa protection sur trois catégories de clients : les enfants, les marins et les infortunés atteints par l'horrible mal de l'épilepsie, mais tous les genres de misères obtinrent aussi, par l'intercession du saint abbé, un soulagement partiel ou une délivrance complète, si bien que la confiance attira bientôt à Carnoët de nombreux pèlerins. La dévotion prit une extension plus grande encore quand eut lieu la translation des restes du Bienheureux de leur premier lieu de sépulture dans l'église abbatiale où un tombeau venait de leur être préparé. Dès les commencements du ^{xiii}^e siècle, les évêques de Vannes, de Saint-Brieuc, de Léon et de Tréguier, d'autres prélats encore s'unirent à l'évêque de Quimper et aux abbés de l'ordre de Cîteaux réunis en Chapitre général pour supplier le Pape Honorius III d'ordonner une enquête juridique sur la sainteté et les miracles du Bienheureux Maurice. Le Pape fit droit à cette demande et l'enquête fut faite, mais déclarée nulle pour vice de forme (on avait interrogé les nombreux témoins en masse au lieu de les questionner isolément) ; Honorius III, d'ailleurs, constata lui-même que l'abbaye de Carnoët, fondée sous le vocable de Notre-Dame avait échangé ce nom pour celui de saint Maurice. Jamais son culte n'y subit d'interruption, mais la procédure ne fut point reprise. Peu à peu les monastères, même en dehors de la famille cistercienne, célébrèrent la fête du saint abbé de Carnoët. En 1710, le Pape Clément XI éleva la fête de saint Maurice au rite double-majeur pour tout l'ordre de Cîteaux. Benoît XIV qui dans son *Traité de la béatification des serviteurs de Dieu* n'avait donné à saint Maurice que le titre de *Vénérable*, se départit bientôt de cette réserve et fit ajouter dans le Martyrologe cistercien, aux noms des Saints honorés le 13 octobre : « Dans le diocèse de Quimper, en Bretagne, saint Maurice, abbé, de l'ordre de Cîteaux, de la sainteté et de la gloire duquel on a plusieurs preuves éclatantes. »

C'est surtout dans les deux maisons religieuses sanctifiées par la présence du Saint que son culte se maintint jusqu'à la Révolution. Lors de la suppression des ordres monastiques, les abbayes de Langonnet et de Carnoët furent sécularisées ; la première devint propriété nationale et servit de haras ; la seconde fut vendue ; après avoir eu plusieurs propriétaires, elle appartient aujourd'hui à M. Lorois : elle ne pouvait trouver un acquéreur plus respectueux pour les débris d'un glorieux passé ; depuis que le possesseur actuel de Saint-Maurice s'est établi dans ce qui restait des bâtiments claustraux, il a tout fait pour conserver, pour restaurer, pour embellir, mais sans modifier le caractère que les moines du ^{xviii}^e siècle avaient donné à leur habitation ; car, hélas ! des bâtiments du Moyen-Age il ne reste que la salle du Chapitre, véritable bijou de l'architecture du ^{xiii}^e siècle. L'église elle-même est moderne ; le croisillon méridional du transept sert actuellement de chapelle ; c'est là que, sur une table de marbre, se trouve une très belle châsse en bois peint et doré, contenant des

reliques considérables de saint Maurice, et en particulier son crâne.

Quelques années avant l'arrivée de M. Lorois à l'abbaye de Saint-Maurice, depuis longtemps devenue château, l'abbaye de Notre-Dame de Langonnet avait aussi changé d'habitants. La direction des haras ayant transporté ses chevaux à Hennebont, la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie acheta les bâtiments et y établit un petit-scolasticat en même temps qu'un collège. Bientôt une colonie agricole vint ajouter encore à l'importance de l'établissement ; toutefois la colonie ou pénitencier (1) était en dehors des anciens bâtiments du monastère. Pères et Frères, scolastiques et collégiens, tous dans la double communauté honoraient saint Maurice comme un bon et puissant protecteur et tous auraient voulu posséder quelque partie de ses restes précieux. Le R. P. Jégou, supérieur de la communauté, étant originaire du diocèse de Quimper, se trouvait dans des conditions favorables pour obtenir que l'autorité diocésaine se rendit à son pieux désir ; le bon Père Le Jeune, dont le souvenir vivra toujours parmi nous, dépensa dans les négociations exigées par les circonstances toute son ardeur et tout son sèle ; le T. R. P. Supérieur général de la Congrégation donna son approbation, et enfin, vers le milieu de 1880, M. Lorois, avec le consentement de Mgr Dom Anselme Nouvel, évêque de Quimper et de Léon, fit don d'une relique de saint Maurice à l'abbaye de Notre-Dame de Langonnet. Aussitôt les préparatifs commencèrent, et la date des 7 et 8 août fut fixée pour la Translation solennelle.

Témoin de cette grande manifestation de la foi bretonne, je consignai aussitôt mes impressions pendant ces deux mémorables journées. Je ne ferai que les transcrire fidèlement.

Le vendredi 6 août, la relique destinée à Langonnet avait été juridiquement reconnue, scellée et authentiquée par M. l'abbé Peyron, secrétaire de l'Evêché de Quimper ; cette formalité avait été accomplie en présence de M. Drogou, recteur de Clohars-Carnoët, des Pères venus de Langonnet et de quelques amis de la communauté parmi lesquels je me trouvais.

Le lendemain samedi, dès six heures du matin, quelques centaines de fidèles étaient réunis dans la chapelle et priaient autour du vieux reliquaire autrefois soustrait aux vandales révolutionnaires par des mains pieuses ; mais bientôt la chapelle resta déserte : dans la cour était déjà attelé le char triomphal de saint Maurice. Une châsse élégante et simple en même temps laissait voir l'effigie du saint moine, vêtu de la robe blanche de Cîteaux et de tous les ornements qui sont communs aux abbés et aux évêques pour les cérémonies pontificales ; sur son front était la mitre précieuse, et dans sa main une crosse de bois, suivant l'usage de Cîteaux. C'est cette statue couchée qui sert de reliquaire.

La procession se forma à travers l'enclos de l'ancienne abbaye, et l'on chantait :

(1) Aujourd'hui transformée en école professionnelle et orphelinat.

Reparaissez à la lumière,
Restes sacrés, reparaissez !
Tressaillez, o vieux monastère,
Les jours de larmes sont passés.

Le char qui portait les restes du saint moine s'avancait dans ces lieux sanctifiés par sa présence et transformés, il y avait des siècles, par sa puissante action, l'affreux désert était remplacé par le plus riant paysage. La belle rivière qui coule devant Saint-Maurice de Carnoët a pu faire dire à Brizeux :

Rien ne trouble ta paix, o doux Léta ! le monde
En vain s'agite et pousse une plainte profonde,
Tu n'as pas entendu ce long gémissement,
Et ton eau vers la mer coule aussi mollement.

Si le fleuve aux eaux si calmes n'entendait pas en cette matinée les gémissements du vieux monde il écoutait du moins les chants qui lui faisaient appel :

O vieux clochers de nos chapelles,
Depuis Clohars et Quimperlé,
Chantez vos hymnes les plus belles,
Chantez, chantez fleuve d'Ellé.

Au sortir de l'enclos de l'abbaye, les pèlerins qui devaient suivre les reliques jusqu'au but, sur un parcours de onze lieues, montèrent en voitures ; la pluie tombait en abondance, mais rien, même ce déluge ne pouvait enlever sa beauté à la forêt de Carnoët. A chaque carrefour c'étaient les chars-à-bancs de nos paysans, ou d'élégantes voitures de châtelains qui venaient se joindre aux véhicules de toute sorte occupés par les prêtres ; c'étaient des groupes formés par les sabotiers de la forêt qui venaient avec leurs enfants s'agenouiller sous les grands arbres. A Quimperlé, toute la population de la riante petite ville était accourue au-devant du Saint. Dans la noble église de Sainte-Croix où saint Maurice avait sans doute prié bien souvent, ses reliques sont placées sur la plate-forme qui s'élève devant l'autel ; jamais foule plus compacte ne s'était pressée entre ces vieux murs depuis qu'ils ont été relevés de leurs ruines. Ce ne fut pas seulement pendant la messe ni pendant qu'on prononçait l'éloge du Saint que les mères vinrent présenter leurs petits enfants à leur bon Protecteur, mais quand deux heures après, le cortège se forma de nouveau, il fallut presque employer la force pour arracher l'image et la relique de saint Maurice à la piété de ce peuple. Le déluge qui avait recommencé ne pouvait empêcher la manifestation de la foi populaire, ou plutôt cet obstacle faisait encore mieux ressortir une si touchante confiance.

Nous n'avions pas à passer par le bourg de Tréméven, mais en entrant sur le territoire de la paroisse nous trouvions le recteur accompagné de ses paroissiens, et tous marchant sous la pluie, suivirent longtemps le char du saint abbé.

Deux gentils cavaliers, au bel habit blanc brodé, avec le Saint-

Sacrement traditionnel sur le dos, ouvraient notre cavalcade, et jamais page escortant puissant prince ou gracieuse souveraine ne fut plus fier que ces deux Bretons de douze à quinze ans.

Enfin la pluie cessa.

A Kerrien, à Lanvégen, au Faouet on semblait vouloir rivaliser avec Clohars et Quimperlé, si bien que l'autorité du bon recteur de Lanvégen fut même quelque peu méconnue : après être venu en procession jusqu'à Kerrien au-devant des reliques, il ne pouvait guère songer à conduire encore ses paroissiens jusqu'au Faouet, mais la piété de ses ouailles ne l'entendit pas ainsi, et Lanvégen ne quitta saint Maurice que quand sa croix de procession eut, suivant un vieux et touchant usage breton, donné l'accablade à la croix du Faouet.

C'est dans cette petite ville que les reliques du saint abbé attendirent le jour du lendemain.

Le dimanche au matin, une procession se forma suivie d'une foule qui allait s'accroissant toujours. Il y a bien près de trois lieues du Faouet à Notre-Dame de Langonnet ; le pays présente des aspects tantôt sauvages, tantôt riants ; après les grands horizons aux contours bleuâtres ce sont des gorges étroites ; aux arbres serrés comme dans une forêt, succèdent d'immenses rocs dénudés qui dominent les prairies où l'Ellé serpente :

Saluez-le, forêts de chênes,
Et vous grands rochers de granit,
Troupeaux qui paisez dans nos plaines,
Petits oiseaux dans votre nid !

Comme autrefois sur son passage
Que votre parfum monte encor
Fleur-de-blé-noir, genêt sauvage
Bruyère rose et lande d'or.

Maintenant ce n'était plus par centaines mais par milliers que nous aurions pu nous compter, et tous les costumes de la Cornouailles se trouvaient là réunis, et nous disions à saint Maurice :

Voyez vos fils venir en foule
De Quimperlé jusqu'au Faouët,
Des prés riants où l'Ellé coule
Et des bords fleuris de l'Odet.

Voici qu'une autre procession s'avance au-devant de la nôtre, le canon gronde sur les collines, les instruments de musique se font entendre, puis les voix s'élèvent :

Des cités et de la campagne
Nos chants comme autrefois s'élèvent jusqu'à vous ;
Après un long silence entendez la Bretagne,
Saint Maurice, priez pour nous !

Alors les évêques viennent rendre au saint abbé de Langonnet les premiers hommages liturgiques qu'il recevra dans son ancienne demeure. Mgr Bétel, évêque de Vannes, lui offre l'encens ; à ses

côtés se tiennent Mgr Dom Anselme Nouvel, évêque de Quimper et de Léon, et Mgr Duboin, évêque titulaire de Raphanée, vicaire apostolique du Sénégal ; le premier représente, et le diocèse auquel appartenait autrefois l'abbaye de Langonnet, et l'ordre de Saint-Benoît, dont Cîteaux n'est qu'une branche féconde ; le second représente le Supérieur général et les missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie ; dans leurs maisons de formation religieuse comme sur les plages brûlantes de l'Afrique, dans la Ville Eternelle comme dans la grande capitale de la France, dans les montagnes d'Auvergne et sur les plages irlandaises, partout ce jour-là les fils du vénérable Libermann ont salué de loin, mais de tout cœur, le vieux Saint breton. Que ne sont-ils là les fils de saint Bernard au moment où saint Maurice franchit le seuil de la vieille abbaye cistercienne ? Le Révérendissime Abbé de Tymadeuc n'a pu venir.

Voici que le cortège se groupe dans l'immense avenue qui s'appelle encore l'allée des Moines ; elle est aujourd'hui transformée en église de feuillage, et le clergé si nombreux venu des trois diocèses de Vannes, de Quimper et de Saint-Brieuc y trouvera facilement place.

Je ne dirai rien de la splendeur des offices pontificaux dans ce cadre vraiment admirable, de la puissance des chants soutenus par le son des instruments, de l'éloquence des panégyriques prêchés le matin en français et le soir en breton ; mais ce qu'il me faut dire c'est que les journées des 7 et 8 août 1880 ont réveillé la dévotion à saint Maurice à Carnoët et à Langonnet. En 1884. M. Lorois a demandé que le lundi de la Pentecôte reprenne son caractère de vrai et dévot *Pardon*, et il a obtenu ce qu'il désirait ; les offices et la procession attirent des pèlerins nombreux et fervents.

Ce n'est point seulement dans ses deux abbayes que saint Maurice est spécialement honoré : à Loudéac, où il fut élevé, à Riec, à Plonéis, à Clohars-Fouesnant, où l'on possède de lui des reliques notables, son culte est resté en grand honneur. Le reliquaire de Clohars-Fouesnant est garni de velours rouge lamé d'argent ; c'est une œuvre qui n'est pas sans valeur artistique.

La statue de pierre de saint Maurice, dans l'église de Plonéis est très remarquable par la noblesse de la pose et de la physionomie ; le Saint y est représenté avec tous les insignes de la dignité abbatiale, tandis que les statues qui se trouvent à Carnoët et à Clohars-Fouesnant le montrent avec le simple habit monastique.

QUATRIÈME FENÊTRE (côté Est, — au-dessus de la niche de saint Conogan)

- 1° Saint Jean-Baptiste ;
- 2° Un chanoine vêtu d'une chape et agenouillé ;
- 3° Notre-Dame ;
- 4° Un chanoine vêtu d'un surplis et agenouillé ;
- 5° Saint Jean, apôtre ;
- 6° Saint Christophe.

Le troisième panneau a occupé une baie des fenêtres latérales de l'abside (1837-1873).

Le tympan est moderne, il représente dans les trois compartiments du centre les Trois Personnes Divines, avec cette particularité que le Saint-Esprit figure ici sous forme d'un jeune homme. Ce mode de représentation n'était pas sans exemple au Moyen-Age ; il est depuis longtemps condamné par la Congrégation des Rites.

CINQUIÈME FENÊTRE. — Vitrail de Jean Le Baillif
(côté Est, — au-dessus de l'arcade du bas-côté)

1. Un saint évêque ;
2. Saint Michel ;
3. Un écuyer ;
4. Saint Christophe ;
5. Saint Jean-Baptiste présentant Jean Le Baillif, chanoine de Quimper (1468-1494). Armes de Jean Le Baillif : *écartelé d'or et de gueules*.

Ces mêmes armoiries se voient dans la voûte en face.

Qu'est-ce que l'écuyer représenté dans la 3^e baie ? — Il serait difficile de le dire. Ce panneau est ancien ; or, au Moyen-Age on ne représentait pas ainsi debout les personnages qui n'étaient pas honorés comme saints. Je n'accepterai donc pas l'hypothèse de M. Le Men qui, voyant dans le justaucorps et le bouclier de ce guerrier la *croix d'or cantonnée de quatre fleurs de lys de même, en champ d'azur*, se demande si nous n'aurions pas ici un seigneur de Lézongar ou Pratanras. Malgré les fleurs de lys, on ne saurait avancer qu'il s'agit ici d'une image de saint Louis dont notre chevalier n'a pas le type bien connu ; il ne porte d'ailleurs ni la couronne royale sur la tête, ni la couronne d'épines dans les mains.

Fenêtres du Chœur

Nous allons faire le tour du chœur en nous plaçant d'abord à l'entrée pour examiner le vitrail qui se trouve du côté de l'Évangile, en face des petites orgues. Nous remarquons d'abord que partout ici, dans les tympan, les armoiries supprimées à la même époque que dans la nef ont été remplacées par une mosaïque très riche destinée à corriger la pauvreté du dessin et du coloris dans les panneaux, mais au lieu d'atténuer ce double défaut, la richesse du tympan la fait mieux ressortir.

J'ai déjà dit à quelle époque fut exécutée cette restauration ; je dois ajouter que les vitraux eux-mêmes furent faits en 1417, 1418 et 1419, par Jamin Sohier, père de l'artiste du même nom qui peignit les verrières de la nef et du transept. Grâce à l'impulsion de l'évêque Bertrand de Rosmadec et à la libéralité de nombreux seigneurs ecclésiastiques ou laïques du pays, ces deux entreprises fort coûteuses furent rapidement menées à bonne fin. Comme le

fait judicieusement remarquer M. Le Men, le côté de l'Évangile a été réservé aux donateurs ecclésiastiques (sauf pour la verrière ducale), et le côté de l'Épître aux donateurs laïques. La même sélection n'a pas été pratiquée en dehors du chœur.

PREMIÈRE FENÊTRE (côté Nord)

1. Saint Antoine, patriarche des moines d'Orient ;
2. Saint Jacques le Majeur ;
3. Un chanoine agenouillé présenté par un saint martyr ;
4. Notre-Dame.

DEUXIÈME FENÊTRE

1. Saint Georges ;
2. Saint Julien l'Hospitalier (en costume militaire) ;
3. Sainte Marguerite ;
4. Sainte Catherine.

Depuis les croisades ces deux saintes vierges et martyres étaient très honorées en Occident ; leur intervention en faveur de la France, puisque Dieu se servit d'elles et de saint Michel pour faire connaître à Jeanne d'Arc sa mission, devait les rendre encore plus populaires ; le vitrail où nous les voyons ici est antérieur d'au moins dix ans à l'appel de la Pucelle.

TROISIÈME FENÊTRE

1. Le chanoine Pierre du Quenquis présenté par un Saint ;
2. Saint-Pierre ;
3. Saint-Paul ;
4. La Très-Sainte Trinité.

Le Père Éternel, assis et vêtu en empereur, tient entre les mains la croix à laquelle est attaché le Sauveur ; le Saint-Esprit est représenté sous la forme d'une colombe posée sur le bras droit de la croix. Au-dessus de Dieu le Père, deux petits anges sont en adoration.

Des armoiries figurent à la partie inférieure de ces quatre panneaux :

1° Du Quenquis ou du Plessix-Nizon : *d'argent au chêne de sinople, au franc canton de gueules chargé de deux haches d'armes d'argent adossées en pal.*

J'ai déjà signalé le chanoine Pierre du Quenquis comme un des plus insignes bienfaiteurs de la cathédrale ; c'est la quatrième fois que nous trouvons ses armes.

2° De Buzic : *écartelé aux 1 et 4 d'or au léopard de gueules (Névet) ; aux 2 et 3, de gueules à six annelets d'argent 3, 2, 1 (Buzic).*

Ces armoiries rappellent ici le chanoine Jacques Buzic.

3° De l'Hôtellerie : *d'argent à trois jumelles de sable, accompagnées de dix étoiles de gueules 4, 3, 2, 1.*

Armoiries du chanoine Ollivier de l'Hôtellerie.

4° De Tréanna : *d'argent à la macle d'azur.*

Armoiries du chanoine Jean de Tréanna.

QUATRIÈME FENÊTRE. — Vitrail de Bertrand de Rosmadec

1. Saint Guénolé ;
2. Bertrand de Rosmadec présenté par saint Corentin ;
3. Notre-Dame ;
4. Sainte Catherine, patronne de la dame de Lanros, sœur de l'évêque Bertrand.

CINQUIÈME FENÊTRE

1. Saint Paul ;
2. Saint Jean-Baptiste ;
3. Saint Pierre.

SIXIÈME FENÊTRE. — Vitrail du duc Jean V (rond-point)

1. François de Bretagne, fils du duc Jean, présenté par saint François d'Assise (c'est ce prince qui, sous le nom de François 1^{er}, a occupé le trône ducal après la mort de son père, et s'est rendu tristement célèbre en ordonnant la mort de son frère Gilles ;

2. Le Bon Duc Jean V présenté par son patron l'apôtre saint Jean ;

3. Saint Corentin, qui en sa qualité de patron de la cathédrale, occupe cette place d'honneur près de la fenêtre centrale.

Au sommet de ce vitrail, un ange porte les armes de Bretagne.

SEPTIÈME FENÊTRE (au fond du Chœur)

Le panneau du milieu représente Notre-Seigneur en croix, et les deux autres panneaux la Mère des Douleurs et le Disciple bien-aimé.

Au tympan se voient des anges portant les instruments de la passion.

HUITIÈME FENÊTRE. — Vitrail de la duchesse Jeanne de France (rond-point)

1. Jeanne de France présentée par son patron saint Jean-Baptiste. Elle porte une robe armoriée mi-partie de France et mi-partie de Bretagne. Cette princesse était fille du roi Charles VI et de l'indigne reine Isabeau de Bavière ; elle servit de mère à la Bienheureuse Françoise d'Amboise, destinée à épouser son fils Pierre de Guingamp ; c'était une sainte s'appliquant à former l'âme d'une autre sainte.

2. Notre-Dame, patronne de la cathédrale. (Ce panneau aurait dû occuper la première baie et non celle du milieu ; il aurait ainsi fait face à celui qui représente saint Corentin. C'est encore ici une des distractions de M. Luçon.

3. Anne fille aînée de Jean V de Bretagne et de Jeanne de France.

Elle est présentée par sainte Anne sa patronne. Il ne faut pas confondre cette princesse avec son homonyme bien plus illustre la bonne Duchesse.

Au sommet du vitrail se voient les armes de Jeanne de France :

parti de France et de Bretagne ; les mêmes armes se voient à la seconde clef de voûte au fond du sanctuaire, et les armes pleines de Bretagne à la première.

Les trois verrières qui occupent le fond du chœur sont modernes. Le vitrail central subsista presque intégralement jusqu'en 1836. A cette époque, M. Lobin de Tours exécuta trois verrières qui n'étaient point sans mérite, mais ne cadrèrent plus avec les vieux vitraux adjacents quand ceux-ci eurent été restaurés ; ces œuvres modernes furent données à la nouvelle église de Châteaulin et remplacées par les trois verrières que je viens de décrire ; celles-ci furent faites d'après les indications autrefois laissées par M. de Blois (de Morlaix). On s'accorde à en regarder l'exécution comme une très heureuse imitation du Moyen-Age.

NEUVIÈME FENÊTRE. — **Vitrail du Juch** (côté Sud)

1. Un évêque présentant un chevalier et une dame. — Panneau moderne, fantaisie de M. Luçon ;

2. Hervé du Juch, capitaine de Quimper en 1414, et sa femme, de la famille de Tréouren-Vieux-Châtel, tous deux agenouillés et présentés par saint Judicaël, successivement moine et roi de Bretagne ;

3. Henri du Juch, fils d'Hervé, capitaine de Quimper en 1418, et sa femme, présentés également par saint Judicaël qui, avant la restauration du vitrail, n'était pas ainsi représenté deux fois de suite.

Armes du Juch : *d'azur au lion d'argent orné et lampassé de gueules*.

DIXIÈME FENÊTRE. — **1^{er} Vitrail de Pratanras**

1. Un seigneur de Bodigneau présenté par un Saint. — Panneau moderne, nouveau produit de l'imagination du peintre-verrier ; l'ancien panneau représentait saint Guennolé ;

2. Catherine de Bodigneau, dame du Juch, présentée par sa patronne, sainte Catherine ;

3. Un chevalier de Lézongar, seigneur de Pratanras ;

4. Une dame portant les mêmes armoiries.

Armes de Pratanras : *d'azur à la croix d'or cantonnée à dextre d'une fleur de lys de même*.

ONZIÈME FENÊTRE. — **1^{er} Vitrail de Tréanna**

1. Un seigneur de Tréanna présenté par un saint évêque ;

2. Un chevalier portant armoiries et bannière sorties de l'imagination du peintre-verrier ;

3. Un seigneur de Bodigneau présenté par un saint évêque ;

4. Un seigneur de Tréanna présenté par un saint moine vêtu de blanc ; probablement saint Maurice de Carnoët.

DOUZIÈME FENÊTRE. — **Vitrail de Bodigneau**

1. Une dame de Bodigneau, née de Tréanna, présentée par Notre-Dame ;

2. Un seigneur de Bodigneau présenté par saint Jean-Baptiste ;
3. Un autre chevalier portant les mêmes armes, présenté par saint Jean, apôtre ;

4. Une dame de Tréanna, présentée par un saint évêque.

Armes de Bodigneau : *de sable à l'aigle impériale d'argent becquée et membrée de gueules (ou d'or)*.

TREIZIÈME FENÊTRE. — **Vitrail de Trémic**

1. Une dame de Bodigneau, née de Trémic, présentée par sainte Catherine ;

2. Un seigneur de Tréanna présenté par un saint religieux ;

3. Un seigneur de Trémic, présenté par Notre-Dame ;

4. Une dame de Tréanna, née de Lanros, présentée par saint Jacques le Majeur.

Armes de Trémic : *d'argent à la rose de gueules*.

Fenêtres du Transept Sud

PREMIÈRE FENÊTRE. — **2^e vitrail de Pratanras** (côté Est, — au-dessus de l'arcade du bas-côté)

1. Saint Pierre présentant un seigneur qui porte les armes écartelées : 1^o de Pratanras, 2^o armes inconnues, 3^o de Pratanros, 4^o de Guengat ;

2. Saint Christophe présentant Christophe de Lézongar (ou Pratanras) ;

3. Sainte Marthe, présentant la femme du précédent, née de Kermenno ;

4. Ronan de Lézongar présenté par saint Ronan vêtu en ermite. (Ce détail montre que ce panneau est moderne, car autrefois l'on donnait toujours à saint Ronan les attributs épiscopaux.)

S'il y a dans la cathédrale deux vitraux de la famille de Pratanras, cela vient de l'intervalle écoulé entre la confection des verrières du chœur et celle des verrières du transept et de la nef. Les enfants ou petits-enfants ne voulurent pas se montrer moins généreux que leurs ascendants. (Cette observation peut s'appliquer également aux deux vitraux de Tréanna.)

Au tympan se voient les armes de Bretagne (en supériorité), les armes pleines, parties ou écartelées de Lézongar-Pratanras, de Guengat, de Pratanros, de Kermenno.

Le troisième panneau de ce vitrail a été placé dans la chapelle absidale (1837-1873).

DEUXIÈME FENÊTRE. — **2^e Vitrail de Tréanna** (côté Est, — au-dessus de la niche de saint Bonaventure)

1. Saint Eloi présentant le chanoine Gefre ou Geffroy de Tréanna, archidiacre du Mans, recteur de Crozon et chanoine de la cathédrale de Quimper (1486) ;

2. Une sainte que M. Le Men dit être sainte Geneviève ;

3. Notre-Seigneur portant la croix de Résurrection ;
4. Saint Martin partageant son manteau pour en donner la moitié au pauvre d'Amiens ;
5. Saint Antoine présentant Rioc de Tréanna, chanoine à la même époque que Geoffroy.

Au tympan sont les Évangélistes ; ces quatre bustes ont été employés à la décoration de la chapelle absidale (1837-1873).

TROISIÈME FENÊTRE (côté Sud, — au-dessus de l'autel)

La grande fenêtre du pignon dans le transept méridional encadrait autrefois « la vitre de l'évêque Raoul Le Moël », l'une des plus belles pour le coloris et le dessin, d'après les notes de M. de Blois ; en 1820, il en existait encore quatre panneaux ; seule la baie du milieu était de verre blanc. Toute trace de la verrière primitive avait disparu, lorsqu'en 1868 Mgr Sergent chargea M. Hirsch de faire pour cette fenêtre une grande verrière représentant la cène. Le visage de Notre-Seigneur et celui des saints apôtres y sont déjà bien altérés, et auront bientôt complètement disparu ; c'est d'ailleurs ce qui s'est produit dans le grand vitrail du transept Nord, où l'on n'aura bientôt plus à admirer que des Saints sans têtes, bien qu'il s'agisse là de confesseurs et non de martyrs.

QUATRIÈME FENÊTRE (côté Ouest, — au-dessus de la niche de saint Thomas d'Aquin.)

1. Jean de Lespervez, évêque de Quimper ;
2. Notre-Seigneur (panneau utilisé dans l'abside 1837-1873) ;
3. Saint Jean l'Évangéliste ;
4. Saint François d'Assise.

Il y a eu encore ici une de ces transpositions fantaisistes, trop familières à M. Luçon. Jean de Lespervez aurait dû être présenté à Notre-Seigneur et à saint François par son patron saint Jean l'Évangéliste ; d'ailleurs, d'après la composition même du vitrail, il est facile de deviner que la faute incombe, non au peintre-verrier, mais aux ouvriers maladroits chargés de la mise en place ; c'est dire qu'il serait facile de rétablir l'ordre logique et naturel.

Au tympan se voient les armes de Lespervez : *de sable à trois jumelles d'or* ; elles se trouvent seules, ou en alliance avec celles de deux familles alliées à celles de l'évêque Jean : Briquebec, Painel-Hambie.

C'est sous cette forme que nous retrouvons les mêmes armoiries élégamment encadrées au-dessus des dais de granit abritant les statues de Notre-Dame et de saint Corentin à l'entrée du chœur. Au-dessous de ces riches blasons, se lit la belle devise de Jean de Lespervez : *Orphano tu eris adjutor*.

CINQUIÈME FENÊTRE. — Vitrail d'Alain Le Maout et de Raoul Le Moël (côté Ouest, — au-dessus de l'arcade du bas-côté)

1. Saint Alain ;
2. Alain Le Maout, évêque de Quimper (1484-1493) ;

3. Saint Raoul ;
 4. Raoul Le Moël, évêque de Quimper (1493-1501) ;
 5. Saint Mathias (panneau utilisé dans l'abside, 1837-1873).
- Armes d'Alain Le Maout : *d'argent au chevron d'azur, brodé d'or*.
Armes de Raoul Le Moël : *de gueules au chevron d'or chargé de trois mouchetures d'hermines et accompagné de trois besants aussi d'or*.

Fenêtres du Bas-Côté Sud de la Nef

PREMIÈRE FENÊTRE (au-dessus de la chaire)

1. Saint Dominique (?) ;
2. Saint Jacques-le-Majeur ;
3. Saint Pierre ;
4. Saint Jean-Baptiste ;
5. Saint Louis portant la couronne d'épines.

Au tympan se voient les armes de Bretagne (en supériorité), des évêques Alain Le Maout et Raoul Le Moël, des chanoines du Groeskaër, de Kerguelenen, du Dresnay, de Treanna, de Kerloa-guen, enfin du baron de Pont-l'Abbé.

DEUXIÈME FENÊTRE. — Vitrail de Kerguelenen

1. Notre-Dame ;
2. Saint Julien l'Hospitalier (vêtu ici en ermite), présentant un chanoine de Kerguelenen (1489-1497) ;
3. Saint Christophe présentant un chevalier de Kerguelenen ;
4. Sainte Barbe présentant une dame, épouse du précédent ;
5. Un saint évêque qui a pris malencontreusement la place de saint Yves.

Armes de Kerguelenen : *d'azur au lion d'argent armé et lampassé de gueules, chargé d'une macle d'or*.

TROISIÈME FENÊTRE

1. Saint Jean-Baptiste présentant une dame ;
2. Saint Christophe ;
3. Un saint ou une sainte (sans attribut caractéristique) présentant un chanoine ;
4. Saint Vincent Ferrier présentant un seigneur ;
5. Saint Jean-Baptiste.

M. Le Men ne dit point à quelle famille appartiennent les armes qui figurent dans ce vitrail : *d'azur aux trois oiseaux d'argent et à un greslier aussi d'argent accompagné de trois besants de même*.

QUATRIÈME FENÊTRE. — Vitrail du Pont-l'Abbé

1. Saint Paul présentant un chanoine ;
2. Saint Jean, apôtre, présentant un baron du Pont ;
3. Sainte Marguerite (sans dragon) présentant une dame du Pont, née de Plœuc ;
4. Saint Ronan.

Armes de la baronnie du Pont (ou Pont-l'Abbé) : *d'or au lion de gueules armé et lampassé d'azur.*

CINQUIÈME FENÊTRE

1. Saint Jean-Baptiste présentant un chanoine ;
2. Saint André ;
3. Notre-Seigneur ;
4. Saint Alain présentant l'évêque Alain Le Maout.

Avant 1821 l'on pouvait voir un magnifique vitrail dans la fenêtre qui apparaît en partie au-dessus du buffet d'orgues. Dans la partie supérieure, les trois panneaux du milieu représentaient Notre-Seigneur en croix, entre Notre-Dame et saint Jean ; les panneaux des extrémités : saint Pierre et saint Paul. Dans la partie inférieure se voyait saint Corentin entre saint Cosme et saint Christophe, et aux panneaux des extrémités, l'évêque Alain Le Maout, représenté deux fois.

Cette composition fantaisiste était contraire à un usage presque universel : dans la plupart des églises du Moyen-Age, la grande verrière du Couchant représentait le jugement dernier.

On aura peut-être remarqué combien souvent saint Christophe apparaît dans les vieux vitraux de la cathédrale de Quimper. Bien qu'il y figure deux fois comme protecteur de nobles chevaliers, cet illustre martyr était, dit-on, honoré au Moyen-Age comme protecteur spécial des classes populaires, des hommes de peine ; ceux qui connaissent la légende de saint Christophe portant sur ses épaules l'Enfant Jésus et succombant sous le fardeau, comprendront pourquoi lui incombait ce patronage.

Jusque vers 1865, une très laide mais très curieuse peinture murale représentait dans l'église de Locmaria saint Christophe passant une rivière et se servant d'un arbre en guise de bâton. Les critiques se sont beaucoup moqués de la croyance à la taille gigantesque de saint Christophe ; il est fâcheux pour eux que les prodigieuses dimensions des reliques du saint martyr renversent leurs savantes théories. Conservées dans plusieurs églises d'Espagne et de France, elles montrent que si l'on a vu en lui un géant cela ne vient pas seulement de son nom de Christophe : *qui porte le Christ.*

J'ai achevé la description des anciennes verrières de notre cathédrale. Elles sont loin d'être toutes des chefs-d'œuvre, mais elles présentent un intérêt bien particulier en ce qu'elles offrent une collection peut-être unique de curieux portraits, de costumes ecclésiastiques ou seigneuriaux ; il est donc doublement fâcheux qu'elles n'aient pas été restaurées et complétées d'après les données signalées déjà.

J'ai fait observer que dans la nef et le transept Nord les blasons de la voûte correspondaient assez fréquemment aux blasons des vitraux.

La nature même de cette étude m'interdit de décrire les innombrables blasons qui font de la cathédrale de Quimper un magnifi-

que armorial ; je dois cependant signaler ceux qui appartiennent aux princes de Bretagne, à des personnages illustres ou à des familles bien connues et encore existantes ; je ne signalerai que ceux qui sont aux clefs de voûte, et je passerai sous silence ceux qui viennent couper les nervures.

Clefs de voûte du Chœur

1. (Rond-point au fond du sanctuaire.) Le Bon Duc Jean V, fils de Jean de Montfort le Conquérant. L'écu est timbré d'un casque sommé du lion de Montfort assis entre deux cornes de bœuf ; ces mêmes armes se voient aux portiques extérieurs de la cathédrale ; à la voûte du chœur elles sont soutenues par deux anges.

2. (Au-dessus du sanctuaire.) Jeanne de France duchesse de Bretagne.

3. François de Bretagne.

4. Cet écusson, resté fruste, a été peint aux armes du Marhalac'h : *d'or aux trois orceaux de gueules.*

5. L'évêque Gaiien de Monceaux qui, comme le dit son épitaphe, fit faire la voûte du chœur.

Nous avons déjà rencontré ses armes ; ici on y a substitué le *champ de gueules au champ d'azur*, et la *fasce d'or à la fasce d'argent.*

6. Jehan du Poulmic, gouverneur de Quimper en 1404 : *écheté d'argent et de gueules* ; le blason est timbré d'un casque sommé de deux cornes de bœuf.

7. Jehan de Kergroadez, chanoine (1384) : *fascé de six pièces d'argent et de sable* ; le peintre y a substitué *six pièces de gueules et d'or.*

8. Gloazren de Penandreff, chanoine (1399) : *d'argent au croissant de gueules accompagné de trois étoiles de même.*

Clefs de voûte du Transept

1. (Dans l'arc triomphal, c'est-à-dire au point d'intersection du chœur, de la nef, et des bras de croix.) François II, dernier duc de Bretagne, 1458-1488 : écu de Bretagne timbré de la couronne ducal.

2. (En face de la chapelle des Trépassés, au-dessus du bas-côté.) Le chanoine Jean Le Baillif : *écartelé d'or et de gueules.*

3. Le chanoine Olivier du Chastel, 1612 : *fascé d'or et de gueules de six pièces.*

4. L'évêque Alain Le Maout : *d'argent au chevron d'or bordé d'azur.*

5. Les armes de ce même évêque sont répétées trois fois dans l'autre branche du transept ; c'est Alain Le Maout qui fit faire les voûtes dans cette partie de la cathédrale.

Clefs de voûte de la Nef.

J'ai déjà dit que dans l'*arc triomphal* se trouve l'écusson ducal de Bretagne. A la travée suivante est une ouverture qui a été destinée à monter les cloches dans l'ancienne tour centrale, dont il sera bientôt parlé. Une ouverture semblable et de même destination existe aussi dans la première travée du chœur.

Dans la nef comme au fond du sanctuaire, de nombreux écussons se voient sur les arêtes des voûtes ; je ne les décrirai point.

1. et 2. Encore les armes d'Alain Le Maout.

3. L'évêque Raoul Le Moël : *de gueules au chevron d'or chargé de trois mouchetures d'hermines, et accompagné de trois besants aussi d'or.*

4. Jean Le Saulx seigneur de Pratanros : *de gueules à sept macles d'or*, qui est de Rohan ; il aurait fallu : *d'azur à sept macles d'argent.*

5. Le chanoine Pierre de Kerloaguen, archidiacre de Poher : *d'argent à l'aigle éployée de sable, becquée et membrée de gueules.*

6. *D'azur au sautoir de gueules bordé de sable, à trois étoiles d'argent posées deux en chef et une en pointe.* Armoiries de fantaisie qui ont peut-être remplacé les armes de Lanvillio.

7. Le chanoine Laurent de Groeskaër dont les vraies armes se voient dans le vitrail voisin : *d'hermine à trois fasces de sable.* L'imagination du décorateur y a substitué : *fascé de gueules et d'or de six pièces, au chef d'hermine.*

8° (Au-dessus du buffet d'orgue.) Encore Alain Le Maout.

CHAPITRE V

MOBILIER DE LA NEF

Avant la restauration de la cathédrale, la tribune supportant les orgues était un massif de maçonnerie sur lequel on avait barbouillé les plus horribles marbrures. Mgr Sergent ne se contenta point de faire repiquer le granit, mais il demanda qu'un placage gothique fut fait sur ce spécimen des pastiches grecs. M. Le Men a sévèrement critiqué cette modification ; sans être tout-à-fait de son avis, on peut trouver un peu légère la découpe ogivale sur laquelle semble reposer la lourde masse des grandes orgues. N'aurait-il pas mieux valu imiter ici le charmant portique du

Baptême ? il me semble que la chose eût été possible. Mais ce portique n'est pas un objet mobilier ; occupons-nous des orgues. Nous sommes ici pour voir et non pour écouter ; il nous faut donc donner un regard à cet immense buffet, œuvre très remarquable de la Renaissance. Il était terminé en 1644, sous l'épiscopat de René du Louet ; les orgues furent l'œuvre de Robert Dallam, catholique anglais réfugié en France et qui s'intitulait « organiste ordinaire de la reine d'Angleterre ». La souveraine qui protégeait cet émigré était Henriette de France, fille de Henri IV et femme de Charles I^{er}.

« Les orgues de la cathédrale furent reconstruites en 1846 par M. Cavaillé-Coll dont le nom bien connu restera attaché aux progrès accomplis en notre siècle. Il en a fait une œuvre nouvelle, en conservant cependant quelques éléments des orgues anciennes (1).

« L'instrument se compose de 41 jeux répartis sur trois claviers manuels de quatre octaves et demie, et un pédalier de deux octaves ; des pédales de combinaisons et des pédales d'appel permettent à l'organiste de disposer avec facilité des ressources de l'instrument ; sur les sommiers s'élèvent comme une forêt de tuyaux au nombre d'environ 3,000 ; le plus grand mesure seize pieds et le plus petit à peine deux centimètres.

« Nous invitons les mathématiciens à calculer le nombre des combinaisons diverses qui peuvent être réalisées par quarante-et-un jeux d'orgue, c'est-à-dire par quarante-et-une séries diverses de tuyaux répondant chacune à toute l'étendue du clavier. Sans doute toutes ces combinaisons ne sont pas également avantageuses ; mais la série des combinaisons utiles est encore assez grande pour qu'un habile organiste puisse trouver chaque jour un effet heureux qu'il n'avait pas encore découvert. »

De 1846 à 1889 l'orgue ne subit aucune modification ; entretenu avec soin par un facteur habile qui jouit depuis longtemps de la confiance et de l'estime dans toute la Basse-Bretagne, il fut une seule fois soumis à un complet nettoyage ; c'était au moment où la cathédrale venait d'être débarrassée de son affreux badigeon.

Il y a trois ans l'on constata qu'une réparation importante était devenue nécessaire. Elle fut confiée à M. Claus, de Rennes, et cet habile facteur sut conduire ce travail avec autant d'activité que de talent. « Ici, l'entreprise de M. Claus ne se rapportait à aucune modification essentielle. Il s'agissait de remettre l'orgue en bon état, en repassant la soufflerie, les sommiers, les tuyaux et le mécanisme ; un seul jeu a été changé, au *récit* ; un autre jeu, l'un des plus importants, il est vrai, a été renouvelé en grande partie. Mais il faut se rendre compte du mécanisme compliqué de l'orgue, pour savoir ce qu'une révision de ce genre demande de précautions délicates et de soins intelligents. »

Les orgues construites par Robert Dallam, refaites par M. Ca-

(1) J'emprunte ce qui concerne l'orgue, à un article publié dans la *Semaine Religieuse*, le 20 décembre 1889 ; il fut rédigé par quelqu'un dont la compétence est admise de tous.

vaillé-Coll et restaurées par M. Claus, ne sont pas les premières qu'ait possédées la cathédrale de Quimper. Nous rappelons ce qui a déjà été dit des orgues données à son église par Bertrand de Rosmadec, et probablement placées dans la nef. En 1474, Prigent Guillemain était organiste de la cathédrale et recevait de la fabrique une pension de cent sous (150 francs). En 1524, Hervé Guy-lymyn reçut 359 livres (plus de 9,000 francs) pour rétablir les grandes et les petites orgues de la cathédrale. En 1608, Jean Bourné était reçu organiste et choriste, aux appointements de 24 écus par an. Deux mois après il réparait lui-même les orgues pour la somme de 30 livres. Le 8 octobre suivant, son travail était soumis à une expertise et accepté par Goulven Pengam, organiste de Saint-Mathieu ; Pierre Bizien, le vieil ; autre Pierre Bizien, le jeune, organiste de Saint-Melaine, à Morlaix, et Claude Donnart, organiste du couvent de Saint-Dominique, dans la même ville.

En 1672, le Père Innocent, de l'ordre des Carmes, fit des restaurations importantes aux orgues de Robert Dallam, reçut pour son travail 200 livres et fut en outre défrayé de tous les matériaux par lui fournis.

En 1706, c'est à Jacques Le Brun, « demeurant ordinairement à Nantes, et de présent en cette ville (de Quimper) », que le Chapitre s'adresse pour une nouvelle réparation des orgues. La somme promise est de 180 livres. Il est à remarquer qu'à l'exception de Robert Dallam, les différents facteurs chargés de travailler à la Cathédrale sont tous Bretons, sauf peut-être le Père Carme Innocent, dont nous ne connaissons ni la communauté ni le lieu d'origine (1) ; mais nous arrivons à une époque où Paris va tout centraliser ; le 1^{er} août 1745 et le 25 avril 1747, d'importants travaux sont commandés « pour le rétablissement et la perfection de l'orgue de la Cathédrale. »

Pour ces travaux, il fut alloué 8,500 livres au sieur Tribuot, maître facteur d'orgues du roi, à Paris. Il avait refait ou réparé les orgues des Invalides et de Versailles, et construit celles de la Cathédrale de Vannes.

Le devis du sieur Tribuot donne la nomenclature des divers jeux dont se composaient les orgues de Quimper.

Il y avait dans le grand orgue, un jeu de montre, de bourdon, de flûte, de prestant, de nasard de quarte, de nasard de tierce, de doublette, de flageolet, de fourniture, de cymbales, de grand cornet, de cornet d'écot, de trompette, de clairon, de voix humaine et de larigot.

Le positif, outre la plupart des jeux du grand orgue, comprenait un jeu de cromorne.

Ayant terminé notre visite à l'orgue, descendons dans la nef. Nous trouvons d'abord deux bénitiers semblables, taillés dans le

kersanton et surmontés chacun d'un ange en prière. Sur le pied de la cuve se déroule une banderole où on lit, en latin et en breton, les paroles qui accompagnent le signe de la croix. Ces bénitiers ne sont pas dépourvus d'élégance, mais ils ont été trop vantés à l'époque où ils furent donnés à la Cathédrale.

La nef est entourée d'une balustrade de bois, peinte en couleur granit ; cette balustrade ne forme nullement une enceinte réservée, comme les étrangers se l'imaginent quelquefois. Sur chaque panneau de la balustrade s'élève un lampadaire de bronze doré portant trois lampes ; cette belle décoration, exécutée par M. Pousielgue, date de l'épiscopat de Mgr Sergent, mais vient d'être complétée par M. le Curé de Saint-Corentin.

Signalons la chaire à prêcher : elle est d'un aspect très lourd et nuit considérablement à la beauté d'ensemble de l'édifice ; mais considérée dans ses détails, elle ne laisse pas que de plaire à ceux qui n'ont pas fait vœu de réserver toute leur admiration pour le genre gothique.

Un Ange et Moïse, le divin législateur, soutiennent le vaste dais qui sert d'abat-voix. Au sommet est un autre Ange qui joue de la trompette, souvenir de la résurrection générale. Sur la cuve et sur la rampe d'escalier sont représentés différents épisodes de l'histoire de saint Corentin. La chaire a été faite en 1679, pour en remplacer une autre qui occupait la même place, du moins au xvi^e siècle. Elle fut payée 1,400 livres tournois à Jean Michelet, maître menuisier, et Olivier Daniel, maître sculpteur, demeurant tous deux à Quimper.

Les mutilations des terroristes avaient fait disparaître deux des bas-reliefs ; ils furent remplacés, peu après la Révolution, par un sculpteur quimpérois du nom de Piouffle.

À l'entrée du chœur sont deux piédestaux surmontés de deux niches élégantes où se voient des statues abritées sous deux dais. Il semblerait que là ait dû être toujours la place des patrons de la cathédrale ; cependant jusqu'au xviii^e siècle, elles contenaient les statues de saint Pierre et de saint Paul, tandis que Notre-Dame et saint Corentin figuraient à l'intérieur du chœur. L'évêque intrus, Alexandre Expilly, dota la cathédrale des deux statues colossales aujourd'hui transférées à Penmarc'h, et qui étaient toutes semblables à celles qu'il avait données à son église paroissiale, quand il était recteur de Saint-Martin de Morlaix. Sous l'épiscopat de Mgr Graveran, furent faits les deux piédestaux en Kersanton, qui ont été également donnés à l'église de Penmarc'h. Mgr Sergent fit rétablir les deux dais supprimés, et la petite niche où l'on exposait quatre fois par an les reliques de saint Corentin, aux époques du pèlerinage des *Sept Saints de Bretagne*. Il fit mettre, au côté de l'Evangile, la statue de saint Pierre, au côté de l'Épître, la statue de saint Corentin ; ce n'est que beaucoup plus tard qu'une parcelle des reliques du saint patron fut placée en permanence dans la petite niche dont je viens de parler. Enfin, considérant que saint Pierre n'est point patron de la cathédrale, et d'autre part que sa

(1) Il pouvait bien appartenir au couvent de Pont-l'Abbé.

statue manquait dans la chapelle qui lui était dédiée, M. de Penfentenyo a substitué une statue de Notre-Dame à celle du prince des apôtres, qui a pris par suite sa place naturelle près de l'autel qui lui est consacré. Une statue de saint Yves lui fait vis-à-vis.

Au-dessus des statues de Notre-Dame et de saint Corentin, se voient les magnifiques armoiries de l'évêque Jean de Lespervez, avec un bel encadrement taillé dans le granit ; au-dessous se lit la devise : *Orphano tu eris adjutor*.

En dehors des objets que je viens de désigner, rien ne se voit dans la nef, si ce n'est les chaises destinées aux fidèles.

M. Le Men s'est permis cette innocente boutade : « L'aspect de la nef, au xvi^e siècle, était bien différent de celui qu'elle présente aujourd'hui. On n'y voyait pas cet encombrement de chaises qui ne peut réjouir que les yeux d'un conseil de fabrique. » Le lecteur pourra comparer le spectacle d'une grande église vide, où les chaises sont emmagasinées, avec la vue d'une nef où les chaises bien rangées semblent dire que les fidèles vont venir. C'est la même différence qui existe entre une maison vide et une maison habitée.

CHAPITRE VI

MOBILIER DU CHOEUR

Tout autour du chœur règne une belle grille de fer ouvragé. Autour du sanctuaire et au point de jonction avec la nef, cette grille en remplace une autre plus haute et plus lourde qui n'avait pas demandé grands frais d'imagination : elle se composait de barres arrondies terminées par des fers de lance. Au-dessus des stalles était une boiserie très-maussade et sans aucun caractère ; elle s'élevait jusque vers les chapiteaux des colonnes. Il en résultait que les fidèles placés dans les bas-côtés et dans les chapelles, alors ouvertes, ne pouvaient rien voir des cérémonies qui se célébraient au chœur. Les stalles n'étaient pas comme maintenant disposées en séries que séparent les piliers, elles se succédaient d'une manière continue ; pour obtenir ce résultat, on avait entaillé jusqu'à deux mètres du sol les faisceaux de colonnettes.

Près de la grille d'entrée, étaient deux bancs d'œuvre où le Préfet du Finistère et ses conseillers, le Président du Tribunal et ses juges assesseurs prenaient place dans les grandes circonstances.

Au-dessous du sanctuaire, deux sortes de trônes, du plus mauvais goût, servaient l'un à l'évêque et aux vicaires généraux, l'autre au célébrant, au diacre et au sous-diacre ; celui de l'évêque était surmonté d'un baldaquin garni de draperies rouges, et il occupait le côté de l'épître. Pour entrer dans ces espèces de coffres, massifs comme des forteresses, il fallait ouvrir une lourde porte, ce qui n'ajoutait guère à la beauté des fonctions liturgiques. On n'a jamais pu savoir à quoi ces portes servaient. Un mécanisme permettait à l'un des vicaires généraux de relever ou d'abaisser le siège de la stalle de Monseigneur. Je crois qu'aujourd'hui nous trouverions toutes ces dispositions-là très-drôles et surtout très-incommodes ; à coup sûr, elles étaient fort laides. Les stalles étaient celles que l'on peut voir aujourd'hui dans la chapelle des *Trépassés* et dans l'église de Locmaria. C'est aussi dans cette chapelle des *Trépassés* qu'on a utilisé l'ancien pavé du chœur. Les deux travées où sont maintenant les stalles de MM. les chanoines, étaient occupées par de simples panneaux de menuiserie, au milieu desquels s'ouvraient de larges portes. L'orgue d'accompagnement, dont le buffet n'était pas un chef-d'œuvre, était du côté opposé à celui qu'il occupe aujourd'hui, et il remplissait tout l'intervalle entre deux piliers.

A l'entrée du sanctuaire, étaient adossées aux colonnes, des statues de saint Joseph et de saint Corentin, que l'on a transférées à l'église de Baye, près de Quimperlé. J'ai dit ailleurs comment de ce saint Corentin on a fait un saint Eloi, en substituant au poisson un petit cheval en carton acheté chez le marchand de jouets. L'autel, d'un marbre de couleur sombre et terne, était fort grand et c'était son seul mérite ; dans la première moitié du siècle on y avait ajouté deux piédestaux pour des anges adorateurs ; innovation absurde, puisque le Saint-Sacrement n'est pas habituellement au maître-autel ; ces deux anges en bois sculpté sont aujourd'hui dans la chapelle des religieuses de la *Miséricorde (Refuge)*. Sur l'autel étaient six grands chandeliers de cuivre qui servent maintenant près du catafalque dans les grandes cérémonies funèbres. Ils accompagnaient un crucifix de même style et de même dimension, et portaient des cierges de fer blanc hauts comme des mâts de navires, instruments de supplice pour les infortunés sacristains condamnés à les allumer. Ce n'était rien cependant auprès des mâts de vaisseaux qui surmontaient les deux gigantesques chandeliers de plâtre bronzé placés à l'entrée du sanctuaire. Mgr Sergent disait que leurs cierges enfumaient la voûte.

Deux jolies crédences en bois sculpté et à tablettes de marbre étaient au fond du sanctuaire ; l'une d'elles a été conservée et garde la même destination.

J'ai cru devoir rappeler ici toutes ces vieilleries qui n'avaient rien d'artistique (sauf les crédences), mais que notre génération a connues et dont elle a salué l'heureuse disparition. Aujourd'hui, nous voyons un chœur bien dégagé ; la grille très ajourée n'arrête pas la vue. Les stalles, au lieu d'une uniformité désespérante, présentent une très grande variété dans les motifs d'accoudoirs et

de *miséricordes* (1). Il faut reconnaître que la partie servant de *prie-Dieu* n'est pas assez riche, mais cette pauvreté de sculptures est atténuée par le bon effet que font les bancs adossés à ces panneaux de menuiserie. On a dit trop de mal des stalles de la cathédrale : elles sont trop simples, c'est incontestable, mais elles présentent un très-bon ensemble.

Ce qu'on ne pourra pas calomnier, c'est le pavé du chœur ; vieux de vingt-cinq ans au plus, il est tout rongé par le salpêtre, et avant d'être atteint de cette espèce de petite-vérole, il n'était déjà point beau. Il se compose d'une pierre blanche dans laquelle des entailles ont reçu une matière résineuse diversement colorée. On avait pensé que cette belle invention rivaliserait avantageusement avec les carrelages en terre-cuite imités du Moyen-Age ; mais l'on peut faire maintenant la comparaison.

Le trône épiscopal est un très intéressant spécimen de ce que l'art gothique a produit dès le début des ateliers qui s'ouvraient à Saint-Pol, il y a un peu plus de trente ans. On n'y a rien conçu ni rien exécuté de meilleur. Ceci doit s'appliquer non-seulement au trône proprement dit, mais aux fauteuils des chanoines assistants. Il manquerait un siège du même genre pour le dignitaire qui, aux messes pontificales, fait fonction de prêtre assistant. Quant au baldaquin auquel se suspendent des lambrequins de couleurs liturgiques, s'il n'est pas ridicule, du moins il ne s'en faut guère.

J'arrive enfin à un sujet très délicat. Il est de mode de déprécier le maître-autel de la cathédrale de Quimper. Quand on a dit : « C'est une masse d'or, » il est évident qu'on a fait toutes ses preuves d'intelligence et de bon goût. Il en est qui sentent le besoin de motiver leur dédain et qui prétendent qu'une église de style sévère comme la cathédrale, ne saurait comporter un autel de ton si éclatant. Cependant on ne peut nier qu'elle supporte des verrières très richement colorées.

Il faut reconnaître que les dépréciateurs du maître-autel ont pour eux l'avis d'un homme autorisé ; M. Le Men a dit dans la monographie : « Cet autel est un travail d'orfèvrerie fort remarquable en cuivre repoussé et émaillé. Il a été exécuté par une maison de Paris sur les dessins de M. Boeswilwald, inspecteur général des monuments historiques, et il a figuré à l'exposition universelle de Paris en 1867. Malgré la valeur incontestable de cette œuvre d'art, on ne peut s'empêcher de remarquer que sa décoration n'est nullement en harmonie avec celle du monument où elle est placée..... Le regret que peut causer l'acquisition de cet autel serait, j'en suis persuadé, sensiblement amoindri, si l'on faisait disparaître le lourd baldaquin qui le recouvre, et dont la masse produit au point de vue de la perspective le plus désagréable effet. »

Le lecteur souscrira, s'il le veut, à ce jugement d'un archéologue dont la science est hors de doute ; mais d'autre part la science de

celui qui a fourni les dessins de cet autel, n'en est pas moins universellement appréciée.

Non, le maître-autel de la cathédrale n'est pas une masse d'or. Il est évident que dans les profondeurs d'un grand chœur les détails si délicats des ciselures et des émaux ne peuvent être aperçus du portique de la nef ; ce n'est pas indispensable, il me semble, et dans une masse de marbre ou une masse de kersanton n'en eût-il pas été de même ? La vérité est que plus une matière a d'éclat, plus les ombres projetées par les parties saillantes se distingueront à distance, et c'est bien là l'effet produit dans l'œuvre d'orfèvrerie qui nous occupe. Qu'on voie surtout l'autel vers 6 heures, pendant une soirée d'été, au moment où le soleil qui descend déjà éclaire la grande fenêtre occidentale ; c'est à vous faire rêver de l'autel où saint Jean, dans sa vision de Pathmos, contempla l'Agneau qui a été immolé et qui vit éternellement.

Quant à l'absence d'harmonie entre le style de l'autel et celui de la cathédrale, il ne me coûte nullement d'avouer qu'on peut constater ce défaut, si c'en est un.

M. Boeswilwald a longtemps séjourné en Espagne et a fait une étude spéciale des monuments de l'art mauresque ; l'Alhambra, l'Alcazar, la cathédrale (autrefois mosquée) de Cordoue, etc. Peut-être même à son insu se laisse-t-il facilement inspirer de ces souvenirs ; il est certain que notre autel accuse ces reminiscences, mais je ne puis voir en quoi ces particularités d'un style étranger nuisent à l'harmonie entre un objet qui a son caractère propre et le monument dont il est le centre.

Quant au baldaquin, qu'on réalise par la pensée le rêve de M. Le Men, qu'on le supprime, et l'on verra combien mesquin par ses proportions sera cet autel si riche. C'est l'existence de ce baldaquin qui donne à nos offices solennels, surtout aux messes pontificales, ce caractère majestueux qu'on ne rencontre point ailleurs, du moins à un égal degré.

On dit qu'il coupe l'arcade du fond et nuit d'une certaine manière à l'effet architectural. C'est vrai. Mais il était impossible de faire autrement et d'obtenir un effet tout-à-fait satisfaisant. L'architecte de la Sainte-Chapelle a été encore bien plus audacieux en coupant, par un baldaquin à double étage, la perspective de l'abside dans sa merveilleuse construction. Ce qu'on pourrait désirer au baldaquin ce serait un peu plus de richesse sculpturale sur sa face antérieure, dont l'excellente peinture fait la principale beauté ; les parties latérales sont beaucoup plus ouvragées ; il s'y trouve des motifs charmants et des frises d'une grande beauté. Les quatre anges de bronze doré qui figurent aux quatre angles et dont les ailes élevées donnent tant d'envergure à l'ensemble de l'œuvre, sont pleins de grâce dans la physionomie et dans l'attitude. Comme l'autel, ils ont été exécutés dans les ateliers de M. Poussielgue.

Je ne décrirai point l'autel lui-même ; je me contenterai d'attirer l'attention des visiteurs de la cathédrale sur la belle vigne

(1) On appelle ainsi l'appui fixé sous le siège de la stalle et qui devient lui-même un siège quand la planche mobile a été relevée.

dont le pied s'élève au milieu même de la table, poussant jusqu'aux extrémités, des ceps chargés de feuilles et des raisins ; des épis se dressent sur leurs tiges, émergeant du même sol que la vigne. Les émaux sont d'une étonnante douceur de ton et se fondent merveilleusement d'une teinte dans une autre. Des cabochons très nombreux, surtout sur le pied de la croix, ajoutent à la richesse des émaux. Le crucifix, de très grande dimension, est accompagné des statuettes de la Sainte-Vierge et de saint Jean ; tout au pied de la croix sont d'autres statuettes plus petites représentant les quatre évangélistes. Les six chandeliers, d'excellent style, sont semblables par le dessin et différent (deux par deux) quant à la teinte de l'émail. Enfin sur la porte du tabernacle, Notre-Seigneur est assis, portant un livre rappelant qu'il est l'*Alpha* et l'*Oméga*, le commencement et la fin de toutes choses. De chaque côté du Sauveur sont assis les saints Apôtres sur une sorte de banc qui s'en va se prolongeant derrière les petites arcades ogivales qui forment la décoration du retable. Ces figures d'apôtres sont très remarquables par leur noblesse.

Après avoir reconnu que le maître-autel a été sévèrement critiqué par un grand nombre, disons que depuis plusieurs années l'opinion semble être moins défavorable à cette œuvre d'art. Je crois que la raison en est dans l'établissement des crosses dorées et des couronnes de lumières fixées aux piliers du sanctuaire et du chœur. Les dorures de l'autel, les couleurs très vives du baldaquin tranchaient avec beaucoup de vigueur sur le fond de granit, sans que rien vint leur faire équilibre ; désormais il n'en est plus ainsi, et la décoration dont je viens de parler semble faite pour l'autel comme l'autel semble être fait pour s'harmoniser avec elle.

Avant de sortir du chœur, ainsi décrit dans ce qu'il est aujourd'hui, et ce qu'il fut depuis 1825 jusque vers 1868, disons un mot de l'aspect qu'il présentait au Moyen-Age. Il s'ouvrait sur la nef par une belle grille en bronze ; plus tard, la porte seule de cette grille fut conservée sous le jubé, de 1643 à 1791. Des murs remplissaient les intervalles entre les colonnes ; les stalles taillées en plein chêne, étaient d'un dessein original ; il en subsiste un débris au musée d'archéologie de Quimper. C'est aussi là qu'on peut voir un débris de l'ancien maître-autel ; il était de pierre blanche très finement sculptée dans le style du *xv^e* siècle ; des arcades ogivales encadraient les figures des apôtres debout ; celles qui subsistent encore sont très habilement travaillées. Aux quatre coins de cet autel, étaient les quatre colonnes de bronze doré dont les chapiteaux soutenaient quatre anges portant les instruments de la passion ; nous en avons déjà parlé en enregistrant les générosités de l'évêque Bertrand de Rosmadec. Ces colonnes se ralliaient l'une à l'autre par des barres également de cuivre doré, auxquelles de précieuses tentures étaient suspendues par des anneaux. Derrière la croix, s'élevait une élégante colonne portant la châsse d'argent où se conservait la presque totalité des reliques de saint Ronan, et les nappes des Trois Gouttes de Sang. Au-dessus de l'autel, était un

riche baldaquin d'étoffes brodées, suspendu à la voûte par des cordes.

La tenture placée derrière l'autel principal cachait un autre autel plus petit placé dans l'arcade du fond du chœur et sur lequel on vénait le Crucifix des Trois Gouttes de Sang.

Un dernier objet attirait encore le regard dans le chœur ; entre les deux colonnes après la première travée, au milieu du pavé, s'élevait le tombeau de l'évêque Hervé de Landeleau, mort en grande réputation de sainteté le 9 avril 1266. Le tombeau était de pierre, recouvert d'une table de bronze. Albert-le-Grand rapporte qu'en 1313 une femme aveugle étant venue du pays de Vannes en pèlerinage à ce tombeau, y recouvra la vue.

M. de Blois (de Morlaix), se faisant l'écho d'une tradition répandue à Quimper, dit que le 12 décembre 1793, lorsqu'on ouvrit les tombeaux des évêques pour jeter leurs ossements hors de l'église, le corps d'Hervé de Landeleau fut trouvé entier et bien conservé, ce qui porta à le laisser en sa place.

Quand le pavé actuel du chœur fut posé, la *Monographie* de la cathédrale n'avait pas été publiée, et par conséquent la particularité qui vient d'être signalée n'était guère désormais connue ; il est à souhaiter qu'on ne laisse point échapper les occasions qui pourraient permettre de constater un fait d'une si grande importance pour l'histoire religieuse du diocèse de Quimper.

Tout ce que nous venons de dire se rapporte au chœur même de la cathédrale considéré intérieurement. N'ayant point eu d'article spécial aux bas-côtés formant le pourtour du chœur, nous n'avons pas trouvé jusqu'ici l'occasion de parler des stations du *Chemin de Croix*. Il se compose de quatorze bas-reliefs exécutés par la maison Bouasse-Lebel, de Paris. Cette maison est plus connue par ses petites images religieuses que par les grandes œuvres comme celle dont je parle ici. Il y a dans ces compositions, des groupements bien agencés, du respect pour les traditions de l'art chrétien ; surtout on a su y donner invariablement à la représentation du Sauveur la place qui lui appartenait et l'importance qui lui convient ; quelques-uns des bas-reliefs sont trop chargés de personnages, mais presque toutes les stations, et surtout les quatre dernières, sont réellement fort belles, et la polychromie très riche de dessin et très sobre de coloris.

Il est à regretter que les tableaux aient exigé des cadres de grande dimension, nuisant à l'effet architectural des colonnes auxquelles ils sont adossés.

On peut remarquer dans la *x^e* station, le *dépouillement de Notre-Seigneur*, un vieux Juif qui vient palper la tunique sans couture du Sauveur et en apprécier la valeur au moment où les soldats sont occupés à la tirer au sort. On a prétendu que ce personnage est le portrait d'une individualité très connue dans le monde israélite, et que l'auteur du *Chemin de Croix* de Quimper a donné ici une seconde édition de certaine vengeance autrefois exercée par l'illustre peintre Horace Vernet.

CHAPITRE VII

L'EXTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE

Il y a peu d'années, les voyageurs en pénétrant dans la cathédrale, auraient en vain cherché quelques indications relatives au monument le plus remarquable qu'ils eussent à étudier dans notre ville. M. Trévédy, ancien président du Tribunal de Quimper, offrit de résumer l'histoire de cette église si riche en souvenirs, et sa proposition ayant été agréée, le tableau suivant, dressé par lui d'après les documents signalés dans la *Monographie*, fut imprimé et suspendu à la première colonne de la Nef, du côté de l'Évangile.

DATES PRINCIPALES

DE LA CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE CATHÉDRALE

Saint Corentin.

Ve siècle. — Saint Corentin fonde son église sur le territoire que lui donne Grallon, roi de Cornouaille.

A cette première église succède une seconde cathédrale (1), qui avait pour annexe la chapelle *Notre-Dame de la Victoire*, où Allain Cainart, comte de Cornouaille, fut inhumé en 1058.

CATHÉDRALE ACTUELLE.

Raynaud. — 1219-1245.

1239. — L'évêque Raynaud entreprend la reconstruction du chœur, auquel il rattache la chapelle *Notre-Dame*, qui devient chapelle absidale. Il est inhumé, en 1245, dans l'église du couvent de Saint-François, qu'il venait de fonder.

Yves Cabellic. — 1267-1280.

1280. — Le bas-côté Nord du chœur est construit.

Allain Rivelen. — 1290-1299.

1285-1295. — Reconstruction de la chapelle absidale. L'évêque Alain Rivelen, dit Morel, en consacre l'autel qui subsiste encore.

Allain Gonthier. — 1333-1335.

1335. — Construction du collatéral Sud du chœur.

(1) M. Le Men, dans la *Monographie*, suppose plusieurs cathédrales se succédant du *ve* au *xiii^e* siècle.

Gatien de Monceaux. — 1408-1416.

1408-1416. — Construction des voûtes du chœur par l'évêque Gatien de Monceaux.

Bertrand de Rosmadec. — 1417-1444.

1417. — Les voûtes sont peintes par Jestin ; les fenêtres sont garnies de vitres colorées.

1418. — Le duc Jean IV fait un legs pour la construction de l'église.

1424. — L'évêque Bertrand de Rosmadec entreprend la construction de la nef.

1424. — 26 juillet, jour de sainte Anne, le même pose la 1^{re} pierre des tours avec Jean de Langueouez, chevalier, représentant le duc Jean V.

1436. — Le pape Eugène IV accorde une indulgence à ceux qui, par leurs aumônes, contribueront à l'achèvement de l'œuvre.

Jean de Lespervez. — 1451-1472.

1460. — La nef est achevée.

1464. — Les bas-côtés de la nef sont voûtés.

1467. — L'évêque Jean de Lespervez donne tous ses biens en fondations pieuses, au nombre desquelles l'achèvement de l'église.

1467. — Le croisillon Sud du transept est couvert.

1469. — Construction d'un clocher en bois recouvert de plomb s'élevant à cinquante pieds au-dessus de la croix du transept.

Thibaud de Rieux. — 1472-1479.

1475. — On entreprend la construction du croisillon Nord du transept, qui sera terminé en 1486.

Allain Le Maout. — 1484-1493.

1487-1493. — Construction des voûtes du transept et de la nef.

Raoul Le Moel. — 1493-1501.

1494. — Construction des meneaux, des hautes fenêtres de la nef, des balustres, des galeries, des pinacles, etc.

Vers cette époque, les fenêtres sont garnies de vitres peintes par les Jean Sohier.

Claude de Rohan. — 1501-1540.

1501. — Alexandre VI accorde une indulgence à ceux qui contribueront à l'achèvement de la cathédrale.

1514. — Construction de l'ossuaire dans le cimetière contigu à l'église. (Une croix marque la place de l'ossuaire supprimé en 1840.)

(Les travaux accomplis de 1477 à 1514 (trente-sept ans), sont surtout l'œuvre de Guillaume Le Goaraguer, maître tailleur de pierres.)

Guillaume Le Prestre de Lézonnet. — 1614-1640.

1620. — Incendie de la flèche centrale, qui n'a pas été reconstruite.

René du Louet. — 1640-1668.

1644. — Construction de la tribune des orgues.

François de Coëtlogon. — 1668-1706.

1679. — Construction de la chaire à prêcher, sculptée par O. Daniel

XIX^e SIÈCLE.

Joseph Graveran. — 1840-1855.

1854, 1^{er} Mai. — Mgr Graveran pose la première pierre des flèches. (M. Bigot, architecte, M. Corentin Quéré, maître tailleur de pierres, M. Le Nestour, maître maçon.)

René Sergent. — 1855-1871.

- 1856, 10 Août. — Les flèches, entièrement achevées, sont débarrassées de leurs échafaudages.
 1857-1859. — Reconstruction de la sacristie sur les plans de M. A. Durand, architecte à Paris.
 1860. — Achèvement de la galerie supérieure de la nef.
 1862-1867. — *Débadigeonnage* de l'église par M. Mahé, entrepreneur de maçonnerie, sous la direction de M. Bigot.
 1866. — Rétablissement du trumeau et du tympan de la porte principale, supprimés en 1820.
 1868. — Consécration du maître-autel, exécuté sur les dessins de M. Boeswilwald, inspecteur général des monuments historiques.
 1856-1874. — Restauration ou rétablissement des vitres par MM. Lobin, Hirsch, Steinheil et Lusson.
 La cathédrale de Saint-Corentin est érigée en basilique par bref du Souverain-Pontife Pie IX, en date du 11 Mars 1870.

Dom Anselme Nouvel. — 1871-1887.

- 1870-1883. — Peintures à fresque, des chapelles latérales par M. Yan' Dargent.
 1885. — Restauration de la chapelle absidale, par M. Bigot. Peintures décoratives par M. Lameire. Consécration de l'autel de Notre-Dame de la Victoire.
 1886. — Installation du reliquaire du Bras de saint Corentin dans la chapelle de Saint-Corentin.

Pour compléter le tableau qui précède et terminer ce qui nous reste à dire de l'église Saint-Corentin, nous devons ajouter quelques observations sur le caractère architectural de l'édifice, sur la flèche centrale en plomb, enfin sur les maisons qui, de 1620 à 1680, envahirent tout le côté nord de la cathédrale et les deux chapelles sous les tours.

Et d'abord, pour le caractère même de l'architecture, une seule remarque est à faire : M. de la Monneraye est le créateur d'une théorie d'après laquelle les monuments bretons sont en retard d'un siècle sur les autres constructions de France, en ce qui concerne les motifs de décoration artistique. Cette théorie qui a été trop facilement acceptée, n'a qu'un défaut : c'est d'être dépourvue de tout fondement. Sans être savant en archéologie, on pourra facilement, en relevant les dates de construction dans la cathédrale de Quimper, constater que chez nous, le mouvement ou la mode, si l'on veut, n'a subi aucun retard. Le caractère du *xiii^e* siècle apparaît bien dans les remaniements de la chapelle absidale, dans la construction du chœur et de son collatéral Nord, tandis que le collatéral Sud appartient évidemment au *xiv^e* siècle, le transept, la nef et ses bas-côtés au *xv^e*.

Dans la partie extérieure de l'édifice, se voient d'innombrables niches fort élégantes, mais toutes vides, à l'exception d'une seule ; rien n'indique qu'elles aient jamais abrité de statues. L'exception que je viens de signaler existe pour sainte Catherine, placée près du portail de Notre-Dame, à côté du palais épiscopal. Je dois ajouter qu'au portail principal, il y a aussi des statues d'anges

sculptées dans les mêmes blocs que les niches elles-mêmes. Elles formaient cortège à l'image de Notre-Seigneur dans le tympan en bas-relief qui figurait le jugement dernier. Ce tympan, supprimé en 1820, fut remplacé en 1866, par une rosace autour de laquelle les mêmes anges sont toujours en adoration. A la place où était autrefois la statue du *Bon Duc* Jean V, brisée par les terroristes, se voit maintenant une statue en kersanton représentant Notre-Seigneur. Elle aurait pu être belle, mais même avec cette condition, elle aurait toujours eu le tort de ne pas être à sa place.

Le roi Grallon a été mieux traité que Jean V : à peine les flèches furent-elles terminées, que sa statue équestre fut replacée sur la plate-forme entre les deux tours ; ce fut la première œuvre de Mgr Sergent en faveur de cette cathédrale qui a tant reçu de lui. J'ai dit ailleurs (1) combien populaire fut la fête de l'inauguration en Octobre 1858, et comment devant une foule considérable où se voyaient des députations de l'Irlande et du pays de Galles, on renouvela une antique cérémonie en offrant à boire au roi barde.

Si du haut de la cathédrale, le roi Grallon domine encore le beau vallon de l'Odet, si deux flèches admirablement belles ont remplacé les *êteignoirs* sur les deux tours, grâce à la pensée féconde de Mgr Graveran qui pendant cinq ans demanda et obtint de chacun de ses diocésains *le sou de Saint-Corentin*, la flèche centrale en plomb n'a jamais été rétablie. Construite en 1468, elle fut frappée par la foudre le 1^{er} Février 1620 et entièrement détruite, chose bien facile puisqu'elle était faite de charpente. Cette catastrophe frappa si vivement les esprits qu'on voulut y voir le résultat d'une œuvre diabolique. Au dire de M. Le Men « de curieuses relations de ce sinistre furent imprimées à Quimper, à Rennes et à Paris » ; elles portaient en titre : *LA VISION PUBLIQUE d'un horrible et très épouvantable démon sur l'Eglise cathédrale de Quimper-Corentin, en Bretagne, le 1^{er} jour de ce mois de Février 1620 ; lequel démon consuma une pyramide par le feu, et y survint un grand tonnerre et feu du ciel*. Cette étrange relation est donnée intégralement dans la *Monographie* (p. 219-222).

Aujourd'hui encore, lorsqu'on visite les combles de la cathédrale, on remarque, dans la partie qui correspond à la croisée du transept, les poutres qui servaient de base à cette flèche, et qui portent toujours les traces parfaitement visibles de l'incendie.

Ce qui n'a point laissé de traces, et c'est heureux, ce sont les mesures qui ont entouré la cathédrale pendant plus de deux siècles. Je me rappelle fort bien avoir souvent entendu dans mon enfance exprimer de l'étonnement sur la liberté qu'on avait prise d'enlaidir la cathédrale par ces constructions parasites, et d'avoir ainsi privé de lumière tout un bas-côté :

M. l'abbé Peyron a transcrit aux archives départementales une pièce fort curieuse (2) qui fait la lumière sur ce point. Ce docu-

(1) *Saint-Corentin*, pages 116-118.

(2) Ce document a été l'objet d'une étude publiée par M. Diverres dans le *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*.

ment porté pour titre : « Procès verbal et descente du commissaire du Roy pour la réformation du domaine, du 20 Febvrier 1680, au sujet des petites maisons et eschoppes bâties autour de l'Eglise Cathédrale de Quimper. » Le commissaire du Roi agissant en cette circonstance était Guillaume Dondel, chevalier, seigneur de Pendref ; il était chargé de la réformation en ce qui concernait le domaine royal dans les évêchés de Vannes, Saint-Brieuc, Tréguier et Cornouailles ; il avait pour adjoint M. Nicolas Thémois. Les chanoines Jan Gentil et François Amice furent députés par le chapitre pour faire valoir les droits de leurs églises « sur les dites boutiques et eschoppes ». La première maison signalée par le procès-verbal est comprise entre le bâtiment qui servait alors de sacristie et de dépôt pour les archives, et le transept Nord ; elle était occupée « par un maître-cordonnier qui payoit, chacun an, 24 livres au chapitre. » La seconde contiguë au même transept était à l'usage de « Joseph Jaouën, orloger de Saint-Corantin qui a déclaré entretenir l'orloge de la dicte Esglize cathédrale aux gages de 80 livres par an et jouir en ferme de la dicte boutique et d'une autre boutique cy-après, à 40 livres par an, en diminution de ses gages. »

La troisième est possédée « par Yves Autret, maître-cordonnier, qui a déclaré tenir la dicte boutique en ferme du dict chapitre, à charge d'entretenir de souliers les enfants de chœur de la dicte Esglize Cathédrale. »

La quatrième est possédée par « Messire Dernic, prestre-sacriste de la basse sacristie, qui en jouit par permission du chapitre sans ferme. »

Dans les maisons qui suivent, nous trouvons Guillaume Rouxel, marchand-mercier, Yves Le Jour, marchand-sabottier, Jacqueline La Noé, mercière, Françoise Tay, fruitière, Marguerite Martin, mère de l'orloger Joseph Jaouën, François Le Mocaer, marchand-fayancier.

« La première boutique proche du grand porchet, est possédée par Pierre Chaton, sonneur de cloches de l'esglise de Saint-Corantin, qui a déclaré en jouir à valoir au paiement de ses gages. »

Puis, nous trouvons, toujours près du grand porchet, comme dit le procès-verbal : Jean Nepveu, marchand-mercier, Estienne Le Gat, tailleur, Abraham Friguet, Jan Goulian, Jan Quintin, Jan Le Bihan.

Ainsi toutes ces maisons sont louées à des marchands ou bien cédées à des serviteurs ou des employés de l'église ; il y a donc là une source de revenus pour une cathédrale dont les ressources étaient d'ailleurs restreintes. Quant aux prétentions du roi sur le terrain où les constructions se sont élevées, elles sont sans fondement, car l'emplacement est un ancien cimetière, c'est-à-dire un terrain sacré appartenant de temps immémorial à l'église même. Il y a cependant exception pour la première maison, celle qui avoisinait la sacristie. C'est par intérêt pour la salubrité publique que Messieurs les Chanoines l'ont fait bâtir « pour empêcher

l'infection que l'on recevait tant en la maison des archives que dans la haute sacristie par les immondices et vilannies que les particuliers habitans du cartier y portaient, et qui mesme se servaient du dict lieu comme d'un lieu commun. » On aurait pu faire venir des balayeurs, on trouva plus pratique de faire venir des maçons.

A la Révolution, les maisons, propriétés du Chapitre, furent vendues et acquises par différents particuliers. En 1840, l'opinion commença à demander la disparition de ces masures, et elle fut décidée en principe par Mgr de Poulpique ; toutefois cette œuvre ne commença que sous l'épiscopat de Mgr Graveran ; mais en exécutant cette excellente mesure, on commit une faute irréparable. L'ossuaire de la cathédrale, construction très élégante et très originale, subit le même sort que les échoppes. A peine a-t-on pu en sauver quelques débris, aujourd'hui réunis au musée de Quimper. Quant à la place où s'élevèrent les masures dont nous venons de parler, elle est séparée de la voie publique par une grille de fer ; jamais l'église de Saint-Corantin n'a paru plus belle et mieux dégagée.

FIN

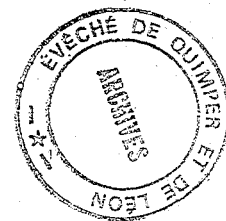


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Dédicace	VI
Préface	VII

GUIDE DU TOURISTE DANS LA CATHÉDRALE DE QUIMPER

Chapelle des Fonts-Baptismaux ; — Statue de saint Jean-Baptiste ; — Tombeau de Raoul Le Moël	XI
Chapelle des Trois-Gouttes-de-Sang	XI
Vitrail de Saint-Guennolé et Saint-Ronan	XII
Vitrail de Saint-Pol-Aurélien	XIII
Vitrail de Saint-Yves	XIII
Chapelle des Trépassés	XIV
Chapelle de Saint-Pierre	XIV
Chapelle de Saint-Frédéric	XV
Chapelle de Saint-Roch	XV
Chapelle de Saint-Corentin	XVII
Chapelle de Notre-Dame du Rosaire	XVIII
Chapelle de Notre-Dame de la Victoire	XIX
Chapelle des Saints-Anges	XIX
Vitrail de Saint-Louis	XX
Vitrail de Saint-René	XX
Vitrail de Saint-Charles-Borromée	XXI
Chapelle de Saint-Paul, apôtre	XXI
Chapelle de Saint-Jean-Baptiste	XXII
Chapelle de Saint-Joseph	XXIII
Chapelle de Sainte-Anne	XXIII
Vitrail du Saint-Sacrement	XXIII
Chapelle du Sacré Cœur	XXIV
Vitrail de Saint-Benoît	XXIV
Vitrail de Saint-Anselme	XXV
Chapelle de Notre-Dame de Lourdes	XXVI
Chapelle du Sépulcre	XXVI

VISITE DE LA CATHÉDRALE DE QUIMPER

CHAPITRE I^{er}. — LES CHAPELLES DU BAS-CÔTÉ NORD DE LA NEF

Chapelle des Fonts-Baptismaux	1
Chapelle des Trois-Gouttes-de-Sang	3
Chapelle de Saint-Guennolé et de Saint-Ronan	8
Chapelle de Saint-Pol-Aurélien	12
Chapelle de Saint-Yves	15
Chapelle des Trépassés	18

CHAPITRE II. — LES CHAPELLES AUTOUR DU CHŒUR.

Chapelle de Saint-Pierre	21
Chapelle de Saint-Frédéric	23
Chapelle de Saint-Roch	28
Chapelle de Saint-Corentin	32
Chambre de pénitence	38
Chapelle de Notre-Dame du Rosaire	42
Chapelle de Notre-Dame de la Victoire	45

	Pages.
Saint Jean Discalcéat	61
Chapelle des Saints-Anges	62
Verrière de Saint-Louis	64
Verrière de Saint-René	68
Verrière de Saint-Charles-Borromée	70
Chapelle de Saint-Paul, apôtre	72
Chapelle de Saint-Jean-Baptiste	77
Chapelle de Saint-Joseph	80
Chapelle de Sainte-Anne	81
Vitrail du Saint-Sacrement	85

CHAPITRE III. — LES CHAPELLES DU BAS-CÔTÉ SUD DE LA NEF

Chapelle du Sacré-Cœur	86
Chapelle de Saint-Benoît	89
Chapelle de Saint-Anselme	97
Chapelle de Notre-Dame de Lourdes	101
Chapelle du Sépulcre	103

CHAPITRE IV. — LES VITRAUX DE LA NEF, DU TRANSEPT ET DU CHŒUR

Fenêtres du bas-côté Nord de la nef	106
Fenêtres du transept Nord	107
Saint Maurice	109
Fenêtres du chœur	117
Fenêtres du transept Sud	121
Fenêtres du bas-côté Sud de la nef	123
Clefs de voûte du chœur	125
Clefs de voûte du transept	125

CHAPITRE V. — MOBILIER DE LA NEF

L'orgue	126
Les bénitiers	128
Les lampadaires ; — La chaire à prêcher ; — Les statues à l'entrée du chœur	129

CHAPITRE VI. — MOBILIER DU CHŒUR

La grille actuelle ; — La grille et le chœur avant la dernière restau- ration	130
Le chœur d'aujourd'hui	131
Le maître-autel	132
Le chœur au Moyen-Age	134
Le chemin de la croix	135

CHAPITRE VII. — L'EXTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE

Tableau des dates de construction	136
Valeur de cette chronologie	138
La statuaire à l'extérieur	138
La flèche centrale en plomb	139
Les échoppes autour de la cathédrale	139

FIN DE LA TABLE